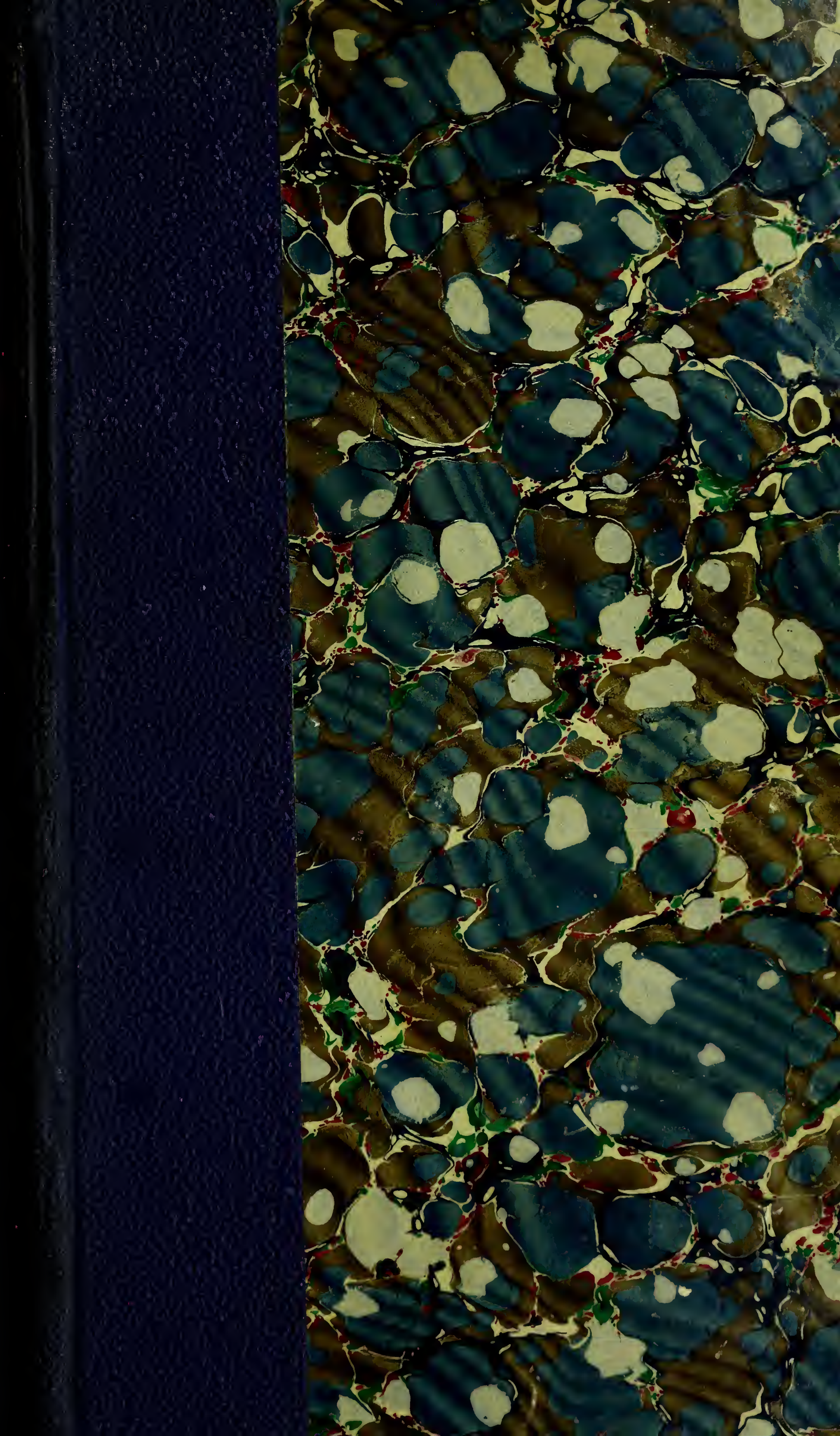


ASSOCIATION PHILOMATHIQUE

ŒUVRE GRATUITE
d'Enseignement Populaire et d'Assistance Médicale
Fondée le 5 Janvier 1895
Declarée le 14 Septembre 1901 (Loi du 1er Juillet 1901)

Exposition Universelle Paris 1900
Médaille d'Argent et Médaille de Bronze

Siège Social: 38, Rue de la Verrerie. — PARIS

Section des Batignolles

Année Scolaire 1922-1923

1er Prix de Excellence

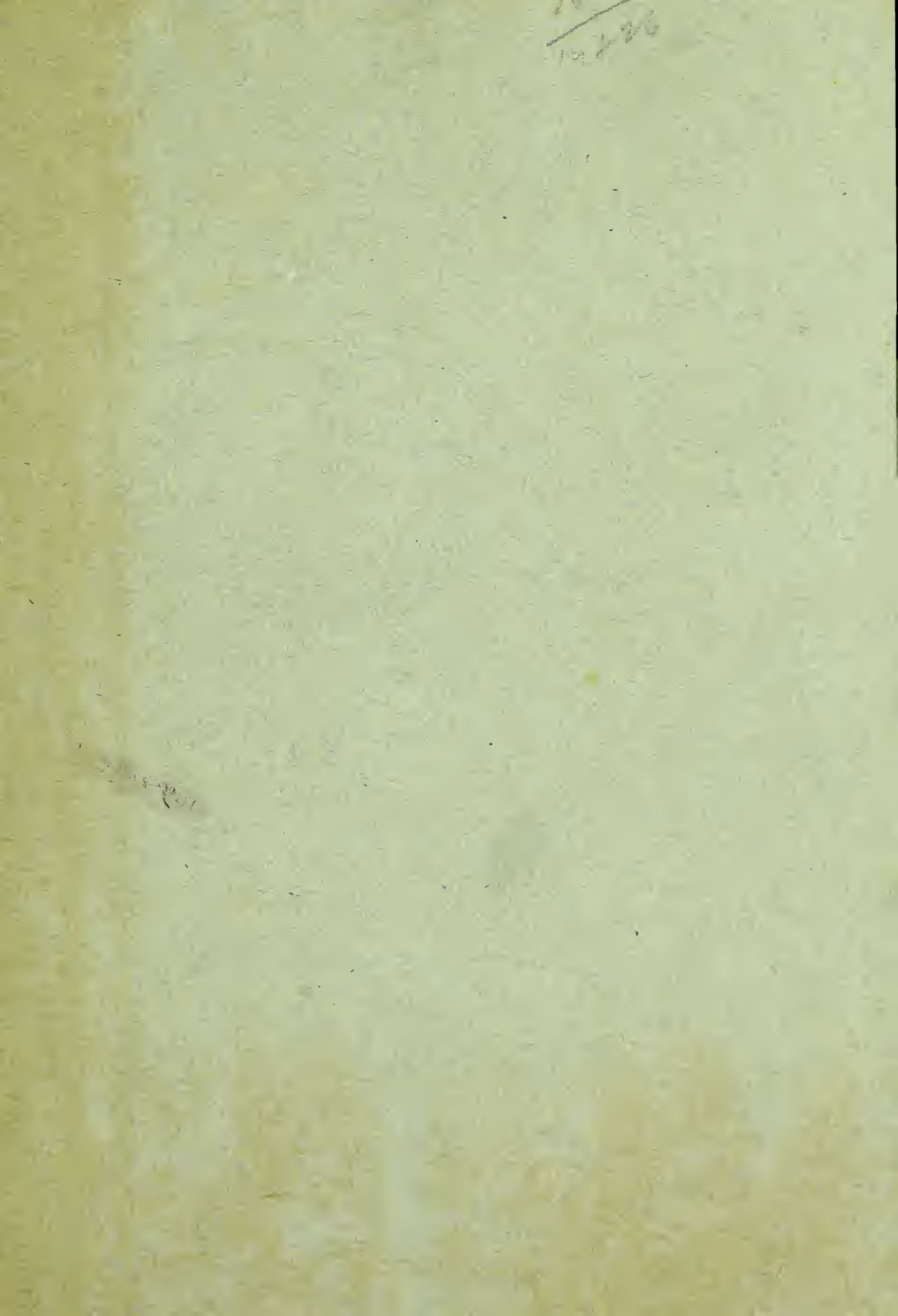
Décerné à Melle Rachel Berthe

Paris, le 21 octobre 1923

Le Président-~~Fondateur~~
de l'Association Philomathique,

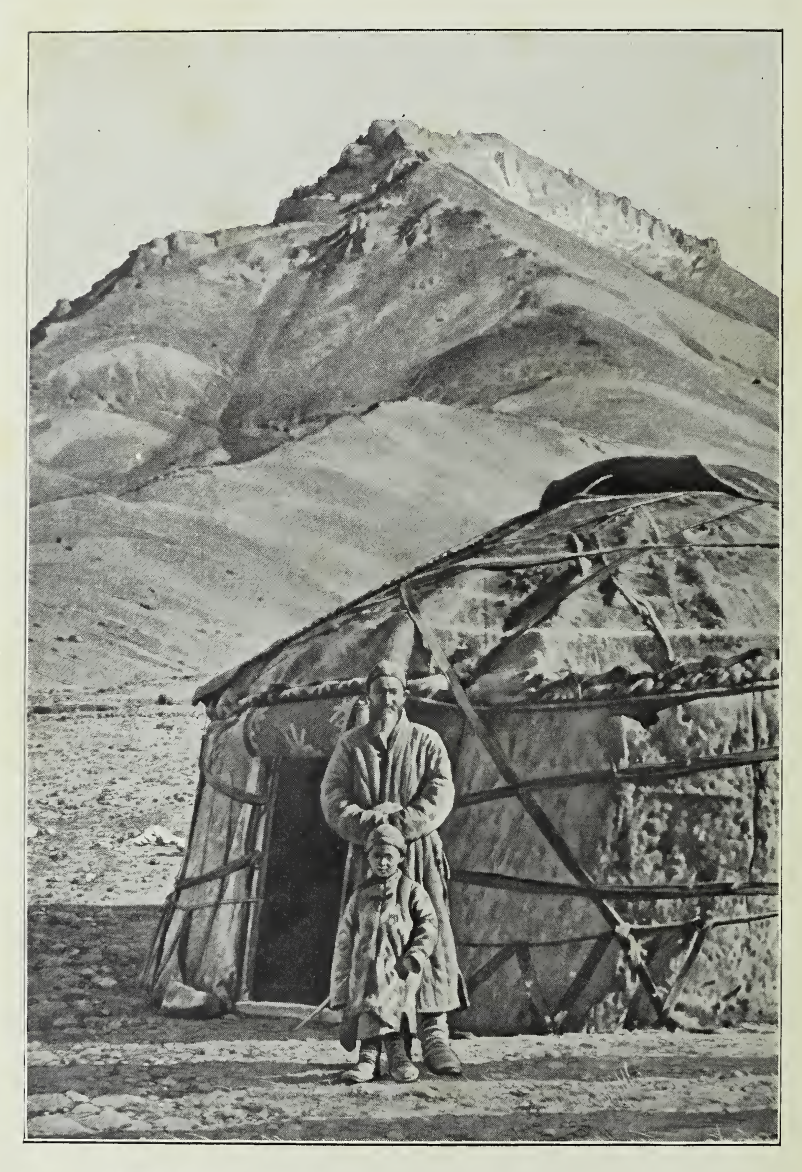
[signature]

ASSOCIATION PHILOMATHIQUE — ŒUVRE GRATUITE D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE ET D'ASSISTANCE — Fondée en 1895 — RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE — 38, Rue de la Verrerie, PARIS



AUTOUR DE

L'AFGHANISTAN



L'AKSAKAL DE MOUKOUR-TCHETCHAK-TCHI DEVANT SA YOURTE.

Pl. 1. Frontispice.

(V. page 66.)

COMMANDANT DE BOUILLANE DE LACOSTE

AUTOUR DE
L'AFGHANISTAN
(AUX FRONTIÈRES INTERDITES)

OUVRAGE CONTENANT

120 ILLUSTRATIONS TIRÉES HORS TEXTE

Gravées d'après les Photographies de l'Auteur

et Cinq Cartes.

PREFACE DE M. GEORGES LEYGUES



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1908

A

MONSIEUR LE PRÉSIDENT LOUBET

Hommage respectueux
de son ancien Officier d'ordonnance.

PRÉFACE

LE PROBLÈME ASIATIQUE

I

Il n'y a pas de plus noble passion que la passion des voyages. Je parle de la passion forte et saine qui arrache l'homme aux douceurs du foyer, qui lui fait surmonter toutes les fatigues et braver tous les périls, non seulement pour connaître l'univers multiple et changeant, pour vivre d'une vie nouvelle dans la clarté des rivages lointains, pour goûter la griserie des longues traversées, l'oppression délicieuse de l'éloignement, la volupté des heures solitaires sous des ciels nouveaux, mais pour étudier et décrire des contrées, des races et des civilisations inconnues, pour essayer de comprendre et de résoudre les grands problèmes politiques et sociaux qui agitent le monde.

Un Arabe, à qui je demandais pourquoi Mahomet avait institué le pèlerinage de la Mecque, me répondit : « Pour obliger ses fils à visiter les lieux saints, mais aussi pour les jeter, au moins une fois dans leur vie, loin de leur berceau. Nous sommes des errants. Les villes sont des prisons.

« Tu connais l'inscription qui est gravée au frontispice du caravansérail d'Abbâs-le-Grand : « Le « monde est un caravansérail et nous sommes la cara- « vane. »

« Marche, parcours la terre, écoute et regarde. Voilà le dernier mot de la sagesse. »

Par l'étendue et par l'étrangeté des régions qu'il a parcourues, par son énergie physique et morale, par son intrépide curiosité, le commandant de Lacoste appartient à la famille des explorateurs. Il se place à côté des Bernier, des Tavernier, des Chardin, des Huc, des Gabet, des Bonvalot, des Henri d'Orléans, des Dutreuil de Rhins, des Bonin et des Grillières.

Il n'a pas tenté d'emblée son voyage *aux frontières interdites*. Il avait déjà tâté l'Asie sur ses confins, par l'Indo-Chine, la Chine, la Mandchourie et la Sibérie, avant d'aborder le massif central.

Son but était, comme il l'a dit lui-même, d'aller vers cette contrée mystérieuse et attirante qui s'appelle l'Afghanistan, de serrer d'aussi près que possible sa frontière infranchissable et de regarder, en passant, par-dessus le mur.

Le commandant de Lacoste a réalisé son projet. Parti de Téhéran, le 27 avril 1906, il gagnait Mesched, capitale religieuse de la Perse, à travers les oasis du Korassan. Il pénétrait dans le Turkestan russe et rejoignait à Askhabad la ligne ferrée du Transcaspien. Il traversait les grands centres commerciaux, politiques et religieux :

Merv, enclose dans ses hautes murailles, au milieu des cultures et des vergers et parmi les vastes ruines qui attestent sa grandeur passée.

Boukhara, la cité populeuse et florissante qui montre avec orgueil ses quatre cents mosquées, ses cent cinquante écoles, sa faculté de théologie musulmane, ses thermes, ses jardins et ses caravansérails, les plus vastes du monde.

Samarkande, capitale et tombeau de Tamerlan, la ville miraculeuse où tout est bleu : le ciel, l'eau des fontaines, les dômes, les minarets, l'ombre des murs, les voiles dont les femmes se parent, les fleurs des jardins et les oiseaux.

Kokand, la ville étincelante de la soie, de l'or et du cuivre.

Le 20 juin il arrivait à Andijan, point terminus de la voie ferrée. Il franchissait en poste le Ferganah, un coin délicieux de la haute vallée du Syr-Daria et le 21 juin il atteignait Osch, d'où il apercevait pour la première fois, par-dessus les cimes neigeuses de l'Alaï, les falaises inaccessibles sur lesquelles s'appuie « le toit du monde ».

Là, il fallut dire adieu aux grandes routes, préparer les campements et les armes, recruter des poneys et des chameaux, prendre des vivres, engager des guides, organiser la première caravane.

A partir de ce moment le voyage du commandant de Lacoste peut se diviser en six grandes étapes :

La Région des neiges et des grandes altitudes; du col de Taldick (3520 m.) au col de Beïk (4700 m.), point où se rejoignent les trois frontières indo-chinoise, russo-afghane et russo-chinoise; de la vallée du Sarikol à la ville de Yarkand, par des pistes et des sentiers qui se maintiennent à plus de 4000 mètres; enfin de la ville de Yarkand à la ville de Leh, capitale du petit Tibet, en franchissant les chaînes de montagnes qui séparent la Kachgarie du Kachmir, par

une série de cols dont le plus bas est à 5 300 mètres d'altitude.

La région de l'Himalaya et des Hautes Vallées, par Srinagar « la Venise indienne », l'étrange ville aux toits de gazons fleuris et aux jardins flottants.

La région des basses et grasses terres, par la vallée de l'Indus, de Rawal-Pindi à Quetta.

La région désertique du pays béloutche avec ses plaines infinies de lave et de cailloux, de Kélat, Mastung et Nouchki au poste de Koh-I-Malek-Siah.

La région des oasis fluviales du Seistan, par les dépressions fermées qui séparent l'Iran de l'Hindoustan et que submergent, chaque année, les crues des grands fleuves.

La région des steppes persanes aux longues ondulations grises et jaunes que tourmente un vent éternel, où surgissent de loin en loin quelques îlots de rocher, un village fortifié, une citadelle croulante, une maigre oasis.

Le livre du commandant de Lacoste est un journal suivi où le voyageur a noté ses impressions dans un récit rapide et animé et décrit : la topographie, l'aspect, la faune, la flore des régions qu'il a parcourues, la race et les mœurs des peuples qu'il a rencontrés sur sa route. Paysages ardents ou glacés, faits de solitude et de silence, campements mongols, intérieurs tibétains, lamaseries, monastères où tournent sans trêve les moulins à prière, palais de féerie où vécurent des rois de légende, villes mortes, si fières dans leur mélancolie, que fondèrent des conquérants fabuleux, cités florissantes couchées sur la rive des fleuves, villages enfouis dans la verdure aux replis des montagnes, temples, autels, sépulcres, monuments de toute sorte, gardiens de secrets inviolables, pierres

pèlerines tombées des sommets et qui, depuis des siècles, poussées par des générations de croyants, accomplissent leur inimaginable voyage vers les lieux saints, châteaux crénelés évoquant les temps féodaux, forteresses embusquées au détour de sentiers sinistres comme des coupe-gorge ou dressées à des hauteurs vertigineuses, comme pour commander les plaines de l'air, le commandant de Lacoste nous donne un dessin précis et coloré de tout ce qu'il voit et toujours il trouve des mots pour traduire les émotions qu'il éprouve et nous faire pénétrer dans l'intimité des choses.

II

Le commandant de Lacoste est mieux qu'un voyageur audacieux et heureux; c'est un observateur pénétrant, muni de science et de connaissances générales étendues.

Il ne s'est pas contenté d'observer la nature et la physionomie des lieux, le caractère et la race des hommes, il a étudié la situation, l'influence, les forces respectives des nations européennes qui se meuvent autour du massif central asiatique, ainsi que les moyens que ces nations mettent en œuvre pour assurer leur prépondérance[1].

« Il n'existe qu'un héritier de l'Asie centrale, a dit Pierre Ier dans son testament, c'est le Tsar, et nulle

1. Commandant de Lacoste. *La Russie et la Grande-Bretagne en Asie centrale.* Bulletin du Comité de l'Asie française, 1907.

puissance dans l'univers ne saurait l'empêcher de prendre possession de son héritage. »

Dès le XVIIe siècle, la Russie jette ses regards sur l'Inde; conquérir l'Inde est l'article fondamental de toute sa politique en Orient. Voies commerciales, missions scientifiques, action religieuse, opérations financières, police des routes, organisation des douanes, rectification de frontières, annexions, traités, coups de force à main armée, elle n'a reculé devant aucun moyen pour préparer la réalisation de son rêve, pour se créer des amis, des alliés ou des vassaux.

Elle a concentré dans le Turkestan et en Boukharie des forces imposantes, 80 000 hommes environ, constituées avec des unités de l'armée russe, des régiments de cosaques et des troupes indigènes recrutées dans la région. Elle a construit sur la frontière de la Perse, de l'Afghanistan et du Pamir, notamment à Seraks, Kouchk, Kerki et Termèz, une ceinture puissante d'avant-postes, de citadelles, de forts et de magasins de concentration abondamment pourvus de munitions et de vivres.

Entre Goultcha, Osch et Horok, c'est-à-dire dans la région la plus voisine de la Chine et de l'Inde, elle a établi une double ligne de grand'gardes et de postes d'observation si serrée qu'un contrebandier serait incapable de passer au travers.

Ce système de fortification est complété par un vaste réseau de routes et de chemins de fer stratégiques.

Il y a d'abord les deux grandes lignes qu'on pourrait appeler les voies d'invasion. Le chemin de fer de l'Asie Centrale qui couvre tout le front nord de l'Afghanistan et qui va de la Mer Caspienne au Ferganah, en passant par Askhabad, Merv, Boukhara

et Samarkande, et le chemin de fer d'Orenbourg à Tachkent.

De ces deux grandes lignes se détachent deux voies pénétrantes qui descendent perpendiculairement au sud : l'une de Merv à Kouchkt, qui porte les soldats du tsar à vingt lieues de Hérat, l'autre de Samarkande à Termèz et à la passe de Banian; mais celle-ci, dont la construction a été interrompue, est encore loin d'atteindre la frontière afghane. Indépendamment de ces voies ferrées la Russie peut disposer d'une voie fluviale, l'Amou-Darya, qui met en communication le lac d'Aral et Termèz et de deux routes stratégiques principales, la première qui va d'Andijan à Osch, qui se prolonge jusqu'au poste du Pamir et conduit aux passes de Baroghil et de Yonov, l'autre plus importante qui part d'Askhabad, traverse Mesched et se dirige sur le Seistan et le Béloutchistan.

Devant la menace slave l'Angleterre n'est pas restée inactive. Après s'être maintenue quelque temps sur le plateau du Dekkan, dans la vallée du Gange et sur l'Indus, elle a débordé de tous les points où elle ne rencontrait pas la mer. Elle s'est avancée sans cesse au nord et à l'ouest pour gagner les territoires qui formaient par leur configuration une barrière naturelle et qui pouvaient la mettre à l'abri d'un coup de main. Elle a modifié cent fois sa frontière, employant la diplomatie avec l'argent et, quand cela ne suffisait pas, la force; ne s'inquiétant ni des droits qu'elle lésait ni des protestations qu'elle soulevait, ne prenant souci que de son intérêt et de la sécurité de son Empire. Elle a complété son œuvre en créant sur le front de ses lignes de défense une série de provinces et d'Etats-tampon, destinés en cas de conflit à servir de bouclier et à amortir les premiers chocs.

L'Inde est protégée au nord par l'Himalaya et les remparts neigeux de l'Indou-Kouch; mais elle est mal défendue au nord-ouest et à l'ouest. L'Afghanistan, le Kachmir et le Béloutchistan n'ont jamais arrêté les envahisseurs. Là où ont passé Téglat-Phalasar, Alexandre, Tamerlan, Nadir-Shah, le Russe peut encore passer.

Longtemps l'Angleterre songea à prendre l'offensive et à se porter sur l'Indou-Kouch. Elle semble y avoir renoncé et elle se borne à défendre solidement sa frontière immédiate par une série de postes, de batteries, de forts et de camps retranchés. Ces ouvrages sont échelonnés depuis Gilgit, placé en vigie sur la route qui descend des plateaux du Pamir par les cols de Yonov et de Baroghil jusqu'à Killa-Robat qui surveille le Seistan, en passant par Tchitral qui barre les voies d'accès de l'Afghanistan, Peschawer qui tient les gorges de 'Kaïber que suivirent presque tous les conquérants de l'Inde.

Tous ces points sont reliés au grand réseau ferré qui court du pied de l'Himalaya à l'Océan Indien, en suivant la rive gauche de l'Indus. Quand ces lignes secondaires n'atteignent pas directement les centres qu'elles ont mission de ravitailler et de souder les uns aux autres, elles sont prolongées par des routes stratégiques praticables aux convois et à l'artillerie de montagne. Enfin deux chaussées carrossables, l'une au nord, allant de Rawal-Pindi à Srinagar, l'autre à l'ouest, conduisant de Dera-Ismaïl-Khan au col qui donne passage à la rivière Luni, assurent les communications de l'Empire avec la zone stratégique de la frontière nord-ouest. Mais la clef de la position c'est la contrée que forme l'escarpement oriental du plateau de l'Iran; c'est l'Afghanistan. Placé entre le Turkestan russe et

l'Inde anglaise, hérissé de montagnes formidables, déchiré de gorges profondes, l'Afghanistan commande toutes les routes, tous les cols, ouvre et ferme toutes les portes.

Aussi est-il attaqué, cerné, bloqué de tous les côtés à la fois. Un réseau de routes et de chemins de fer circulaires et de pénétration l'enveloppe comme un filet dont les mailles se resserrent chaque jour davantage. Postes fortifiés, camps retranchés, couvrent sa frontière et lui font une ceinture de fer.

C'est autour de ce massif âpre et sauvage que se croisent et s'emmêlent les fils de la politique asiatique anglo-russe.

C'est là que s'agite l'un des problèmes les plus passionnants de la politique universelle, l'un de ceux dont la situation peut changer l'équilibre du monde.

La Russie n'a qu'un intérêt médiocre à occuper les régions désertiques, les oasis et les hautes steppes de l'Asie, si elle ne doit pas arriver un jour à la mer libre et occuper tout ou partie de la presqu'île hindoustanique et l'Angleterre ne peut, sans cesser d'être l'Angleterre, abandonner à sa rivale la magnifique proie.

Qui l'emportera ? Nul ne saurait le dire.

On voit seulement qu'au jour du conflit, le problème le plus difficile à résoudre sera celui du ravitaillement. L'armée qui aurait ses convois arrêtés ou enlevés dans les défilés, qui aurait ses communications coupées avec sa base d'opérations, courrait le plus grand péril. On peut donc conjecturer que l'issue de la lutte dépendra, dans une large mesure, de l'attitude de l'Emir de Kaboul. Celui qui aura l'Emir aura un maître atout dans son jeu. Pour le moment la chance semble pencher du côté de l'Angleterre. L'Emir Habibullah a envoyé son fils saluer le vice-roi des Indes

au lendemain de la bataille de Moukden. Mais quelle est la signification et la portée véritable de cette démarche?

Il y a entre l'Afghanistan et l'Angleterre bien des causes de ressentiment.

« Les innombrables petites guerres avec Kaboul, le Kohistan, Gil-Saï, les Afridis et autres peuplades de l'Afghanistan, dit Mac-Grégor, contribuent à la réunion de tous les peuples en un seul, l'Afghanistan uni, mais uni dans le sens d'une haine implacable envers nous[1]. »

Mac-Grégor aurait pu ajouter que plusieurs des campagnes auxquelles il fait allusion furent de véritables campagnes d'extermination au bout desquelles il ne resta ni un village, ni un homme debout. De pareils actes laissent de longs souvenirs. Et il y a un proverbe indien qui dit : « Dieu te garde de la vengeance d'un éléphant, d'un serpent cobra et d'un Afghan. »

III

M. Lebedev, officier des grenadiers de la garde, a publié en 1898 un livre qui résume de la manière la plus exacte les aspirations russes en Orient[2].

Dès la première page Lebedev pose en principe que la Russie doit accéder à la mer libre et s'établir sur l'Indus.

Il rappelle les efforts d'Alexis Mikhaïlovitch, de Pierre-le-Grand et de Catherine pour affermir l'influence moscovite dans l'Asie Centrale. Il rappelle les projets d'invasion de l'Inde préparés par l'empereur

1. Mac-Grégor. *La Défense de l'Inde.*
2. Lebedev. *Vers l'Inde.*

Paul, par Napoléon Ier et Alexandre après Tilsit, par Tchikhatchev, par Kroulev et, en 1876, par Skobelev. Il assure que ce dernier projet aurait reçu son exécution, si l'Angleterre n'avait pas allumé la guerre et mis aux prises les Russes avec les Turcs dans les Balkans. Il étudie la topographie des lieux, il calcule les forces respectives des parties, pèse leurs chances de succès et démontre que la victoire doit rester aux Russes.

Dans un dernier chapitre il examine les avantages que la Russie peut tirer de cette victoire et il conclut :

« ... la solution suivante nous paraît être la plus avantageuse :

« Etablir notre protectorat sur l'Afghanistan, avec ou sans l'occupation de ce pays, en tenant tout le Turkestan afghan, ce qui nous donnera une frontière méridionale naturelle, et, en annexant toute la région renfermée dans les limites suivantes : à l'ouest, la Perse; au nord, les montagnes du Hezareh, notre frontière véritable, une ligne conventionnelle entre Kelati-Gilzaï et Dera-Ismaïl-Khan; à l'est, l'Indus; au sud, la mer. Une voie ferrée traversera ce territoire, de la mer Caspienne à Hérat, Kandahar, Djakobabad, Rori et Currachee; on a déjà parlé des avantages commerciaux résultant de l'occupation de cette contrée. Par l'acquisition du territoire le long de l'Indus, nous pourrons préparer sur ce dernier une position de départ pour l'invasion de l'Inde; nous aurons ainsi entre les mains l'épée de Damoclès, qui nous donnera la faculté de paralyser toute tentative préjudiciable, que l'Angleterre pourrait tramer contre nous en Europe. De plus, notre situation sur l'Indus obligera les Anglais à renforcer leurs troupes dans l'Inde, à accroître leurs dépenses, et les mettra dans des transes continuelles au sujet de leur domination dans l'Hindoustan. Vrai-

semblablement, cela nous conduira à l'issue que nous désirons, la conclusion d'une alliance étroite entre la Russie et la Grande-Bretagne, qui sera avantageuse pour les deux puissances. Elle sera favorable à l'Angleterre, parce qu'elle la délivrera de la crainte de perdre l'Inde; la population de ce pays sera forcée de se soumettre à son sort, puisqu'elle ne pourra plus regarder les Russes comme ses libérateurs, une fois qu'ils seront devenus les alliés des Anglais. Pour la Russie, l'alliance sera avantageuse, parce que, avec l'aide de l'Angleterre, la puissance maritime la plus forte, la situation de la Russie sera raffermie en Europe et que la question d'Orient pourra se résoudre à son profit; en outre, nos alliés dans l'Inde ne seront plus de fanatiques musulmans ou des Indiens dégénérés, mais des Anglais, la nation d'avant-garde du monde. Selon toute probabilité, les choses n'iront pas jusqu'à une campagne dans le cœur de l'Inde, parce que l'Angleterre ne se résoudra pas à jouer la conservation de ce pays sur un coup de cartes, mais qu'elle acceptera toutes les conditions que nous lui dicterons sur les rives de l'Indus. »

Lebedev est ramené par sa conclusion à l'axiome formulé par Skobelev :

« Plus la Russie sera forte dans l'Asie Centrale, plus l'Angleterre sera faible dans l'Inde et plus elle sera accommodante en Europe. »

En 1902 on était pessimiste à Londres, on ne croyait pas qu'il fût possible d'arrêter la poussée irrésistible de la Russie et on voyaït déjà les cosaques campés sur les bords du golfe Persique[1].

1. Victor Bérard. *Revue de Paris*, 1905.

Le choc entre les deux nations rivales paraissait inévitable. Mais la guerre russo-japonaise éclate, l'escadre russe d'Extrême-Orient est détruite, la campagne de Mandchourie s'ouvre, le Japon triomphe et brusquement toutes les données du problème sont renversées. Les deux nations qui allaient en venir aux mains mettent bas les armes, concluent une trêve et signent un accord (27 septembre 1907) qui règle leur action en Perse, sur l'un des points où le contact était le plus vif et le plus redoutable.

Les raisons de ce revirement sautent aux yeux. Les victoires japonaises ont remué les masses asiatiques jusque dans leurs couches les plus profondes.

Après Moukden et Tsoushima tous les peuples d'Extrême-Orient ont senti s'éveiller en eux le sentiment, inconnu jusqu'alors, d'une solidarité de race et d'intérêt en face des conquérants occidentaux. Le Japon leur est apparu comme le libérateur de l'Asie.

Si on analyse ce mouvement on constate : dans la région iranienne, Perse, Afghanistan, Kachgarie, une effervescence générale, des aspirations vagues encore, mais partout sensibles à l'indépendance, un affaiblissement marqué de l'influence russe, un sentiment de défiance et d'hostilité à l'égard des étrangers.

« Aux Indes, un large courant national qui renverse les préjugés séparatistes, relâche la hiérarchie des castes et fond dans une action commune les races, les sectes, les villages et les provinces[1]. »

Enfin, du Caucase à la Chine et des provinces transcaspiennes au Pacifique, un mouvement panislamiste qui atteint le point le plus élevé de sa courbe dans l'Inde.

1. E. Piriou. *L'Inde contemporaine.*

Dans les contrées soumises à la domination russe les idées nouvelles cheminent lentement, car elles s'adressent à des populations disséminées dans des régions désertiques, des steppes, des oasis et des massifs montagneux. Elles se propagent plus vite dans l'Inde où la population est d'une densité extrême et où elles sont recueillies par une élite intellectuelle indigène remuante et nombreuse qui les sème à pleines mains.

A quel obstacle ces idées nouvelles qui ne forment encore qu'un torrent tumultueux vont-elles se heurter? A l'Angleterre? Et quelle est à l'heure présente la situation de l'Angleterre? Cette situation est toujours forte, mais elle n'est plus incontestée.

« Les Anglais, dans l'Inde, sont les représentants d'une civilisation belligérante[1]. » Race hardie, énergique, volontaire et dominatrice pour qui le commandement est un goût et comme un besoin de nature, ils ont imposé par la force, l'ordre, la paix et le bonheur à leurs sujets. Ils ne conçoivent pas qu'il puisse exister un système de gouvernement supérieur à celui de l'Inde et ils sont de bonne foi. Ils ne voient de ce système que la façade majestueuse, la grandeur imposante, la longue durée et les profits qu'il procure à la métropole.

« Qu'on ne laisse jamais oublier les bienfaits de la *Pax Britannica*, dit un ancien lieutenant-gouverneur. Il n'y a guère de pays en Europe où la sécurité de l'existence et de la propriété soit aussi complète que dans l'Inde... il n'en est pas à l'exception de l'Angleterre où l'on jouisse de plus de liberté personnelle et d'une plus grande liberté de penser... partout s'étend

1. James Stephen.

la sécurité la plus absolue; la justice fonctionne sous des lois d'une perfection et d'une sécurité incomparables. En aucune contrée les impôts ne sont plus légers, nulle part le commerce n'est plus libre[1]. »

Stuart Mill allait plus loin. Il professait « que le gouvernement britannique de l'Inde est non seulement de tous les gouvernements que l'humanité ait connus un de ceux qui se distinguent le plus par la pureté de ses intentions mais aussi par les bienfaits que sa conduite a répandus ».

Si on se place au point de vue exclusivement anglais, en ne considérant que le siècle qui vient de s'écouler, sans préoccupation libérale et humanitaire et sans souci d'avenir, il n'y a rien à reprendre à ce jugement.

L'œuvre accomplie dans l'Inde par les Anglais est une œuvre immense. D'une masse confuse et chaotique, ils ont fait un corps organisé. Ils ont apporté avec eux tous les progrès de la science et de la civilisation occidentale. Leur système de gouvernement est un modèle d'ordre, de méthode, d'équilibre; il réalise, dans la manière forte, l'idéal de la colonisation et laisse bien loin derrière lui tout ce que les autres peuples ont tenté.

Il n'y a qu'une ombre au tableau.

Malgré les inoubliables services rendus par l'Angleterre, aucune fusion ne s'est opérée, depuis les premiers jours de la conquête, entre les vainqueurs et les vaincus. L'antagonisme des races, la divergence des aspirations et des doctrines, le conflit des intérêts vont s'accentuant de jour en jour. Le malaise grandit et une longue plainte monte d'un bout à l'autre de

1. John Strachey. *India*.

l'Empire. Dans cette paix profonde, sous l'égide de ces lois parfaites, l'Inde dit qu'elle est esclave et qu'elle meurt de misère. Elle dit que la métropole a oublié les nobles traditions des Bentinck et des Macaulay, ainsi que les promesses solennelles qu'elle avait faites en 1830 et en 1858, elle demande la réforme d'un système de gouvernement qui, en drainant au profit de l'État anglais, des industriels, des négociants et des spéculateurs anglais, toute la substance de l'Inde, enrichit les étrangers et ruine les indigènes[1]. Tout cela les natifs le pensaient depuis longtemps, mais ils n'osaient pas le dire. Depuis l'organisation des Congrès nationaux ils se sont enhardis et ils ne craignent plus de faire entendre leurs doléances et leurs vœux. Ces Congrès ont été institués en 1885. Ils doivent beaucoup à Sir William Hunter, l'un des plus nobles esprits de l'Angleterre, l'un des hommes qui connaissent le mieux la question indienne. Ils ont pour but de réunir une fois par an les représentants les plus éclairés de l'Inde, pour étudier les conditions économiques morales et sociales du pays, pour rechercher les moyens légaux et constitutionnels d'améliorer le sort du peuple et de se rapprocher d'un idéal civique et politique plus élevé.

L'administration anglaise a ignoré les Congrès aussi longtemps qu'elle l'a pu. Les mots de contrôle, d'égalité politique, de liberté, que prononçaient les réformateurs indigènes, sonnaient mal à ses oreilles.

Aucun homme raisonnable, disait-on, ne pouvait prendre au sérieux le verbiage et les utopies de ces agitateurs. Lord Dufferin, dans le discours qu'il pro-

1. Voir, Victor Bérard : *La Révolte de l'Asie*. A. Métin : *L'Inde d'aujourd'hui*. Boell : *L'Inde et le problème indien*. M. Malabari : *India in* 1897. A. Filon : *L'Inde d'aujourd'hui d'après les auteurs indiens*. Piriou : *L'Inde contemporaine*. Bose : *Indu civilisation*.

nonçait au Town-Hall, en décembre 1888, à la veille de prendre possession de l'ambassade de Rome, s'élevait avec hauteur contre les aspirations nationales et les projets de l'opposition, et affirmait que le gouvernement anglais n'était disposé « ni à laisser enchaîner ou limiter son action, ni à permettre à une microscopique minorité de contrôler ses actes et son administration ».

Les idées ont marché plus vite qu'on ne le supposait. Le parti national indien est constitué et on est obligé de compter avec lui à Calcutta et à Londres. L'utopie d'hier pourrait bien être la réalité de demain.

Une question se pose chaque fois qu'on parle de l'Inde. Comment quelques milliers de fonctionnaires et 50 à 60 000 hommes de troupes métropolitaines, appuyées sur 150 000 hommes de troupes indigènes peuvent-ils gouverner et contenir un empire de 300 millions d'âmes? La réponse nous est fournie par les Anglais eux-mêmes. Le professeur Seeley explique que l'Angleterre ne s'est pas établie dans l'Inde par la conquête, mais par une révolution intérieure qu'elle a inspirée et dirigée, et qui a été réalisée par les Indiens eux-mêmes : « La supériorité de l'Angleterre et son génie d'organisation, si puissant qu'on l'imagine, n'aurait jamais pu la rendre capable de conquérir par la seule puissance militaire le continent de l'Inde avec ses 250 millions d'habitants, s'il s'était trouvé dans ce pays des nations véritables. Le fait fondamental est que l'Inde n'avait aucun sentiment de haine contre l'étranger parce qu'il n'y avait pas d'Inde, par conséquent, au sens exact du mot, pas d'étranger. » Et John Stra-

chey ajoute : « Nous n'avons détruit aucun gouvernement national, blessé aucun sentiment national, humilié aucun orgueil national, parce qu'il n'existait pas de nationalités indiennes[1]. »

Retenons ces paroles. Elles expliquent le passé et elles expliqueront l'avenir.

L'Orient n'était qu'une poussière brillante. Dans un lointain infini s'agitaient confusément des masses humaines que les préjugés de race, de religion et de secte empêchaient de se comprendre et de s'unir. Mais voici que les malentendus se dissipent, que les haines s'apaisent, que les esprits s'éclairent d'un trait de lumière soudaine. Des hommes qui ne connaissaient que le village, la vallée ou la montagne où ils naissaient et mouraient entrevoient tout à coup, dans l'horizon élargi, d'autres contrées où vivent des hommes innombrables pareils à eux, ayant, sinon même langue, même foi et même origine, du moins même destinée. Au frémissement de leur vie collective ils ont, pour la première fois, la révélation de leur fraternité et de leur force. Des races inertes et muettes, depuis des siècles, sortent de leur long sommeil et s'éveillent à la vie. Des nationalités qui s'ignoraient prennent conscience d'elles-mêmes. Des millions d'êtres humains qui vivaient la face tournée vers la terre sous des maîtres étrangers se redressent et rêvent d'un autre avenir. Les masses profondes de l'Asie s'agitent, l'Islam s'organise et se jette résolument dans le courant de la vie universelle. C'est partout comme une immense renaissance, plus profonde et plus vaste que celle du XVI[e] siècle, qui émeut et rajeunit le vieux monde.

1. John Strachey. *India*.

Jusqu'ici on ne s'était préoccupé que du Japon. Sa rapide élévation, la soudaineté de ses victoires avaient frappé tous les esprits. Mais le Japon n'est pas toute l'Asie. Il n'est qu'une vedette hardie et vigilante, placée sur son flanc oriental. C'est sur le continent, dans l'Orient bouddhiste, mahométan et confucianiste que dorment les forces irrésistibles, c'est là que se trouvent les sources inépuisables d'énergie dont nous commençons à peine à percevoir le murmure et qui submergeront l'Europe dès qu'elles sortiront de leur lit.

« La naissance du patriotisme dans l'Inde, écrit M. Piriou, est le fait le plus considérable et le plus neuf depuis l'établissement brahmanique. »

« La guerre russo-japonaise, dit à son tour M. Cheradame, par la nouveauté et la grandeur des problèmes qu'elle pose soudainement, ouvre une ère nouvelle de l'histoire du monde. »

Lord Curzon et les hauts fonctionnaires de l'Inde, qui ont une si grande responsabilité dans la préparation de cette guerre, car ils ne cessèrent, dans la période de tension, d'exciter le jingoïsme de leurs compatriotes et le chauvinisme japonais, n'avaient pas prévu ce résultat. Plusieurs nations européennes ne furent ni plus clairvoyantes ni plus sages.

Le gouvernement anglais avait vu plus juste. Le roi Edouard VII et ses ministres suivirent dans toute cette affaire une politique prudente, loyale et humaine; mais ils ne purent contenir l'opinion publique entraînée par les impérialistes et les spéculateurs de Londres[1].

1. Victor Bérard. *Lord Curzon et le Tibet.*

PRÉFACE

Toutes les fautes se payent. Le problème indien est posé et avec lui tout le problème asiatique.

Il n'intéresse pas que l'Angleterre; il s'impose à l'attention de toutes les nations occidentales.

GEORGES LEYGUES.



NOTE DE L'AUTEUR

Il m'est impossible de remercier ici, comme je le voudrais, toutes les personnalités qui m'ont prêté leur concours pour l'organisation de mon voyage et qui ont contribué, par leurs conseils comme par leur appui, au succès de mon entreprise.

Qu'il me soit permis cependant d'adresser l'expression de ma plus respectueuse et plus vive gratitude à M. le président Émile Loubet dont les précieux encouragements ne m'ont jamais fait défaut.

La Société de Géographie, le Comité de l'Asie Française, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le Muséum se sont associés à mon expédition avec une bienveillance dont je sens tout le prix. Je n'aurais garde d'oublier non plus les différents fonctionnaires rencontrés sur ma route en Perse, en Russie, aux Indes; tous m'ont aidé avec l'obligeance la plus cordiale, je leur en garde une profonde reconnaissance.

Enfin je dois un témoignage tout particulier de gratitude à M. Georges Leygues qui a bien voulu accepter la tâche ingrate de présenter ma prose au lecteur, et à mon ami Michel Carré, le délicat écrivain dont la plume élégante et fine est si souvent venue au secours de mon inexpérience.

H. de L.





AUTOUR DE L'AFGHANISTAN

CHAPITRE I

DE TÉHÉRAN A MESCHED

Départ de Téhéran. || Les caravansérails du Khorassan. || Rencontre des pèlerins de Bagdad. || Fumeurs d'opium. || Le prince Djalil. || Ballet persan au clair de lune. || Scharoud-les-punaises. || En route pour Madan. || Les mines de turquoises. || Mesched, la ville sainte.

SI vous parcourez des yeux une carte de l'Asie centrale, il est une contrée qui apparaît à la fois mystérieuse et attirante : c'est l'Afghanistan. Pour moi qui, quatre fois déjà, avais pénétré sur le continent asiatique, j'étais hanté, depuis longtemps, du désir de suivre d'aussi près que possible cette frontière infranchissable et puisque les territoires de l'Émir de Kaboul m'étaient, comme à tout autre, interdits, je voulais essayer tout au moins d'en faire le tour. Je parlai de mon projet au capitaine d'artillerie Enselme qui m'avait accompagné jadis dans un voyage en Mandchourie, et il accepta de tenter avec moi une aventure pleine d'imprévu et par cela même d'autant plus séduisante.

Partis de Paris le 21 mars 1906, nous arrivions sans encombre à Téhéran le 15 avril. J'eus le plaisir de retrouver dans la capitale persane deux anciennes connaissances : le docteur Schneider, médecin du Schah, et M. Joseph Cotte, professeur des princes impériaux. L'un et l'autre m'offrirent l'hospitalité la plus large et la plus cordiale, je leur en garde une profonde gratitude. A la légation de France, je fus accueilli d'une façon charmante par notre chargé d'affaires, le comte d'Apchier le Maugin, qui voulut bien me présenter à ses collègues de Russie et de Grande-Bretagne et contribua ainsi à me faciliter l'organisation de mon voyage dans le Turkestan, les Indes et le Béloutchistan. Enfin, nous eûmes, Enselme et moi, le grand honneur d'être reçus en audience particulière par Sa Majesté Mouzaffer-ed-Din qui nous assura de son appui le plus bienveillant dans le parcours que nous projetions de suivre à travers son Empire.

Il ne nous restait plus qu'à hâter les préparatifs de départ et à nous mettre en mesure de franchir, le plus rapidement possible, les hauts plateaux du Khorassan. Ce ne fut pas le plus facile.

La route de Téhéran à Mesched n'est guère fréquentée que par de misérables caravanes de pèlerins. Mais il y a un service de poste régulier, très bien organisé, dont l'entreprise est aux mains d'un seul individu, un riche Persan, auquel il fallut nous adresser pour obtenir le moyen de transport que nous cherchions.



LA VOITURE AVEC LAQUELLE NOUS AVONS TRAVERSÉ LE KHORASSAN.

LE CAPITAINE ENSELME S'APPRÊTE A PASSER LA RIVIÈRE SUR LE DOS D'ABBAS.

Le 27 avril, à neuf heures du matin, la voiture était devant la porte de notre hôte, M. Cotte. Elle n'avait pas trop mauvaise figure. Les ressorts, un peu fatigués, en avaient été par précaution solidement entourés de ficelle, mais les coussins, sans offrir le moelleux des divans de harem, nous assuraient cependant un confort relatif. Ce qui nous mit tout de suite en belle humeur et nous donna confiance, ce fut l'aspect original du superbe attelage de quatre chevaux noirs brillamment harnachés, dont les colliers étincelaient de pierres bleues et qui, suprême coquetterie, portaient dans les crins de la queue, comme les femmes en ornent leurs tresses, des broches en simili-turquoise du plus ravissant effet.

Nous emmenions avec nous comme interprète un certain Abbas, digne vieillard parlant très peu et fort mal le français, que nous avait procuré M. d'Apchier le Maugin, avec beaucoup de difficultés d'ailleurs.

Cette fois nous étions prêts : la fièvre du départ, l'anxiété de l'inconnu nous avaient gagnés, et les bagages chargés, nous prîmes définitivement congé de notre hôte. Puis, sur un signe d'Abbas, le cocher enleva ses quatre étalons d'un maître coup de fouet et nous sortîmes de Téhéran par un soleil radieux.

Il est dix heures du matin. Nous roulons, au trot allongé des chevaux, entre deux chaînes de collines aux teintes les plus fines et les plus délicates qui se

détachent, tantôt roses, tantôt violettes, sur un ciel d'une pureté merveilleuse...

A Khatoun-Abad nous rencontrons le premier relais[1], mais nous n'avons heureusement pas à y passer la nuit. L'occasion va naître pour nous, un peu plus loin, de faire la connaissance des cafards, des puces et autres insectes, seuls habitants de ces logis bien misérables et cependant précieux dans le désert. Le vieil Abbas se révèle à nous comme cordon bleu. Il aurait certes beaucoup à apprendre pour faire bonne figure devant les fourneaux d'un Européen, mais sa façon de faire prendre le charbon de bois mérite d'être notée. Il place le charbon, dont un morceau est allumé, dans une sorte de petit panier à salade suspendu à une corde. Trois ou quatre tours de moulinet : le feu est pris partout. C'est propre et rapide.

La route se poursuit assez monotone jusqu'à Cherif-Abad où nous prenons le thé sous les platanes. Abbas, le couteau à la main, nous invite très sérieusement à graver nos initiales dans le tronc des arbres, comme ne manquent jamais de le faire les voyageurs musulmans. Enselme, par une fantaisie bien parisienne, ne résiste pas à la tentation et burine dans l'écorce lisse un cœur percé d'une flèche...

Les jardins persans, presque tous semblables,

1. Les caravansérails de la poste qui sont échelonnés le long de la route de Téhéran à Mesched sont tous bâtis sur le même modèle et fort peu confortables. Une grande cour carrée, entourée d'écuries pour les chevaux de rechange, et sur la terrasse, au-dessus de la porte d'entrée, une sorte de chambre pour le voyageur.



CARTE GÉNÉRALE DE LA RÉGION PARCOURUE PAR L'AUTEUR.

n'ont rien de particulièrement curieux, et sont peu pittoresques. Un mur de quatre mètres de haut les entoure : à l'intérieur, le long du mur, une rangée de peupliers; au centre, le départ de plusieurs allées bordées des mêmes arbres, et cette froideur de la symétrie n'est qu'à peine corrigée par le désordre de l'ensemble du parterre où poussent, à la grâce d'Allah, l'herbe, la brousse, quelques arbres fruitiers, des rosiers et des coquelicots. Les Persans y viennent s'asseoir à l'ombre, au bord des sources, sur leur carré de tapis, et là, ils lisent ou récitent entre eux, à haute voix, les vers harmonieux des anciens poètes jusqu'à l'heure de la prière qui les unit dans un même élan d'actions de grâce vers le Très-Haut.

En quittant l'abri frais des platanes, nous entrons dans une contrée absolument désertique. A gauche s'élève l'admirable pic du Demavend qui domine Téhéran de l'importante masse de ses glaciers[1], tandis que plus loin, sur la droite, se dresse la « montagne de sel » dont la crête bizarrement découpée est toute rose des dernières lueurs du couchant.

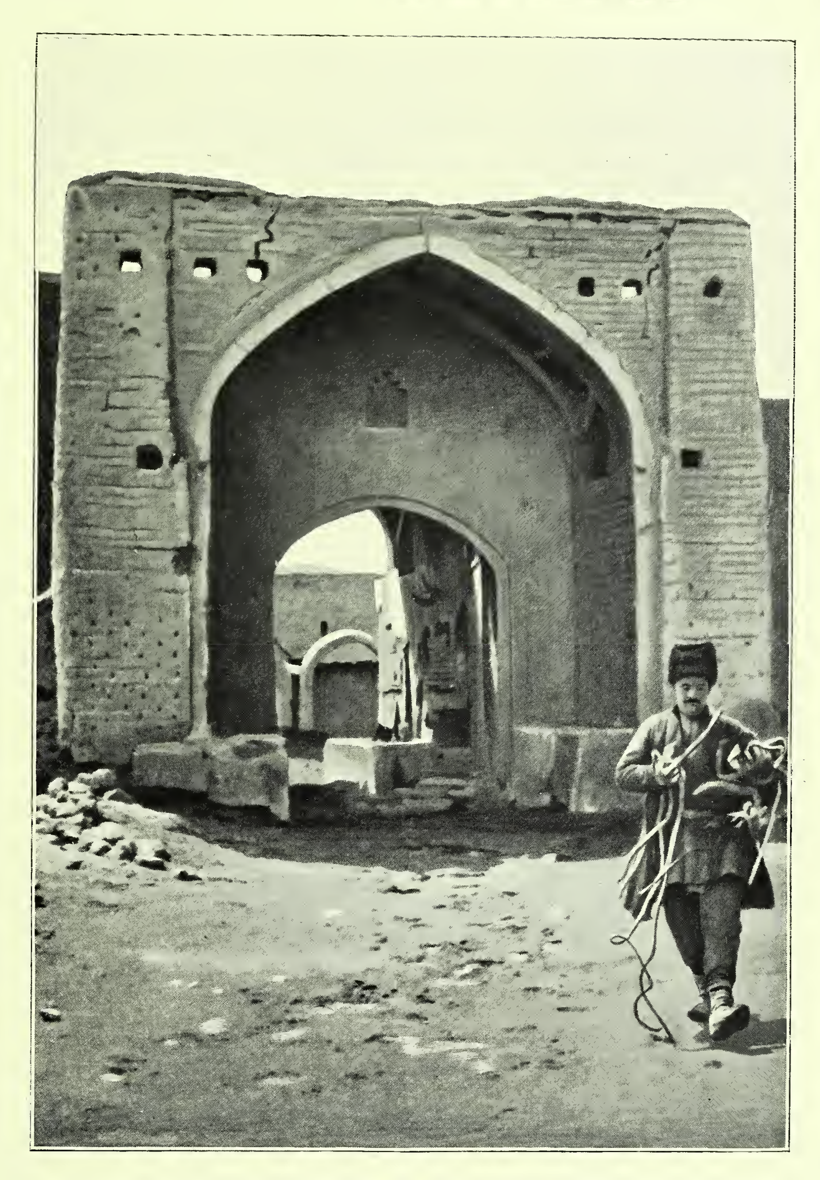
Nous n'avons pas trop souffert de la chaleur pendant cette première étape. Notre coupé est bien clos, et sa solide toiture intercepte les rayons d'un soleil brutal; mais la nuit qu'il nous faut passer au caravansérail d'Ivan-i-Keif est des plus pénibles. La chaleur est lourde et malsaine; je dors d'un sommeil agité et il est à peine jour que déjà un bruit extérieur de vie me

1. 5670 mètres d'altitude.

précipite sur la terrasse d'où j'assiste à un pittoresque départ de villageois qui se rendent aux champs, perchés sur leurs ânes.

Nous nous remettons en route à huit heures par un vent d'ouest brûlant. Bientôt une rivière nous barre la route, on la traverse sur le dos d'Abbas; décidément ce vieillard a du bon. Le chemin est si étroit que la voiture est obligée, pendant sept kilomètres, de suivre le lit très encaissé du torrent. C'est là le défilé appelé « Pilœ Caspiœ ». Nous en sortons pour rentrer dans le désert où nous dépassons des caravanes de misérables Arabes qui, de Bagdad, vont en pèlerinage à Mesched. Ces pauvres diables fanatiques, pour gagner le ciel, s'engagent avec quelques dattes dans leurs sacs sur cette longue route — étape de près de 100 jours de marche — vivant de privations et de misères. Ils rappellent beaucoup les Bédouins rencontrés jadis par moi sur les bords du Jourdain : même costume, même type, mêmes tatouages sur le front et les mains. Quelques femmes sont avec eux, montées sur des ânes, faibles bêtes étiques qui n'ont guère de nourriture, jamais de repos, et dont la croupière a mis la peau à vif. Mais nous n'avons pas loisir de nous apitoyer : le relais est proche. Voici en effet le village de Geschlag et son caravansérail délabré dont la cour est remplie de fumeurs d'opium.

On fume beaucoup la funeste drogue dans le Khorassan, mais non plus comme en Chine, étendu à terre à côté de la petite lampe aux images de nacre.



LE VIEUX CARAVANSÉRAIL D'ABDOUL-ABAD.

Les fumeurs ici sont accroupis; la pipe est d'un modèle différent, et l'opium s'allume à l'aide d'un charbon embrasé que l'on prend avec une pince et que l'on pose sur le fourneau de la pipe. Notre apparition n'amène pas un mouvement de curiosité inquiète chez ces malheureux êtres, et tout en prenant les œufs et le thé nous les observons.

Je remarque alors avec surprise parmi les fumeurs une femme portant un enfant sur les bras. Elle s'est approchée de notre table et implore quelque chose dans un langage qu'Abbas se refuse à traduire. Son regard, sans expression, va de l'un à l'autre de nous. J'écarte les linges qui cachent à demi l'enfant qu'elle soutient : une pâle figure émaciée apparaît. Une plainte s'élève. Et alors je vois cette chose inouïe, inimaginable, jamais observée par moi, même en Chine où *l'idole noire* cependant fait tant de ravages : la mère longuement tire une bouffée du poison, entr'ouvre les lèvres de l'enfant et pour le calmer insuffle dans sa bouche la fumée chaude qu'elle vient d'aspirer... Et le pauvre être chétif, abruti, se rendort[1]... Nous nous hâtons de fuir cet antre de cauchemar.

Pendant la halte le vent s'est élevé et nous avançons au milieu d'une tempête de sable, laissant sur notre droite le « kaleh » en ruines d'Aradan, qui a l'aspect d'une antique citadelle.

1. Cette sinistre coutume est, paraît-il, mise en pratique par beaucoup de femmes persanes, fumeuses invétérées. De sorte que l'on voit des enfants qui ne marchent pas encore, sucer une pipe à opium en guise de biberon.

Autrefois, avant que les Russes ne se fussent rendus maîtres du Turkestan, les Turkomans, peuple sauvage et pillard, faisaient de terribles incursions dans le Khorassan; véritable plaie de la Perse du Nord, ils ravageaient tout sur leur passage, emmenant avec eux, pour en faire marché, femmes, enfants et bétail. Pour s'abriter du passage redoutable de la horde, on éleva au centre des villages et un peu partout dans les champs, de ces « kaleh » ou forteresses d'où, par une sentinelle toujours en éveil, les raids de Turkomans — les « Alamans », suivant l'expression d'alors — étaient signalés à son de trompe. Tout être vivant quel qu'il fût, dès que l'écho renvoyait la plainte de cette sorte de tocsin, se réfugiait dans la forteresse et s'y barricadait. La horde déçue allait plus loin exercer sa cruelle industrie et le laboureur persan, ayant échappé à la razzia, pouvait reprendre sa charrue... Il n'y a pas plus de trente à quarante ans que les Russes ont mis ordre à cela en enrôlant ces farouches bandits dans les régiments de Cosaques, et c'est seulement depuis lors que la tranquillité a pu renaître parmi les paisibles peuplades du Khorassan.

Le caravansérail d'Ali-Abad n'a de pittoresque que sa citerne, qui porte un chapeau pointu fait d'un cône à plusieurs étages sur lesquels courent des chevreaux. Les agiles petites bêtes ont plaisir à se percher ainsi sur ces étroites galeries et semblent parfois, dans leur immobilité attentive, une ornementation de bronze, œuvre de quelque Frémiet persan... La poste, qui



ENFANTS PERSANS.



DÉFILÉ A L'EST D'IVAN-I-KEIF.

Pl. 5, page 8.

nous précédait, a pris tous les chevaux et nous sommes obligés d'attendre que les nôtres aient soufflé pour repartir. Nous passons notre seconde nuit à Deh-Nemek. Il pleut et l'atmosphère s'étant sensiblement rafraîchie, nous prenons enfin un repos bien gagné. Dès l'aube, nous sommes réveillés par les mollahs qui appellent le peuple à la prière. Un lait excellent nous réconforte. Le coupé est attelé; en route!

Voici Abdoul-Abad, puis Lasghird dont on aperçoit de loin le kaleh en ruines et le vieux caravansérail bâti au XVII[e] siècle sous le règne du schah Abbas, dont notre vieil interprète est fier de porter le nom. Cet empereur, qui pourrait être nommé à juste titre le bienfaiteur du désert ou le père des voyageurs, fit construire de distance en distance le long des voies suivies par les caravanes, de vastes auberges pour abriter son peuple de pèlerins et de commerçants. Par malheur il n'a jamais eu d'imitateurs et les hôtelleries, autrefois confortables, tombent aujourd'hui presque toutes en ruines.

J'assiste au repas de nos chevaux : on leur sert l'orge et la paille, dans une sorte de hamac de toile planté sur quatre piquets. Au hamac est attachée une énorme sonnette. Tant qu'ils mangent la sonnette tinte; dès qu'ils ont terminé le tintement s'arrête et ils avertissent ainsi eux-mêmes qu'ils sont prêts à repartir.

Au petit village de Sorkhé, renommé pour ses melons qui atteignent, paraît-il, des grosseurs fantas-

tiques[1], nous rencontrons un prince qui, comme nous, se rend à Mesched. Il nous dit son nom : Djalil-Mirza[2].

Ahevan, le relais suivant, est un village neuf, joli, propret, avec des pépinières de peupliers, de fraîches avenues plantées de jeunes arbres et, çà et là, des ruisseaux clairs qui chantent... La douceur du ciel, la fraîcheur du paysage invitent à la sieste et délient la langue. Le prince Djalil parle et nous apprend qu'il vient d'être nommé récemment adjudicataire des mines de turquoises de Madan. Ce noble personnage me donne la vague impression d'un prince des *Mille et une Nuits* qui se serait déguisé en marchand pour retrouver quelque trésor volé. Afin d'entrer, sans doute, plus avant dans nos bonnes grâces, il nous offre des œufs peints en rouge comme nos vulgaires œufs de Pâques et que l'on trouve dans presque tous les bazars persans. De compagnie nous allons jusqu'à Gokhé.

Je ne me trompais pas, nous sommes dans le pays de Sheerazad... La nuit est tombée, il fait un clair de lune magnifique. A l'instant où nous quittons la table, le prince fait un signe. Des musiciens, qui semblent être sortis de terre, s'installent devant le caravansérail; des *génies* étendent devant nous un vaste tapis multicolore autour duquel Djalil, d'un geste royal, nous invite à prendre place, et pour adoucir la crudité

1. Sept melons suffisent, paraît-il, à faire la charge d'un chameau.

2. Le mot « Mirza » place à la suite du nom veut dire : prince; lorsqu'il précède le nom il signifie simplement lettré.



HABITATIONS EN RUINES DANS L'ANTIQUE « KALEH » DE DEH-NEMEK.



LE JOLI VILLAGE AU NOM HARMONIEUX DE MEYAMEÏ.

des mélodies persanes, qu'exhale une sorte de pipeau rustique accompagné d'un tambourin, il nous fait servir des pistaches et de la confiture. Le ciel est étincelant; soudain, dans un rayon de lune, un jeune danseur[1] aux longs cheveux jaillit de l'ombre comme un sylphe et nous assistons émerveillés au spectacle des danses de caractère les plus originales et les plus pittoresques... Mais, comme par enchantement, un nuage passe sur la lune, la lumière s'éteint, les musiques cessent, et tout disparaît. Il semble que nous ayons fait un rêve. Hélas non, nous sommes éveillés, trop bien éveillés... De jeunes puces affamées de chair neuve n'ont cessé de nous le rappeler toute la nuit.

1er mai. — Nous pensons à Paris. Que se passe-t-il dans la capitale? Déjà, au moment de notre départ, on redoutait pour cette date un mouvement populaire. Qui sait quand nous recevrons des nouvelles? Ici le temps est splendide. De bonne heure nous sommes en route vers des montagnes aux sommets couverts de neige. Arrêt à Sed-Abad, puis à Damgan, grande ville célèbre par ses anciennes mosquées. Après la traversée du hameau de Mehmandouste, nous galopons à une allure folle jusqu'à Deh-i-Molla où nous retrouvons le prince qui fume son *kalyan*[2]. Il nous met en garde contre un hôte inquiétant dont nous savions déjà devoir redouter la rencontre à partir de cet endroit : la

1. Comme il est interdit aux femmes persanes de paraître en public et par conséquent de danser, ce sont de jeunes garçons qui se livrent à la chorégraphie avec, d'ailleurs, une grâce toute féminine.

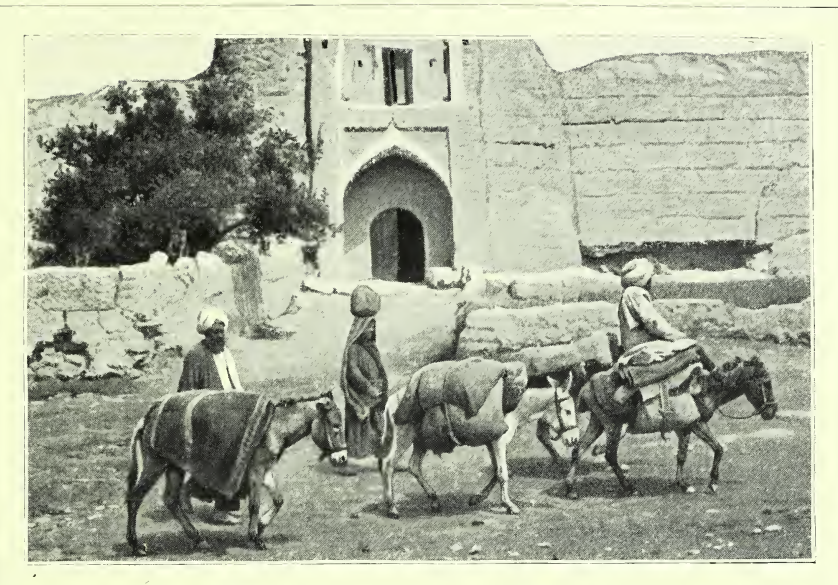
2. Le *kalyan* est la pipe à eau persane.

punaise! la terrible punaise de Scharoud[1]! Nous évitons de nous arrêter trop longtemps dans ce pauvre caravansérail et nous filons bien vite à travers le désert jusqu'à Scharoud, capitale de l'épidémie.

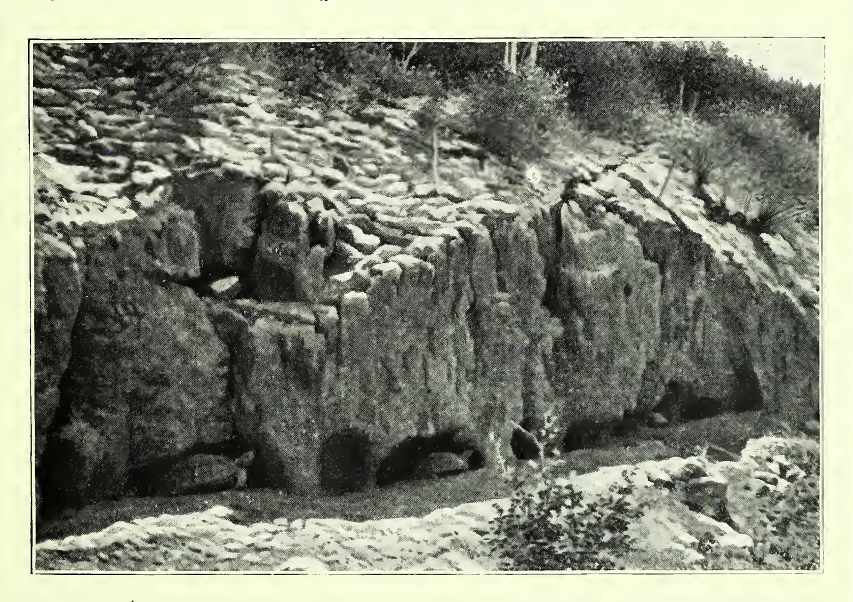
Là, nous sommes ravis de pouvoir passer la nuit chez le « Taguir-Bachi » ou chef des marchands, un vieil Arménien qui nous accueille fort amicalement dans une petite maison construite à l'européenne et toute illuminée en notre honneur. Notre hôte voudrait nous garder quelques jours et nous présenter au gouverneur, mais nous avons hâte de quitter cette ville si mal habitée et nous repartons le lendemain dès l'aube.

Route ennuyeuse et pénible, dans le sable et les cailloux, jusqu'au joli village au nom harmonieux de Meyameï, où l'on arrive par une avenue bordée de superbes platanes. Grâce à la recommandation du Taguir-Bachi, nous sommes reçus dans la maison du *maire* de l'endroit qui nous accueille du reste sans enthousiasme. Pourtant il nous installe dans une chambre claire du premier étage où, après un tour dans la ville aux rues tortueuses et barrées de loin en loin par de vieilles portes mal jointes, nous nous retrouvons autour du samovar avec le prince Djalil et l'un de ses aides de camp. La soirée est délicieuse : une poussière d'or semble pailleter les nuages délicats qui flânent au

1. Les indigènes, obligés de vivre côte à côte avec cet insecte malfaisant, sont depuis longtemps vaccinés contre sa piqûre et, d'ailleurs, leur peau ne lui dit plus rien, mais un étranger piqué par la terrible punaise tombe dans une anémie si profonde qu'elle donne à celui qui en est atteint, pendant sept ou huit mois, une sorte de maladie du sommeil.



NOUS CROISONS DES ARABES QUI DE BAGDAD VONT EN PÈLERINAGE A MESCHED.



VILLAGE DE TORTUES DE LA PLAINE DE GARM-AB, SUR LA ROUTE DE MADAN.

ciel déjà violet et, par les fenêtres ouvertes, nous arrivent des bribes de chansons au rythme sauvage qu'accompagne au loin la note lente et monotone de la prière des mollahs.

En quittant Meyameï le lendemain matin, nous rencontrons, près du caravansérail de Kal-Tagh, de paisibles tortues qui cheminent. Plus loin, Abbas-Abad que nous ne faisons que traverser : village pittoresque en nid d'aigle. Une vaste nappe d'eau étincelle soudain devant nous, dans les dernières clartés du jour, c'est le lac salé de Mézinan. Journée assez calme où je note notre premier accident : un timon cassé qui nous oblige à passer la nuit dans une demeure des moins engageantes. Mais le temps a changé; le vent souffle en tempête, force nous est de nous mettre à l'abri...

Rien de marquant jusqu'à Chour-Ab où nous arrivons le soir du 5 mai au sortir d'un col assez pittoresque. C'est de ce point que nous devons nous rendre aux mines de Madan, mines de turquoises que j'ai le plus grand désir de visiter. La distance est de 5 farsaks, c'est-à-dire 35 kilomètres, et l'on nous demande 50 francs pour la location de trois mulets; pour 20 francs seulement Abbas s'engage à nous procurer des ânes et nous nous endormons sur cette bonne promesse.

A l'aurore, la voix harmonieuse des bourriquets nous réveille. Nous descendons dans la rue où Abbas et eux piétinent d'impatience. Tristes seigneurs aux longues oreilles! Leur plumage ne répond pas à leur

ramage. L'interprète, plein de sollicitude, me présente un âne blanc, d'aspect moins minable, dont il flatte la croupe en disant : « Kheïlé khoûb, Saheb, kheïlé khoûb![1] » et me voici, sans selle ni bride, assis sur une sorte de bât à dos de mon âne sacré qui n'était, je m'en aperçus dans la suite, qu'un sacré âne! Quelques bons coups de trique appliqués sans parcimonie, et nous quittons le village.

Pendant deux heures la petite caravane chemine à travers un pays mamelonné; partout s'étagent en gradins des rizières où les paysans sont occupés à semer le coton. Tous les hommes sont aux champs; nous n'apercevons, en traversant le hameau de Garm-Ab, que quelques femmes qui se promènent sur les toits.

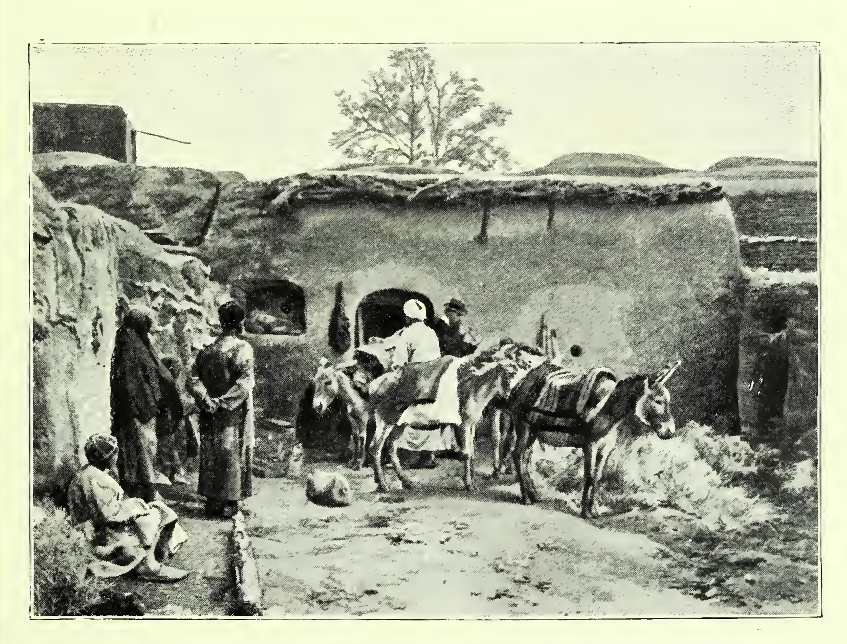
La plaine qui s'étend à la sortie du village, en une immense nappe verte, est toute parsemée d'anémones, de lis et de coquelicots. Nous y rencontrons une multitude de tortues en promenade que nos ânes enjambent de la meilleure grâce du monde. Il est dix heures du matin et la chaleur est déjà suffocante. Mon blanc coursier baisse piteusement le nez et celui d'Enselme s'arrête tous les quatre pas, méthodiquement. Mais le conducteur de la troupe se charge de réveiller l'ardeur des pauvres bêtes à l'aide d'une courte chaîne d'acier qu'il porte attachée au poignet par une courroie.

A onze heures, nous en finissons avec cette plaine fastidieuse et nous entrons dans le petit village de

1. « Très bon, seigneur, très bon! »



VUE DE MADAN-I-FIROUZA.



LES ANES QUI VONT NOUS CONDUIRE AUX MINES DE TURQUOISES.

Solamanieh. Mon âne s'arrête devant une tente en poils de chameau où deux bons vieillards s'épouillent mutuellement. A notre vue ils se hâtent de nous céder la place, mais nous nous hâtons beaucoup moins de la prendre. Pourtant la chaleur est si accablante, le soleil brûle si atrocement qu'il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur et, malgré l'apparence sordide du logis, accepter l'invitation. Nous commençons du reste à nous familiariser avec les petites bêtes... Soudain le temps se gâte, de gros nuages noirs obscurcissent le ciel et, presque sans transition, la tempête se déchaîne avec roulements de tonnerre continus. Nous rendons aux deux pouilleux leur trop frêle demeure et cherchons un refuge dans une maison voisine, dont le propriétaire, avec une désinvolture tout orientale, renvoie les femmes et nous installe à leur place sur un beau feutre tout neuf.

L'orage dissipé, nous repartons sur les ânes qui semblent enchantés de rafraîchir dans la boue la corne sèche de leurs sabots. La route suit d'abord le lit d'une rivière dans une étroite vallée où mon Pégase fait un brusque tête-à-queue et manque de me jeter à terre : une compagnie de perdreaux, que poursuit un vautour, lui a frôlé les oreilles en passant d'une roche à l'autre.

Au sortir de cette gorge, nous parcourons de frais vallons où les chameaux lassés vont en villégiature : leur aspect est des plus misérables et leur bosse pend lamentablement comme une outre vidée. Ils font là une cure de quarante jours, après quoi ils reprennent leur

existence de labeur. Il en est des animaux comme des gens. Que d'estomacs délabrés et de reins fatigués vont se refaire chaque année dans nos villes d'eaux et nos stations balnéaires!...

Pendant deux heures, qui nous paraissent interminables, nous passons de vallon en vallon.

J'interpelle le conducteur : « Et Madan?... Où est Madan?... Madan-i-Firouza?[1] — Dour n'ist, Saheb![2] »

Et il me montre à l'horizon le village, perché comme un nid d'aigle sur le sommet d'une falaise aux tons d'améthyste.

Le soleil est couché depuis longtemps déjà quand notre petite caravane arrive au pied de la forteresse. Éreintés, fourbus par cette longue étape, nous ne faisons guère meilleure figure que nos ânes. Par bonheur le seigneur du pays nous octroie un assez vaste logis dont les fenêtres, percées dans le mur d'enceinte, ouvrent sur la vallée. Le paysage est des plus pittoresques, mais nos yeux se ferment malgré nous et aussitôt après dîner nous nous enroulons dans nos couvertures... Et je me transporte en rêve au Châtelet où un aimable génie — peut-être le prince Djalil — me fait assister à un ballet de pierres précieuses dans le palais de la Reine des Turquoises.

7 mai. — La pluie et le vent, qui ont fait rage toute la nuit, n'ont pas troublé mon sommeil peuplé de visions claires, où de ravissantes ballerines évo-

1. Madan-les-Turquoises.
2. « Ce n'est pas loin, seigneur. »



COMMENT SE FAIT LE LAVAGE DES TURQUOISES AUX MINES DE MADAN.

luaient autour de fontaines lumineuses. Au réveil, je m'explique les fontaines : une gouttière, dans le coin de la chambre, faisait un bruit de cataracte.

Fort heureusement les nuages se dissipent dans la matinée et nous partons pour les mines, suivis d'une escorte qui augmente sans cesse. Au bout d'une heure, on arrive devant les premières galeries, maintenant abandonnées. Des corneilles au bec jaune volent autour de nous et je cueille pour mon herbier de ravissantes fleurs de montagne qui dégagent un parfum exquis. La roche[1] dans laquelle on trouve la turquoise est noire, avec des reflets métalliques à la surface. Elle est sillonnée de fissures et de crevasses où, comme de la lave qui se serait pétrifiée, a coulé une sorte de pâte ressemblant à de la porcelaine ou à du verre, et qui s'est durcie, épousant la forme de l'entre-roche où elle a filé. Plus profondément la pierre est rougeâtre, puis elle pâlit et tourne au jaune de soufre.

Par des sentiers impossibles, nous parvenons jusqu'à une mine en pleine exploitation. Les ouvriers, qui se servent pour leur travail de quinquets à huile fumeux, ont les vêtements, les mains et le visage couverts d'une couche de crasse noire qui les fait ressembler tout à fait aux mineurs de nos charbonnages.

De neuf heures du matin à neuf heures du soir on travaille dans les galeries. Il y a par chantier deux

1. Porphyrite pétrosiliceuse.

équipes qui se relèvent après six heures de travail; chacune d'elles comprend : 1° Le « zabit » ou contremaître qui est payé 3 krans[1] par jour; 2° les « oustad » ou mineurs qui touchent un salaire variant de 1 kran 1/2 à 2 krans; 3e les « amala » ou manœuvres, payés 1 kran; enfin les « fellah » ou jeunes garçons qui gagnent au plus 1/2 kran. Le contremaître a sous sa coupe trois ou quatre mineurs, il surveille le travail et recueille les turquoises; le mineur creuse le rocher; le manœuvre transporte les éclats à l'extérieur de la galerie; quant aux enfants ils sont chargés de casser les roches et d'en extraire les pierres précieuses...

L'existence de ces mines a été relatée pour la première fois au début du XIIIe siècle. Louées primitivement pour une somme annuelle de 500 tomans, leur prix de location est monté à 3 000, puis à 8 000 et peu à peu jusqu'à 25 000 tomans, taux actuel. La statistique des douanes évalue l'exportation annuelle des turquoises à 235 000 francs ou 47 000 tomans, mais la production totale, au dire des gens compétents, atteint quatre fois cette somme; c'est-à-dire bien près d'un million.

Au pied de la colline et non loin du village nous nous arrêtons à observer la façon curieuse dont les *fellah* opèrent le lavage des roches. Debout, dans trois bassins à eau courante, les garçonnets piétinent en cadence ces cailloux pointus et coupants, jusqu'à ce

1. Le kran vaut 50 centimes et le toman 5 francs.



LA PORTE DES TEINTURIERS A NICHAPOUR.

qu'ils soient débarrassés de la glaise qui y adhère encore. Ce frottement régulier de la plante des pieds est rythmé d'un chant bizarre et plaintif, toujours le même. J'imagine qu'on oblige ces enfants à chanter pour qu'ils ne crient pas de douleur. Mais à cet exercice répété la peau de leurs pieds devient aussi dure que la pierre elle-même et ils peuvent, paraît-il, piétiner ainsi plusieurs heures de suite sans trop souffrir.

Remontés au village, nous y passons le reste de la journée sur le conseil de notre ânier que le ciel, de nouveau pluvieux, décourage ; mais dès cinq heures, le lendemain matin, on enfourche les bourriquets et l'on reprend en sens inverse la route de Chour-Ab. La traversée de la plaine aux tortues est plus pénible, plus brûlante encore qu'à l'aller. Nous semons là un de nos ânes, celui qui porte Mollah-Ali notre propriétaire, et sans trop nous inquiéter de l'infortuné Persan, nous continuons à cheminer au pas tranquille des pauvres bêtes fatiguées... Le soleil vient de disparaître à l'occident quand la petite caravane s'arrête enfin devant notre logis. Hélas! une désagréable surprise nous y attend. Des chats, pendant notre absence, ont mis nos chambres au pillage; tout est bouleversé, et le fidèle Abbas, furieux d'un surcroît de travail, appelle sur ces diaboliques félins les pires malédictions d'Allah! L'ordre est d'ailleurs bien vite rétabli et, la nuit venue, nous admirons la pleine lune qui met comme une lumière de féerie sur les minarets blancs d'une mosquée voisine.

Nous revoici, le 9 mai, en route vers Nichapour, dans notre bon vieux coupé qui ne fait pas trop mauvaise figure après les 800 kilomètres qu'il vient d'accomplir. La plaine, à l'entour de la ville, est toute parsemée de « canats »[1] et ces taupinières géantes sont si nombreuses par ici que le terrain semble y avoir été raviné par quelque monstrueuse bête souterraine...

Jusqu'à Gedemgha nous pataugeons dans un chemin bourbeux. Le village est campé sur une colline, au nord de la route : à ses pieds est un bosquet de vieux pins tordus et de platanes séculaires et l'on aperçoit, à travers un arc-en-ciel éclatant, le dôme bleu turquoise de la mosquée bâtie en l'honneur de l'iman Reza[2]. Tout à côté, une grande place est entourée de caravansérails pour les innombrables pèlerins qui viennent adorer ce chef spirituel des musulmans chiites.

La nuit arrive vite. Plus vite encore un orage qui illumine l'horizon derrière nous, tandis que devant nous, la pleine lune monte dans un nuage opale... Les premières gouttes de pluie nous surprennent à la porte du caravansérail de Fakhr-Daoud et nous avons la

1. En Perse, les canaux d'adduction ne peuvent être établis à ciel ouvert à cause du soleil qui aurait tôt fait d'en évaporer l'eau. On les établit donc à 4 ou 5 mètres sous terre ; mais de distance en distance on perce un « canat ». c'est-à-dire une sorte de cheminée d'aération qui sert en même temps au nettoyage. La terre simplement rejetée autour du trou, forme le petit monticule dont la répétition à l'infini donne à la plaine cette physionomie boutonneuse.

2. L'iman Reza fut le huitième des douze imans ou chefs spirituels de l'Islam. Il succéda à l'âge de 30 ans à son père Moussah-el-Kazim, le septième iman, tué à Bagdad en 799. Né à Médine en 770, il mourut à Mesched en 818 et fut enterré dans le mausolée d'Haroun al-Raschid, ainsi qu'il en avait exprimé le désir de son vivant.

bonne fortune d'être à l'abri quand tombent les cataractes.

C'est notre dernière nuit avant l'entrée dans la capitale religieuse de la Perse. L'étape jusqu'à Chérif-Abad, où vient aboutir le chemin de Seïstan, nous prend encore toute la matinée du lendemain et c'est sous un soleil de feu que nous grimpons les pentes du Sanghi-Best. Nos chevaux tirent à plein collier; ils nous amènent enfin après beaucoup d'efforts, au sommet du col[1] — signalé de loin aux voyageurs par une haute stèle — et Mesched[2] apparaît. D'ici le panorama est vraiment merveilleux : les mosquées saintes, aux dômes bleu et or, scintillent au milieu de la verdure et l'on s'imagine, à l'émotion que l'on ressent soi-même, quelle impression profonde doivent éprouver les pèlerins venus de Bagdad, qui arrivent en vue de Mesched après cent jours de marche. Ils se prosternent, baisent pieusement la stèle, élèvent leur cœur reconnaissant vers Allah protecteur, puis en souvenir de leur passage, ils dressent, à la place même où ils ont prié, de petits monuments faits de trois pierres superposées...

Nous voici maintenant lancés à fond de train sur la route qui descend à Mesched; les chevaux préci-

1. 1 690 mètres d'altitude.

2. Mesched compte de 70 à 80 000 habitants. Il y a 70 Européens dont 60 Russes qui, avec les Mahométans du Caucase, les Juifs russes et les Arméniens, portent à 800 ou 1 000 le nombre des sujets russes. Les sujets britanniques sont au nombre de 100 environ. On estime à 30 ou 40 000 le nombre des pèlerins qui viennent chaque année à Mesched se prosterner devant le tombeau de l'iman.

pitent l'allure et nous les laissons marcher, hypnotisés nous-mêmes par le spectacle de cette immense oasis, du milieu de laquelle émergent innombrables les dômes et les minarets de la capitale du Khorassan.

Mesched est entourée d'une muraille en pisé, haute de 7 à 8 mètres, construite, dit-on, vers le milieu du XVI[e] siècle. De loin, avec son large fossé, ce mur d'enceinte paraît constituer une défense formidable alors qu'il tient à peine debout. Nous passons une porte assez basse, flanquée de deux tourelles démantelées, et nous nous engageons, un peu au hasard et après une succession de ruelles tortueuses, sur un boulevard planté de grands arbres dont l'allée centrale est un ruisseau boueux. Nous sommes à la recherche de la demeure de M. Molitor, directeur général des douanes du Khorassan, pour lequel j'ai des lettres de recommandation de M. Naus et du D[r] Schneider de Téhéran. Après une demi-heure de courses à travers cloaques et immondices, nous découvrons enfin sa retraite et nous sommes reçus comme des amis de vieille date. Notre premier soin est de rendre visite à M. de Giers, gérant du consulat général de Russie chez lequel nous rencontrons l'attaché militaire. Nous saluons également, au consulat général britannique, le capitaine Battye qui remplace le major Sykes en congé...

De bonne heure, le lendemain, nous sommes dehors pour visiter la cité religieuse : simple promenade de curieux, d'ailleurs, car je ne noterai ici que mes



UN CENTENAIRE.

LE CHASSEUR DE GAZELLES.

observations personnelles, la capitale du Khorassan ayant été maintes fois étudiée et décrite. Je rappellerai seulement que Mesched est la ville sainte des musulmans chiites où les pèlerins, sectateurs du prophète Ali, viennent en foule prier devant le tombeau[1] du saint iman Reza. C'est assez dire que les habitants sont des plus fanatiques et que les Européens trouvent peu de sympathie parmi eux. Malgré cette animosité indigène, les Russes et les Anglais se partagent jalousement l'honneur d'apporter dans la cité lointaine tous les perfectionnements du progrès. Ainsi, grâce aux Russes, la Mosquée est aujourd'hui éclairée à la lumière électrique et possède, dit-on, du fait de la munificence anglaise, une superbe horloge au carillon retentissant.

Nous traversons le Bazar; malheureusement la partie la plus intéressante de ce quartier populeux se trouve dans l'enceinte de la Mosquée, c'est-à-dire dans le Best[2] qui occupe le quart de la ville. Ce Best est l'endroit le plus original de la cité persane, car il sert de refuge à tous les malandrins du Khorassan; voleurs, assassins, vagabonds y sont à l'abri de toute poursuite et nul n'a le droit de les inquiéter tant qu'ils n'en sortent pas. C'est à proprement parler une ville dans la ville. Du reste la vie et les coutumes autour de la

1. La construction de la coupole qui recouvre le tombeau de l'iman est attribuée à Suri, gouverneur de Nichapour, en 1037. Depuis, les différentes mosquées du sanctuaire ont été détruites et reconstruites pour ainsi dire périodiquement.

2. Mot persan qui signifie : lieu d'asile. On en rencontre dans toutes les villes de la Perse et c'est en général la Mosquée.

Mosquée sont tout à fait particulières ; les mollahs ont notamment créé une forme spéciale de mariage à l'usage des pèlerins : c'est l'union à court terme, le contrat limité suivant le désir du contractant. Il est des arrangements avec le ciel d'Allah. De sorte que les pieux musulmans qui viennent de si loin adorer le saint iman, trouvent à Mesched de dociles « momentanées », dont ils font officiellement des épouses pour la durée de leur séjour. Ces compagnes de mœurs faciles acceptent religieusement leurs maîtres légitimes d'un instant. Il en est qui ne sont pas plus d'une semaine en puissance de mari. Et quand le pèlerin reprend son bâton l'épouse reprend sa liberté... jusqu'à la prochaine caravane.

Nous nous rendons à la fabrique de tapis, comptant bien y voir des merveilles. Hélas! C'est une déception. Des gamins y tissent, en chantant, de banales carpettes d'après des dessins viennois du plus mauvais goût et l'on cherche à nous faire admirer des tapis à grands ramages qui n'ont plus rien de l'antique beauté des tissus d'Orient...

Ce même soir, nous dînons au consulat général de Russie. La table, comme la veille d'ailleurs chez le capitaine Battye, est délicieusement décorée d'iris, d'acacias et de roses... et le retour est une promenade exquise à travers les ruelles sombres de la ville. Nous sommes précédés d'un soldat porteur d'un énorme falot. Il fait clair de lune, les rossignols chantent dans les jardins, des musiques nous arrivent par-dessus les

hautes murailles; il y a comme une griserie dans l'air, plus léger ce soir-là, et c'est peut-être la seule fois, pendant ce long voyage, que j'éprouve le regret un peu mélancolique de ne pas trouver sur mon seuil, en rentrant, l'accueillante douceur d'un sourire de femme. Je comprends les pèlerins et la bienveillante indulgence d'Allah à leur égard. Mais fermons les yeux, chassons les rêves, *boro! boro!*[1] comme dirait Abbas... la ville est sainte et demain nous partons pour Askhabad.

1. Va-t'en!



CHAPITRE II

DE MESCHED AU TRANSALAÏ

Les pierres pèlerines. || Koutchan et ses tremblements de terre. || Frontière russo-persane a Gaoudan. || Askhabad. || En chemin de fer jusqu'a andijan. || Organisation de la caravane a osch. || En route pour le « Toit du Monde ». || Goultcha. || Col du Taldik. || Les paturages de l'Alai. || Col du Kizil-Art. || Première vision des Pamirs.

Nous sommes sortis du désert. De Mesched à Askhabad nous allons suivre — je dirai tout à l'heure comment — une route à peu près carrossable, établie par les Russes en 1891 pour faciliter les échanges commerciaux entre la Transcaspie et le Khorassan. C'est la continuation du haut plateau iranien que nous n'avons pas quitté durant notre première étape, et nous avons à parcourir encore, avant d'atteindre le chemin de fer du Turkestan, une distance de 250 kilomètres en nous élevant graduellement jusqu'à la frontière.

14 mai. — Nous quittons la ville sainte. Le capitaine Battye, par une délicate attention, nous adresse un charmant mot d'adieu épinglé à un bouquet de roses, et quatre cavaliers indiens de sa garde arrivent

pour nous escorter au moment où nous montons en voiture. Notre véhicule est cette fois une sorte d'immense phaéton où nous serons très à notre aise... s'il ne pleut pas. Le mode d'attelage pratique autant qu'original est curieux à noter : les deux chevaux du milieu sont attelés au palonnier, absolument comme en Europe, mais les chevaux de côté tirent sur de solides chaînes qui entraînent l'arrière-train de la voiture, souvent menacé de rester en route dans les passages difficiles.

Sitôt les portes franchies, nous croisons de nombreuses charrettes dont le va-et-vient incessant marque quel important trafic commercial les Russes ont établi par cette voie. L'orage nous prend à Chan-Kaleh : il faut s'arrêter un instant dans un affreux et minuscule caravansérail où sont déjà installées plusieurs familles persanes qui voyagent comme nous. La pluie ne cesse pas jusqu'à Tchinaran où l'on arrive à cinq heures et demie dans un fleuve de boue. Heureusement nous trouvons là un abri qui offre presque tout le confort moderne : une table, des chaises et un excellent pilaw[1] que nous ingurgitons, le dos au poêle qui ronfle. On se sèche et l'on dort.

15 mai. — En route vers Koutchan. Chemin épouvantable ! Une vraie rivière : cela nous rappelle, à Enselme et à moi, nos plus mauvais jours de Mandchourie. Abbas, qui parle peu, fait parler de lui pour la première fois. A un tournant de la route un chaos le

1. Plat de riz où l'on rencontre quelques morceaux de mouton.

jette du haut du siège et il roule dans une mare de fange. Le pauvre homme se relève du reste sans aucun mal, mais il est vertement tancé par notre cocher qui lui explique avec force gestes, de quelle façon il faut se tenir sur un siège. Sa chute a fait fuir une famille de petites marmottes, couleur chamois, qui nous regardaient passer assises au bord de leur trou...

On traverse Seïd-Abad, gros bourg à l'aspect misérable. Route défoncée, paysage désolé, pas un arbre à l'horizon. A droite et à gauche, de gros nuages noirs courent le long des montagnes.

Vent, pluie, tempête : toute la lyre orageuse... et pas moyen de se sécher au caravansérail de Mir-Abad, car la cheminée se refuse à tirer et nous enfume. De guerre lasse, nous nous réfugions dans les écuries, beaucoup plus confortables, où d'immenses braseros sont allumés pour les chevaux.

Notre vieux cocher nous réveille le lendemain dès l'aube : le ciel est bleu foncé sans un nuage et il souffle une brise fraîche du Nord qui va sécher les routes.

On roule vers Koutchan à travers une vaste plaine argileuse où je suis très surpris de rencontrer d'énormes blocs de pierres — de forme à peu près sphérique — dont rien ne justifie la présence et qui semblent être tombés du ciel. Intrigué, je fais appel aux lumières d'Abbas et je le prie de me renseigner sur un tel phénomène.

« Ce sont des pierres, Saheb, me répond sérieusement Abbas, qui se rendent en pèlerinage à Mesched. »

Je crus d'abord qu'il voulait abuser de ma crédulité, mais il avait pris un air grave; impressionné, comme tout bon musulman, par l'idée religieuse, par l'acte de foi vraiment admirable qui se dégageait d'un fait connu de tous. Je le relate ici pour donner une idée du fanatisme extraordinaire de ce coin de la Perse, car voici ce qu'il me conta : « Ces pierres sont parties un jour des montagnes de Koutchan; véritables pèlerines, elles s'échelonnent le long de la route jusqu'à la ville sainte, compagnes muettes des pèlerins persans qui se rendent à Mesched. Et elles marchent à côté d'eux parce qu'il n'est pas un musulman qui ne mette une joie fanatique à les aider dans leur pieux pèlerinage. Des mains, des épaules, elles sont poussées dans la bonne voie par les pieux voyageurs : ceux qui vont en chariot les transportent l'espace d'une lieue; ceux qui marchent à pied leur donnent ce qu'ils ont de force et ainsi, petit à petit, lentement, mais sûrement — parfois après plusieurs années de voyage — les pèlerines de granit arrivent jusqu'au pied des murailles de Mesched. Dès que l'une d'elles a accompli son pèlerinage, ce sont alors dans la mosquée, des cris de joie, une émotion indescriptible, un enthousiasme extraordinaires. Tout un peuple de pèlerins et de mollahs fanatisés vient à sa rencontre. On la reçoit en grande pompe, puis au milieu des acclamations on la roule pieusement jusqu'au tombeau du saint iman Reza... »

Ne voilà-t-il pas une admirable histoire qui donne



GORGES DE LA HAUTE VALLÉE DE L'ATREK, ENTRE ALI-ABAD ET LA FRONTIÈRE RUSSO-PERSANE.

une couleur de vérité à la parole de l'Écriture : « La foi déplace les montagnes? »

A Zafir-Abab trois goulams[1] de la douane nous attendent. Dès qu'apparaît la voiture ils se mettent en selle et, caracolant à nos côtés dans une sorte de fantasia, ils forment à notre modeste équipage une brillante escorte, avec leurs chevaux vifs et àrdents dont les harnais plaqués d'argent étincellent au soleil. Vers midi, au fond de la plaine grise, l'oasis de Koutchan apparaît tout à coup... Une longue ligne d'arbres. Pas de mosquées, peu de caravansérails à étage; la ville est rasée comme un pont de navire après la tempête. C'est le pays des tremblements de terre.

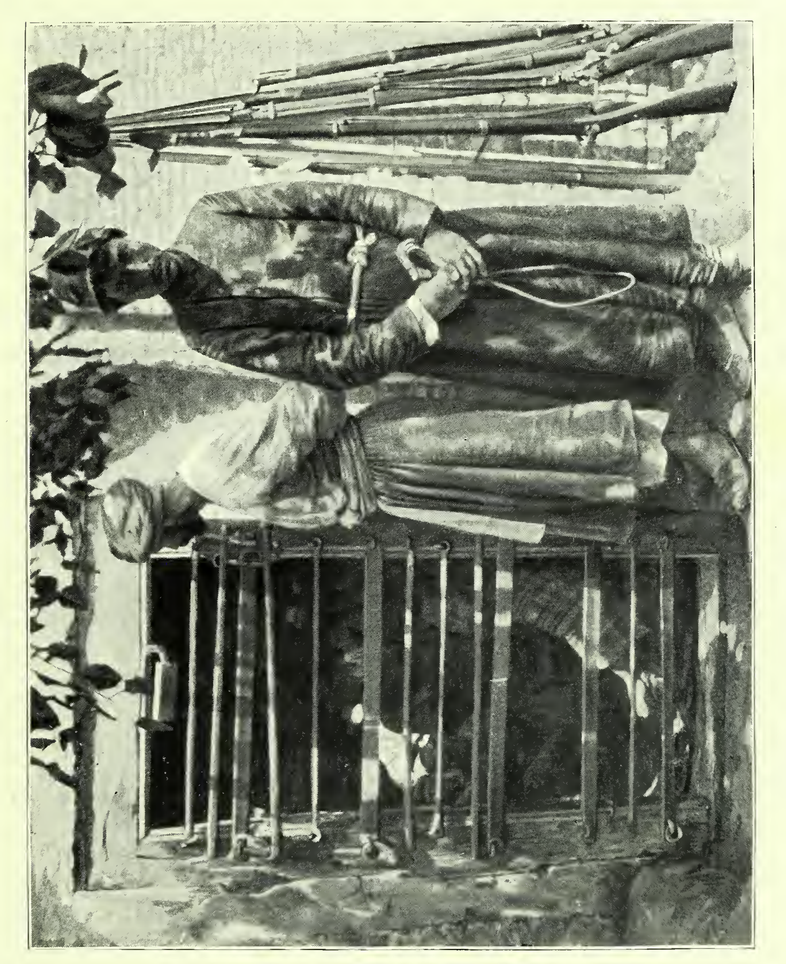
Aux portes de la cité un terrain argileux nous arrête. Une voiture qui précédait la nôtre s'y trouve enlizée et barre le chemin; alentour un gros Persan s'agite au milieu de huit ou dix femmes. Il glousse d'effroi en nous apercevant, et comme un vieux coq jaloux emmène ses poules qu'il fait tenir en rond, assises dans la boue, à cent mètres de nos moustaches étrangères. Puis il revient porter aide à son cocher. Le sauvetage est compliqué, mais le temps presse : je fais appel aux goulams qui rapidement amènent à notre secours une dizaine d'indigènes. Ceux-ci ont vite fait de nous ouvrir un passage à côté de la route et l'on repart, laissant piétiner dans la fange le vieux coq remuant et ses poules indifférentes.

Accueil des plus cordiaux chez M. Spinella, le

1. Cavaliers irréguliers.

directeur des douanes, dont la femme est Française. Nous voici dans sa compagnie, roulant en voiture vers le vieux Koutchan, situé à 12 kilomètres. Partout des ruines, vestiges navrants d'une ville importante qui, depuis des siècles, a subi l'effroyable secousse de tremblements de terre successifs. En l'espace de quarante ans, trois cataclysmes analogues ont ébranlé Koutchan par ses bases. Le premier, en 1852, coucha les murailles et ouvrit deux mille tombes dans le sol crevassé. En 1871, nouvel effondrement; les habitants relèvent les murs, invoquent Allah et reprennent courage. Vingt-deux ans d'accalmie leur ont donné confiance, ils se croient épargnés; la cité est florissante, active, joyeuse. Soudain, le 17 novembre 1893, le ciel s'obscurcit, la foudre éclate, la terre se soulève, puis dans un chaos indescriptible, la ville est engloutie comme par une vague monstrueuse, et lorsque les malheureux indigènes se comptent après le désastre, la population de vingt mille habitants est diminuée de moitié. Ceux qui restent ne désespèrent cependant pas encore, ils se resserrent dans le dernier coin habitable. Deux ans après une quatrième secousse achève leur ruine... Convaincus désormais que Koutchan était voué à une destruction inévitable et qu'Allah en chassait ses fidèles, les survivants abandonnèrent pour toujours la cité maudite et s'en furent créer une ville nouvelle à 10 kilomètres plus à l'est.

Nous visitons les débris de cette immense nécropole. Quelques isolés vivent encore là, profitant de



BOKHARA. — LES BOURREAUX DEVANT LA PORTE DE LA PRISON.

l'avantage qui leur est accordé de ne pas payer d'impôts. Ils se sont armés contre les tremblements de terre en construisant des huttes en torchis dont la charpente est faite de longues branches de peuplier qui s'entrecroisent dans le haut et dépassent le faîte. Autour des ruines — seule apparence de vie au milieu de cette mort — croissent et prospèrent de magnifiques vignobles qui sont la richesse du pays.

Nous sommes accompagnés au retour par des nuées de pigeons sauvages, dont les plumes changeantes prennent tout l'éclat d'un clair soleil couchant...

Le soir, dans la confortable demeure de nos hôtes, j'ai la bonne fortune, qui ne m'avait pas été encore donnée, d'entendre le fameux ténor Caruso. Malheureusement ce n'est que dans le phonographe. Et tandis que le docile appareil nous soupire un solo de violon de Kübelick ou une romance de Puccini, j'admire un superbe chat blanc qui ronronne doucement entre les pattes d'un tigre — son grand oncle — tué vers Boudjnourd, au pied des montagnes, et dont l'admirable peau hospitalière sert de nid préféré à ce diminutif du roi des jungles.

Au matin du 17 mai nous voici de nouveau en route par un mauvais chemin qui grimpe sur un large plateau et descend ensuite rapidement dans une vallée des plus riantes. Après le gros village d'Imam-Gouli, on passe entre deux falaises granitiques, et laissant à droite un hameau dont les cubes de pierre s'accrochent au flanc du rocher, on arrive au caravansérail tout neuf

d'Ali-Abad. Le colonel Ali, propriétaire de cette auberge et des terrains avoisinants, est venu s'installer là avec sa famille dans l'espoir d'y créer une colonie. Mais il n'a pas été suivi : l'habitant fait défaut, l'hôtel reste désert, et nous apercevons le brave homme, mélancoliquement assis sur le bord du chemin, qui semble guetter l'improbable voyageur. Il nous regarde d'un œil curieux et stupéfait.

La nuit venue, pendant que nous nous remettons des fatigues de la route, des nuées de grenouilles compatissantes éveillent les échos du jardin solitaire et je m'endors, me figurant cette petite oasis peuplée de couples heureux pour la plus grande satisfaction de son colonel. Mais mon sommeil est fréquemment troublé par le passage des caravanes, et ce qui à tout instant frappe mon oreille, c'est le tintement répété des boîtes en fer-blanc suspendues au col des chameaux, et dans lesquelles un os de mouton, en choquant les parois au pas rythmé des bêtes, fait comme un bruit lointain de joyeux carillon.

18 mai. — Nous pénétrons par un défilé très étroit dans le massif montagneux qui sépare le Turkestan de la Perse et où l'Atrek prend sa source. De vieux ponts persans en ruines et tout à coup, dans une éclaircie, un tableau singulier : sur une prairie émaillée de fleurs, des pèlerins tout nus se sèchent au soleil. Les uns recousent leurs vêtements déchirés, d'autres essaient de chasser la vermine en passant à la fumée d'un feu de bois vert leurs chemises en loques...



LE REGHISTAN OU PLACE DU MARCHÉ A BOKHARA.

On traverse Dourb-Adam, Darband, Dach-Arazé, où des femmes vêtues de rouge et portant des sequins autour de la tête cuisent le pain, affairées près des fours, tout en bavardant comme des pies d'Europe. Puis la route grimpe, bordée par endroits de thuyas rabougris, et d'innombrables alouettes, que poursuivent des mulots, se lèvent avec un petit cri effrayé vers le ciel de plus en plus noir où tourbillonne un couple de faucons... Enfin, après une longue montée et le passage d'un col, on débouche devant la douane persane, au petit village de Badchguiran. Les trois ou quatre verstes qui nous séparent de la frontière sont rapidement franchies, et nous nous trouvons très vite, après la ligne de partage des eaux, devant Gaoudan, le poste de douane russe, où des officiers examinent aimablement nos bagages.

Il s'agit de découvrir un gîte pour la nuit. De braves Malakans[1] qui dormaient déjà dans la chambre d'une vague auberge, sont priés de nous céder la place et ils déménagent aussitôt avec la meilleure grâce du monde...

De Gaoudan, la route maintenant excellente descend par des lacets nombreux et rapides au flanc de la montagne, jusqu'à la grande ville militaire d'Askhabad.

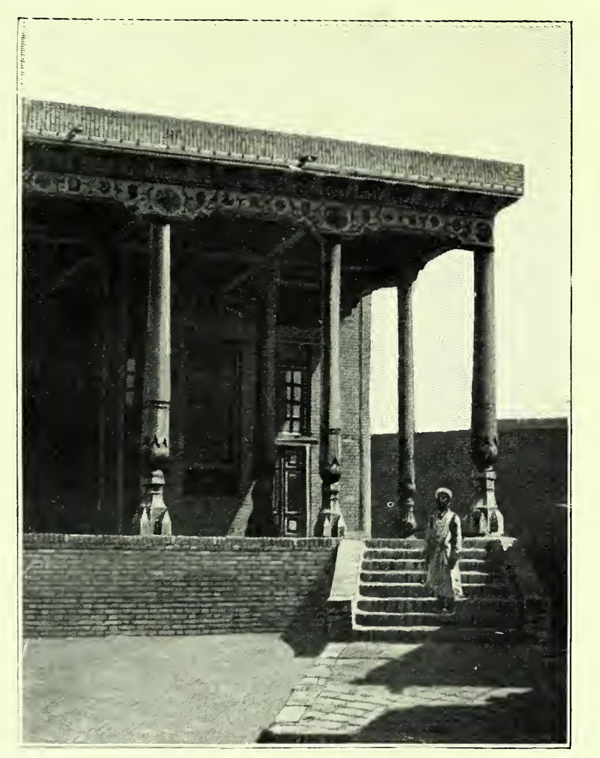
Après une halte de deux jours, occupée par des

1. Sorte de tribu en marge de la nation russe. Les Malakans ne se nourrissent que de lait et de légumes. Relégués sur la frontière du Turkestan par le Gouvernement, à cause de leur hérésie, ils y ont formé de petites colonies et sont tous, sans exception, conducteurs de chariots.

visites et des formalités douanières, nous voici le 21 mai en route pour Andijan, le terminus du chemin de fer transcaspien.

La voie ferrée qui traverse des déserts de sable conduit le voyageur vers de merveilleuses oasis, vers l'enchantement de la magie orientale. On récrirait tous les contes des *Mille et une Nuits* rien qu'à rappeler les visions éblouissantes de Merv, aux antiques murailles ; de Bokhara, aux bazars grouillants et colorés ; de Samarkand, la cité sainte, toute bleue dans le ciel d'un azur éclatant ; de Tachkent, la capitale du Turkestan russe ; de Kokand, la ville d'or, aux cuivres étincelants, aux soies multicolores, que domine de ses minarets le palais des anciens Émirs...

Des écrivains de tous pays, des poètes certes ont essayé d'habiller les mots et les phrases de toute la parure des épithètes les plus claironnantes ; ils ont pris la plus riche palette pour peindre le rêve et l'invraisemblable, ils ne sont arrivés, quelque délicat que fût leur toucher, qu'à ternir, en effleurant leur velours, ces papillons fulgurants et uniques épinglés dans la solitude des sables. Je ne me laisserai donc pas tenter par l'attrait de descriptions cent fois faites et de paysages si souvent esquissés. Nous sommes d'ailleurs anxieux de gagner Osch, au pied du Pamir, afin de quitter les contrées civilisées avant le 1er juillet et de pouvoir ainsi traverser les hauts plateaux au moment le plus chaud de l'année. Nos arrêts en cours de route n'ont de véritable intérêt que pour nous. Le seul qu'il soit utile



UNE MOSQUÉE A SAMARKAND.



ENTRÉE DU TOMBEAU DE TAMERLAN.

de signaler est celui fait à Marghilan, où nous descendons de wagon le 12 juin, pour y passer huit jours à préparer l'organisation de notre caravane qui sera complétée à Osch.

C'est là que vint nous rejoindre M. Zabieha, un agent de la maison Révillon de Paris, Français d'origine polonaise qui, à Bokhara, s'était aimablement offert à m'accompagner dans mon expédition. Nerveux, actif, intelligent, il m'avait plu tout de suite. Sa connaissance parfaite de la langue russe et ses qualités d'endurance et de bonne humeur en firent vite un précieux compagnon de route.

Avec lui je m'occupai immédiatement de compléter les approvisionnements de conserves, dont une grande partie avait été achetée à Tachkent, et de rechercher un domestique interprète qui pût remplacer Abbas. Il eût été en effet, inutilement cruel et dangereux d'emmener plus loin ce bon vieillard qui ne connaissait ni le russe ni le kirghize et qui, surtout, risquait de finir ses jours dans les rochers du Pamir ou du Karakoroum. Notre premier soin fut donc de le remercier de ses services et de l'installer confortablement dans le train qui allait le ramener près de ses petits-enfants. Son remplaçant n'était pas facile à trouver. Grâce au chef-adjoint de la police, nous fûmes dotés d'un interprète, à la fois cuisinier et valet de chambre, un Sarte nommé Iskandar sachant tout faire et faisant tout gaiement. Qu'on s'imagine un grand et fort gaillard au teint bronzé, dont le large sourire se faisait jour à travers une barbe

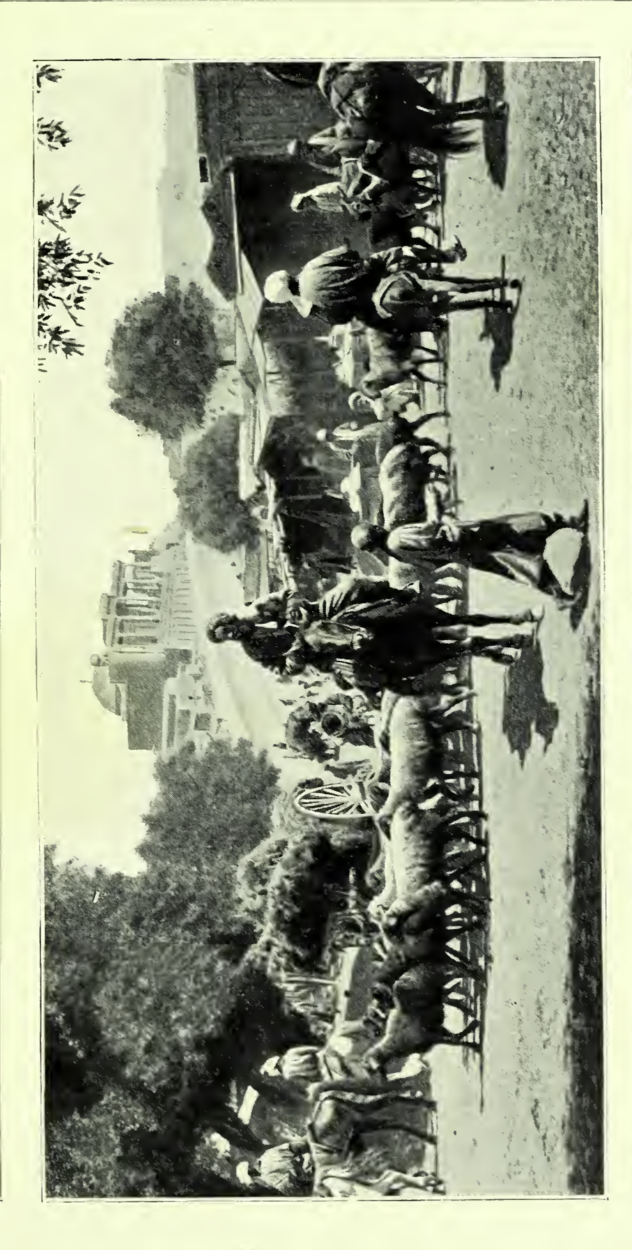
noire taillée en pointe. Très bavard, parlant d'ailleurs toutes les langues de l'Asie centrale et un peu le russe, il fut l'âme véritable de notre caravane.

Restait à nous procurer l'argent nécessaire pour aller jusqu'au Kachmir, ce qui fut fait à la Banque russo-chinoise... et le 20 juin nous parvenions à Andijan, terminus de la voie ferrée[1].

Le lendemain, dès l'aube, on reprend la vie en patache, un grand phaéton à quatre chevaux du modèle de celui qui nous mena de Mesched à Askhabad. Il fait un temps merveilleux, le soleil colore d'une lumière rosée les cimes neigeuses de l'Alaï, et c'est avec une joie mêlée de quelque émotion que je vois enfin se dresser devant moi la fantastique muraille rocheuse derrière laquelle se cache ce « toit du monde » un peu mystérieux. Que nous réserve l'inconnu de ces solitudes ? Pourrons-nous y atteindre jamais ?... Demain nous le dira.

A moins d'une lieue d'Andijan commence un désert de 10 kilomètres environ, vaste plaine rôtie par le soleil, sans herbe et sans abri. Par bonheur, c'est jour de marché et le désert prend de l'animation avec ses innombrables cavaliers kirghizes, coiffés du chapeau pointu, qui se rendent à la ville par petits groupes et dont quelques-uns portent, en travers de la selle, une longue perche aux extrémités de laquelle pendent

1. On va d'Andijan à Osch en voiture. La distance est de 46 verstes et il y a un relais à mi-chemin à Khodjabad. La poste se charge du transport des voyageurs.



LE MARCHÉ AUX MOUTONS A SAMARKAND

des sacs remplis de cocons. Puis voici tout à coup la surprise verdoyante et claire d'une délicieuse oasis. De tous côtés des champs de coton, des peupliers, de gras pâturages. C'est un des coins charmants de la haute vallée du Syr-Daria que Reclus, dans *l'Homme et la Terre*, a si justement appelée « la Lombardie asiatique ».

Nous sommes de bonne heure à Osch — petite ville enfouie dans la verdure au pied des monts Alaï — et sitôt débarqués, nous allons saluer le colonel Riabkoff, commandant du 10e bataillon de chasseurs, qui nous emmène dans sa troïka chez le chef du district, le lieutenant-colonel Alexeieff. Tous deux, avec une bonne grâce charmante, se mettent à notre entière disposition pour nous faciliter les préparatifs de départ et nous procurer les renseignements indispensables.

Après plusieurs conférences avec les officiers qui avaient déjà parcouru le Pamir, j'arrêtai définitivement la route à suivre.

Mon plan était de gagner le Pamirski-post par les cols du Taldik, du Kizil-Art et d'Ak-Baïtal, puis de remonter la rivière Ak-Sou, de franchir le col du Beïk et d'atteindre ainsi les sources du Sarikol. Arrivé là, je comptais passer le col d'Ili-Sou et rejoindre le chemin de Yarkand au Karakoroum, au point marqué Ak-Tagh sur les cartes, en suivant la haute vallée du Raskem-Daria. D'Ak-Tagh nous gagnerions Leh, dans le petit Tibet, par la route des caravanes.

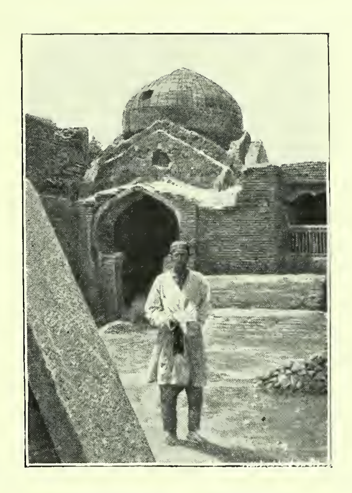
Il m'était en effet interdit de pénétrer aux Indes

par les passes qui descendent sur Tchitral ou sur Hunza, car le gouvernement de Calcutta ne s'était décidé à m'ouvrir que la voie difficile et peu directe du Karakoroum. Dans les Pamirs, au contraire, j'avais pleine liberté d'action : le général Soubotitch gouverneur général du Turkestan, dont j'avais reçu à Tachkent l'accueil le plus bienveillant, avait bien voulu me donner carte blanche pour ma traversée des territoires russes.

Restait à déballer le matériel de campement et les armes, à compléter les approvisionnements, à trouver des hommes sûrs et des chevaux solides, bref à organiser la caravane qui dans mon esprit devait me conduire jusqu'aux Indes.

Ces minutieuses et délicates opérations, ces importants préparatifs, me furent grandement facilités par les autorités russes qui se montrèrent, à notre égard, d'une cordialité et d'une obligeance que je ne saurais oublier. Grâce à la bonne volonté et au concours précieux de chacun, la caravane put être prête à se mettre en route le 26 juin, et le lendemain nous prenions congé de nos hôtes, disant adieu pour de longs mois aux régions du monde civilisé.

27 juin. — Dans la cour de la caserne, dont un pavillon nous avait été réservé pour la mise en ordre de notre bagage, c'est dès le matin l'agitation criarde des caravaniers qui s'interpellent et se bousculent au milieu des ballots épars, tandis que piaffent et s'ébrouent les vingt chevaux de la caravane. Nous



TOMBEAU A KOKAND.



KOKAND. PALAIS DES ANCIENS ÉMIRS.

arrivons au milieu de cet effarement général; il est impossible de se faire entendre. Les chargements sont dix fois faits et refaits sous l'œil paisible et autoritaire du caravanbasch avec qui nous avons traité, et qui est là pour s'assurer de la bonne organisation du départ.

Peu à peu pourtant le calme s'établit avec l'ordre, les clameurs cessent, tout est prêt : nous prévoyons que nous allons partir... Le colonel Alexeieff vient nous serrer la main une dernière fois et nous nous mettons en route vers Goultcha, à travers les bazars de la ville indigène.

Le chemin, peu pittoresque, remonte une large vallée caillouteuse; çà et là seulement quelques maigres bosquets. A trois heures et demie nous arrivons à l'entrée du village de Kadourkoul. Des Kirghizes, à la longue barbe, sont rangés en bataille devant une magnifique *yourte*[1] qui nous est destinée, et se prosternent la main sur le cœur. Le site est admirablement choisi à côté d'un petit étang bordé de saules.

Nos caisses sont descendues et rangées. Un vieux Kirghize, suivant l'usage du pays, nous présente un mouton que nous devons accepter avant qu'il se décide à l'occire. En quelques secondes et sans un cri l'animal est proprement égorgé, et il nous revient en morceaux dans la grande marmite au pilaw. Un autre indigène apporte au galop et dépose à nos

1. Hutte kirghize en bois treillagé recouvert de larges bandes de feutre.

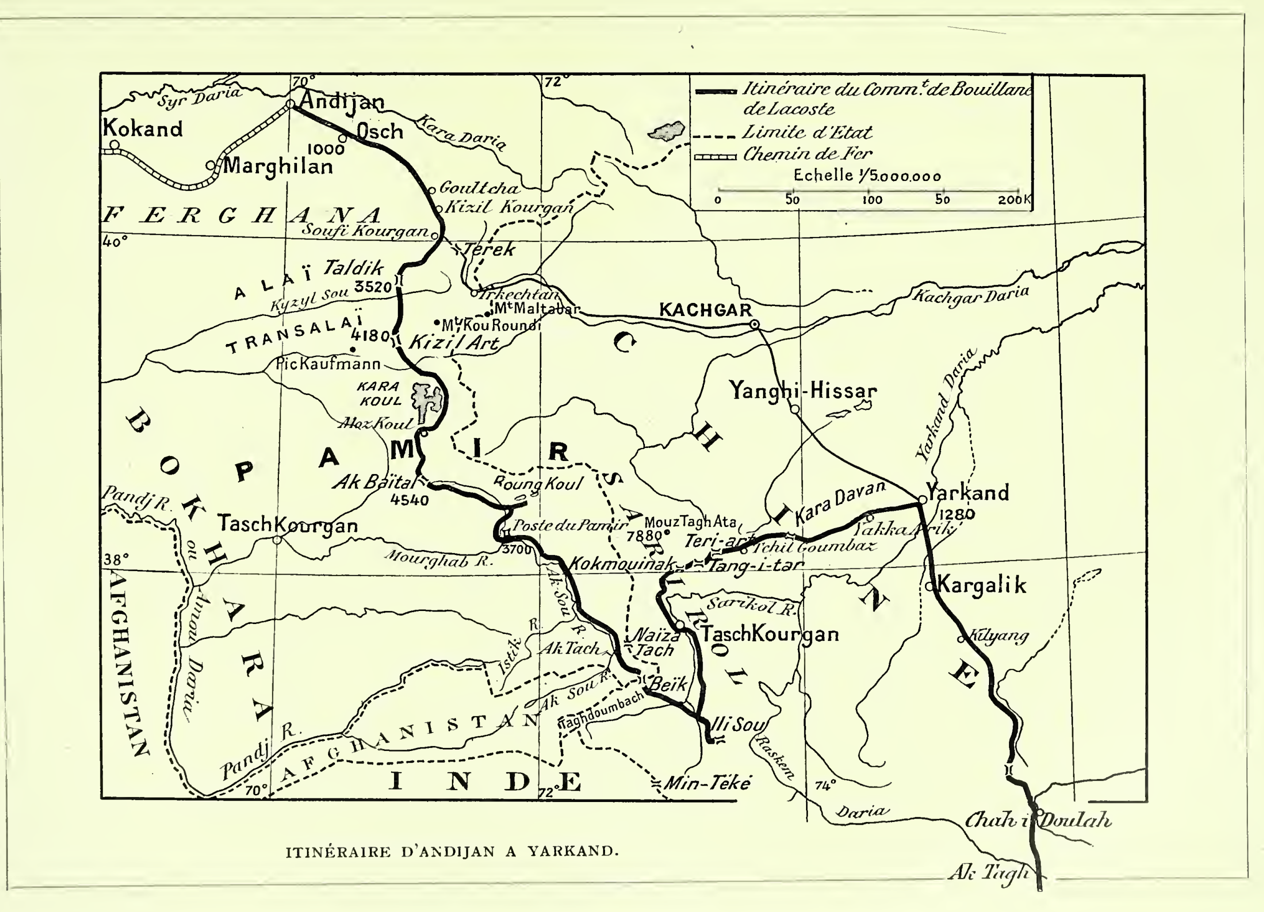
pieds une outre pleine de *koumis*[1] dont nous nous délectons.

Dans la yourte, après dîner, c'est soudainement une invasion de grenouilles que la curiosité sans doute a chassées de l'étang et qui viennent effrontément nous regarder dormir. Zabieha leur donne vigoureusement la chasse et elles s'en retournent à petits sauts, peu flattées de notre accueil.

Notre première nuit de vie nomade se passe le mieux du monde... C'est le reflet du jour sur le crâne d'Iskandar qui me réveille! Préparatifs assez lents, adieux aux Kirghizes, et en route. Nous suivons le lit d'une rivière, entre deux falaises à pic dans lesquelles nichent des couples piailleurs de moineaux!... La vallée est elle-même assez encaissée et serpente entre de hautes montagnes aux flancs arrondis et couverts de pâturages. On passe auprès du refuge de Langar — deux maisons et trois arbres — et toujours en remontant la rivière, on arrive à Sout-Boulak[2] devant trois ou quatre yourtes qui se dressent isolées dans la plaine. La faim nous oblige à camper.

Pendant l'installation, nous voyons défiler une famille kirghize qui se rend dans l'Alaï. En tête, marche un peloton compact formé de tous les êtres à protéger : les femmes avec les enfants, les juments avec leurs poulains et les chamelles avec leurs chamelons. Assez loin derrière, suit le groupe des hommes

1. Lait de jument fermenté.
2. 1 900 mètres d'altitude.



ITINÉRAIRE D'ANDIJAN A YARKAND.

qui chassent devant eux, avec l'aide de gros chiens au poil fauve, la multitude affolée des bœufs et des chevaux.

Le ciel, au coucher du soleil, est couleur d'opale rose, mais le beau temps ne dure pas et nous sommes réveillés dans notre premier sommeil par un violent orage qui rappelle ceux du Khorassan.

Nous sommes en route le lendemain de bonne heure. Le chemin passe le col de Tchigirtik où nous atteignons la hauteur de 2400 mètres. Un peu plus loin notre petite caravane dépasse la tribu kirghize; Iskandar, qui a causé avec le vieux chef, m'apprend qu'elle vient du village d'Aravang, à l'ouest d'Osch.

La descente vers Goultcha se fait à travers des gorges sauvages et le passage du gué n'est pas commode. Nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture; quant aux chevaux, ils pataugent stoïquement, poussés à la croupe par les caravaniers. On sort pourtant sans accroc de ce mauvais pas et l'on va camper sous de grands peupliers, non loin du poste des cosaques, dernière garnison russe à l'entrée des Pamirs.

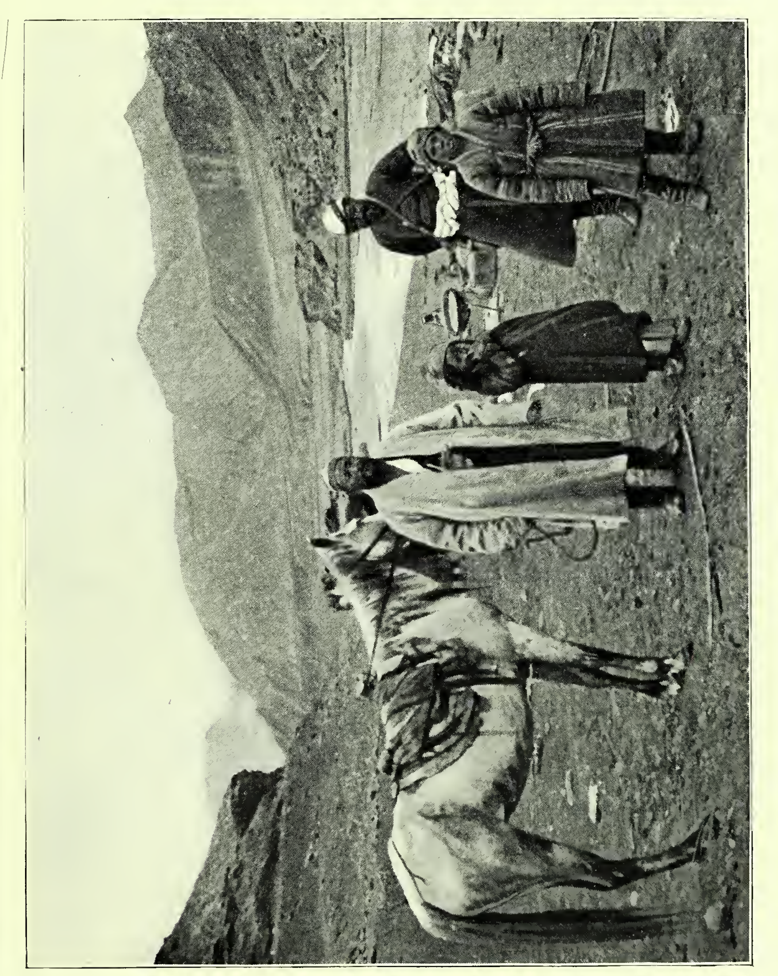
Zabieha et Enselme tirent quelques pigeons, après quoi nous allons saluer le commandant du fort qui nous prie à dîner pour le soir même. Il nous offrira tout à l'heure, en guide de concert, l'assourdissant tintamarre de l'école des trompettes...

30 juin. — Brouillard et pluie. Les caravaniers se refusent à sortir de la tente. Il faut faire acte d'autorité, sinon je suis à leur merci et qui sait, dans la suite,

ce qu'il pourra en advenir. Je parle fort et ma foi je secoue rudement quelques épaules. On m'obéit, les bêtes sont chargées et nous partons sous une pluie battante.

La route suit la rive droite du torrent dans une vallée très resserrée aux flancs tantôt rocheux, tantôt gazonnés. Partout de ravissantes fleurs des Alpes. Nous rejoignons bientôt la famille kirghize dont le vieux chef nous attend, une outre de koumis à la main. Il me présente Mlle Aï-Bala, sa fille, qui monte fort bien à cheval. Cette jeune indigène me regarde avec une grande curiosité, car je suis le premier Européen qui se présente à ses yeux. Mais comme je demande en le désignant du doigt l'âge d'un jeune chamelon, son favori, Aï-Bala s'imagine que je veux acheter le gracieux petit animal et me tourne le dos en fondant en larmes. Un geste a suffi pour me ravir son cœur!

On s'arrête à Kizil-Kourgan, groupe de cinq ou six misérables cubes de pierre construits sur le bord du torrent. Près de nous campent les Kirghizes. Le tableau est d'un autre âge. Au milieu d'un étroit vallon que dominent de hautes falaises couleur de sang, se mêle et s'agite la foule bariolée des troupeaux, des serviteurs et des enfants; les femmes vêtues de robes écarlates circulent affairées, faisant çà et là, sur le vert délicat des prairies, des tâches aussi éclatantes que des coquelicots ou des pivoines. Entravés soigneusement à part, les chevaux de selle, tout recouverts de longs camails bordés de rouge, sont caparaçonnés comme



LE CHEF KIRGHIZE D'ARAVANG ET NOTRE INTERPRÈTE ISKANDAR.

pour un tournoi, et devant les yourtes déjà prêtes, les hommes coiffés de leurs bonnets pointus causent immobiles autour des feux en attendant l'heure de la prière...

Le lendemain, les caravaniers sont prêts dès l'aurore. Zabieha se lève en chantant. Il astique son fusil et paraît disposé à vouloir échanger le mouton traditionnel contre quelque gibier, pourtant improbable. « Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'il parlera! » dit en russe Iskandar à notre compagnon, en touchant du doigt son arme. D'ailleurs il ne faut pas troubler ces solitudes où erre, paraît-il, une petite âme de princesse. Pendant la marche, l'interprète nous conte qu'au delà des gorges magnifiques que nous traversons, se trouvent à Tigerak, sur un plateau qui domine à pic la rivière, les ruines d'un fort où vécut longtemps avec toute sa cour une jeune et jolie Chinoise, fille de roi. Des caravaniers, par des nuits claires, ont vu l'étoile en diamant de ses cheveux briller au sommet de la forteresse...

Pendant qu'Iskandar nous charme au récit de cette légende, Zabieha fait soudain parler son arme et manque un superbe sougour[1] qui le siffle en se sauvant.

La route coupe plusieurs fois la rivière dont les gués à passer sont profonds et peu commodes. Un orage arrive en même temps que nous au refuge de Soufi-Kourgan[2], mais nous trouvons là une chambre confortable, et le poêle qui ronfle a vite fait de sécher

1. Grosse marmotte de la couleur des setters irlandais.
2. 2 040 mètres d'altitude.

nos vêtements. Dans la cour s'agite une foule bariolée de Kirghizes qui viennent payer l'impôt[1] et ils hurlent avec ensemble sous nos fenêtres, peu satisfaits, semble-t-il, d'avoir à donner leur argent.

C'est à Soufi-Kourgan que viennent se réunir les deux grandes routes qui traversent le Pamir : l'une venant de Kachgar par Irkechtam et le Terek-Davan, l'autre du Pamirski-Post par le col du Taldik. Au dire des gens du pays, les caravanes tendent à abandonner de plus en plus le chemin du Terek-Davan, souvent encombré par les neiges, et se rendent de Soufi-Kourgan à Irkechtam par le Taldik et la haute vallée du Kizil-Sou.

2 juillet. — La pluie nous accompagne tout le long de la route. Nous passons devant le campement du vieux Kirghize dont je suis autorisé, aidé de mon « block-notes », à fixer l'image pour la postérité. D'épais brouillards nous cachent les crêtes neigeuses de l'Alaï, mais le vallon est égayé d'une herbe fraîche semée d'épiceas et de roches rouges. Un triangle blanc perce la brume : c'est le poste télégraphique de Boussaga, où loge un surveillant chargé d'inspecter la ligne qui va d'Osch à Irkechtam[2]. Là encore, grâce à la précieuse autorité du colonel Alexeieff, nous trouvons deux yourtes préparées à notre intention. Un noble vieillard nous en fait les honneurs, ayant auprès de lui

1. Impôt assez doux de cinq roubles par yourte.

2. Les Russes ont fait tous leurs efforts pour prolonger la ligne télégraphique jusqu'à Kachgar, mais ils se sont jusqu'ici heurtés à l'opposition des autorités chinoises.



MONTAGE DE NOS YOURTES PRÈS DU POSTE TÉLÉGRAPHIQUE DE BOUSSAGA.



COL DU TALDIK (3 520 MÈTRES).

son fidèle yak, et comme la brise du soir souffle déjà glaciale, il enlève la calotte de notre petite maison de feutre afin de permettre à Iskandar d'allumer un feu clair d'épicea qui embaume. De tous côtés s'ouvrent de profondes vallées, les unes vertes, les autres rocheuses, et nous foulons un tapis de gazon vraiment français, avec ses touffes épaisses de myosotis, bleus, roses et blancs. Le baromètre donne 2 750 mètres d'altitude et dès le coucher du soleil, le thermomètre tombe à zéro.

Pendant la nuit la neige a changé le tableau : il fait ce matin un froid merveilleux et clair. De nombreux sougours prennent leurs ébats dans la vallée toute blanche où nous nous engageons. Enselme et Zabieha sautent sur leurs armes et réussissent à tuer chacun une de ces grosses marmottes au poil fauve. Plus loin, au pied même du Taldik, campe une tribu avec ses yourtes et ses troupeaux. Le chef nous apporte en souriant le kalyan de l'amitié, puis nous reprenons notre marche ascendante à travers un terrain schisteux, parsemé de plaques de neige.

Nous voici maintenant arrivés au col, le premier d'une longue série sans doute... L'altitude n'est que de 3 520 mètres, mais les rafales qui balayent la passe nous obligent à endosser bien vite les peaux de mouton.

Après une courte halte, on reprend la route[1] dont

1. Une pancarte placée au col même rappelle que cette route a été construite en 1893 par le colonel Gromtchewsky, dont j'avais reçu jadis un accueil des plus aimables à Port-Arthur.

il ne reste plus guère de traces, et la caravane dégringole une pente rapide qui mène au col de Khatin-Art. Ensuite c'est une descente facile à travers des prairies couvertes d'edelweiss et de myosotis, jusqu'au point appelé Sari-Tasch où bifurquent les deux chemins qui vont l'un vers le Pamir et l'autre vers Kachgar. Autour de nous pas une habitation, pas même de yourte; rien de vivant nulle part. La dépression atmosphérique se fait sentir beaucoup plus pénible qu'au Taldik et le moindre mouvement nous essouffle. L'air, disent les Kirghizes, est en effet plus *lourd* ici que sur certains sommets.

Au réveil, les nuages se sont dissipés et devant nous la chaîne du Transalaï toute blanche apparaît dans son imposante majesté depuis le Kaufmann (7 870 m.) jusqu'au Maltabar. On aperçoit au premier plan les immenses pâturages de la vallée du Kizil-Sou, où les Kirghizes du Ferganah viennent s'installer avec tous leurs troupeaux pendant les deux mois de la belle saison. Et pourtant, j'ai beau fouiller la plaine avec ma lorgnette, il m'est impossible de découvrir une yourte dans l'immensité verte. Iskandar me donne l'explication de ce phénomène et me rappelle que les Kirghizes sont d'une habileté toute particulière à profiter des moindres ondulations de terrain pour dissimuler leur campement.

La rivière que nous traversons peu après est en ce moment un simple filet d'eau claire qui coule sur un fin gravier; mais la largeur de son lit nous donne



NOTRE CARAVANE AUPRÈS DU REFUGE DE BOR-TEPPÉ, DANS LA TRANSALAÏ.



AÏ-BALA ET SON FIDÈLE CHAMEAU.

à penser qu'au moment de la fonte des neiges, elle constitue un obstacle des plus sérieux. Nous campons, ce jour-là, au pied même des contreforts du Transalaï, au refuge de Bor-Teppé.

Dans l'une des chambres de notre logis Iskandar découvre un lot de cornes superbes d'*ovis polii*[1] et d'*ibex*. Tout cela vient des environs du lac Kara-Koul, et l'âme chasseresse de Zabieha frémit d'aise. Nous passons du reste une nuit fort agitée à la poursuite de mouflons fantastiques; c'est à n'en pas douter la dépression atmosphérique qui nous vaut ces cauchemars.

Le lendemain, vers midi, nous sommes au col du Kizil-Art, marqué par deux *mazars*[2] ornés de queues de yak et de cornes d'ibex : le baromètre indique 4 180 mètres.

Voici terminée la première étape de notre caravane. Nous avons traversé sans encombre les chaînes parallèles de l'Alaï et du Transalaï. De claires vallées fleuries, de vastes étendues herbeuses animées par la vie paisible des Kirghizes ont reposé notre œil après le fatigant passage des cols et tout à coup, presque sans transition, l'entrée sinistre des Pamirs apparaît.

Nous cessons de parler et debout, à l'abri de nos chevaux dont la crinière est secouée et qui halètent douloureusement, nous ne pouvons détacher nos yeux

1. Sorte de mouflon qui ne vit que dans le massif de l'Asie centrale aux altitudes supérieures à 5 000 mètres.

2. Le *mazar* est un amas de pierres qui recouvre généralement le corps d'un saint vénéré par les Kirghizes.

brûlés du spectacle qui frappe nos regards. Devant nous, la solitude morne et froide. La terre est nue, le ciel vide. Un vent continu, qui siffle lugubrement, balaye tout sur son passage et soulève en colonnes aveuglantes un sable rude qui obscurcit l'horizon. Rien n'existe, rien ne vit. C'est l'antre de la désolation où l'air lourd écrase la poitrine, où la bise glaciale qui vous frappe au visage semble vous repousser comme pour dire : « Tu n'iras pas plus loin! » Pourtant il faut passer, lutter corps à corps avec la tourmente, braver la poussière, le froid, le manque d'eau. Minute longue et silencieuse, dont l'étreinte de mains fermes et confiantes a vite fait de chasser l'angoisse. Au fond de cette plaine aride et solitaire, c'est le grand lac de Kara-Koul dominé par les glaciers aux neiges éternelles. Du doigt je montre sur la carte à mes compagnons le point que nous devons atteindre, et comme on franchirait la porte de l'enfer, nous marchons vers la vie à travers ce désert de la mort.



CHAPITRE III

DU TRANSALAÏ A LA FRONTIÈRE CHINOISE

Le grand Kara-Koul. || Torta-Sin et son chien. || A la poursuite des ibex. || Col d'Ak-Baital. || Kornei-Tartik. || La Pierre-Lampe. || Campement au bord du Roung-Koul. || Ahmed vole un cheval. || Scènes de la vie des Kirghizes. || Arrivée au Pamirski-Post. || La vallée de l'Ak-Sou. || Course a la chèvre. || En vue de la frontière chinoise.

La descente du col du Kizil-Art s'est effectuée silencieusement sous la bise folle qui nous transperce et nous glace. En moins d'une heure nous sommes arrivés dans la plaine, vaste étendue grise qu'on aperçoit ou qu'on devine plutôt, par instants, à travers un épais brouillard de sable. Les rafales succèdent aux rafales et c'est à peine si j'arrive à me faire entendre des caravaniers auxquels je donne ordre d'établir le camp sur l'emplacement d'un refuge construit jadis ici par les Russes. Il reste encore de cette construction provisoire quelques mottes de gazon qui vont nous être précieuses pour maintenir au sol la

toile de nos tentes et empêcher qu'elle ne soit enlevée par le vent qui balaye tout sans merci.

Le baromètre indique 3 980 mètres. Aucun de nous n'éprouve le mal des montagnes, mais nous sommes essoufflés au moindre effort, et nos visages affreusement brûlés par le soleil commencent à changer de peau. Sur le sol blanchissent çà et là de beaux squelettes d'*ovis polii* dont la mort naturelle, assez fréquente en ces parages, m'est expliquée par Iskandar. Quand ce grand mouflon des Pamirs arrive à un âge avancé, ses cornes prennent, paraît-il, un tel développement qu'un jour vient où elles empêchent le pauvre animal d'atteindre avec ses lèvres les herbes courtes et rares qui germent dans ces solitudes, si bien que lassé d'efforts inutiles il finit par mourir de faim[1].

Le thermomètre n'est pas descendu pendant la nuit au-dessous de — 4° et nous avons la joie au réveil de constater que le ciel est pur et que la tourmente s'est apaisée. C'est donc plus confiants que nous entamons notre première étape dans les Pamirs. Devant nous, un désert de pierres sans un arbuste, sans une plante, sans rien; derrière, la longue chaîne du Transalaï dominée par le dôme étincelant du Kou-Roundi. Nous suivons une simple piste, à peine tracée, qui grimpe un escalier de sable aux marches colossales et qui nous amène au col de Ouï-Boulak. De ce point le coup d'œil est merveilleux. L'immense nappe d'eau du lac Kara-

1. Les cornes sont en effet fortement usées sur la partie qui touchait le sol quand l'animal cherchait sa nourriture.



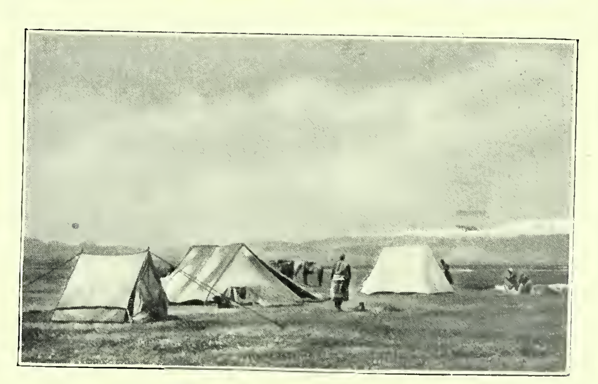
LE TRANSALAÏ ET LE DÔME DU KOU-ROUNDI.



LE MASSIF DU KAUFMANN, VU DES BORDS DU KARA-KOUL.



LE KARA-KOUL ET LA CHAINE DU TRANSALAÏ.



NOTRE CAMPEMENT AU SUD DU KARA-KOUL.

Koul[1], après la traversée de ces plateaux arides, apparaît comme une oasis de clarté, d'un bleu presque noir, bordée de tous côtés par des blancheurs aux mille pointes qui sont les glaciers des Pamirs... Mais nous n'y touchons pas encore, il faut descendre une longue pente de galets pour arriver au refuge[2] bâti sur le modèle de celui de Bor-Teppé et qui se trouve à environ 3 kilomètres du lac. On est ici à 3850 mètres d'altitude.

Un Kirghize noir, gardien du refuge, nous reçoit à la porte et nous présente Torta-Sin, un de ses compatriotes, grand chasseur qui promet de nous faire tuer la grosse bête. Malgré sa figure peu sympathique j'engage ce Nemrod des Pamirs, comptant bien le mettre à l'épreuve un de ces jours.

Pendant que les caravaniers déchargent les chevaux et dressent les tentes, je me rends au bord du lac par le chemin le plus court, mais cette précipitation me vaut un bain des plus désagréables. A peu de distance en effet, le sable enfonce sous mes pas et je disparais jusqu'aux genoux dans un terrain vaseux, ayant pris pour une dune solide ce qui n'était en réalité qu'un sol marécageux recouvert par le vent d'une mince couche de poussière. Enselme et Zabieha m'ont suivi, et notre apparition fait fuir dans toutes les directions des bandes d'oies et de canards sauvages qui tourbillonnent un

1. Lac noir.

2. Les refuges du Pamir ont été construits en 1898. Il y en a 8 entre Osch et le Pamirski-Post distants l'un de l'autre de 40 verstes en moyenne.

instant dans le ciel, se détachant en noir sur le blanc des sommets neigeux, et se posent les uns au milieu de l'eau, d'autres sur une assez grande île jaunâtre que l'on aperçoit vers l'ouest. Mon intention est de tendre des lignes de fond afin de contrôler les dires des explorateurs qui m'ont précédé et qui prétendent, comme les indigènes, que le Kara-Koul est un lac *mort* et qu'il ne renferme aucun poisson.

Les rives, saupoudrées presque partout d'une efflorescence de nitre, ne présentent aucune trace de vers ou de larves. Je ne me décourage pas cependant et je place mes lignes tandis que Zabieha goûte l'eau à laquelle il trouve un goût salé, fort peu agréable.

Le thermomètre est descendu à — 9° pendant la nuit et le froid commence à piquer. Nous partons relever nos lignes, les appâts sont intacts. De nouveaux essais, tentés en différents points du lac, demeurent infructueux; il y a donc lieu de croire que les Kirghizes avaient raison et que les eaux du Kara-Koul ne sont pas habitées. En suivant la rive, nous apercevons quelques mouettes blanches et faisons lever à grand fracas une troupe d'oies sauvages. Il est midi, la tempête commence : tempête quotidienne qui monte peu à peu vers le milieu du jour et souffle sans discontinuer jusqu'à minuit, heure à laquelle tout redevient calme.

Nous reprenons le chemin du campement. Dans la plaine, en face de nous, des trombes de sable s'élèvent en tourbillons, quelques-unes à de grandes hauteurs. Le thermomètre marque + 40° au soleil et + 10° à

l'ombre. C'est ici un des caractères météorologiques observés dans les très hautes régions; il suffit même qu'un nuage vienne cacher un instant le soleil pour que le thermomètre baisse immédiatement de 30° à 20°. Pendant la nuit, on note un froid de — 9° à — 10°.

Nous hâtons le pas sous un soleil de plomb. De minces ruisseaux où coulait une eau assez abondante ce matin, au moment de notre départ, sont maintenant complètement à sec. La chaleur ardente du plein midi les assèche avant leur arrivée au lac et ils ne reprennent leur cours normal que grâce à la fraîcheur des nuits.

La tourmente nous retient jusqu'au soir dans les petites salles voûtées du refuge et nous en profitons pour prendre avec Torta-Sin nos dispositions pour la chasse du lendemain.

8 juillet. — Nous quittons le refuge à cheval vers deux heures du matin sous la conduite de Torta-Sin et de son chien. L'homme est un grand diable imberbe portant en travers de sa selle le fusil à mèche des Kirghizes, arme lourde et bizarre munie d'une longue fourche qui sert d'appui pendant le tir. Quant au chien, c'est une sorte de grand Saint-Bernard fauve au poil hirsute, aux dents de loup, au regard mauvais, peu enthousiaste, semble-t-il, d'aller courir l'ibex dans la montagne. Un des caravaniers, le jeune Ahmed, nous accompagne également afin de tenir nos chevaux pendant la chasse.

C'est une de ces inoubliables nuits des Pamirs, semée d'étoiles éblouissantes, où la lune brille d'un tel

éclat que nos yeux peuvent à peine en supporter la lumière. Nous nous dirigeons à une allure rapide vers le nord-est, en remontant le cours d'un ruisseau; en moins d'une heure, nous avons atteint les pentes escarpées qui bordent le bassin du Kara-Koul et maintenant il faut grimper le long d'à-pics vertigineux, parmi l'amoncellement fou des roches où les chevaux risquent à tout instant de se rompre les jambes. Partout, autour de nous, gisent entassés pêle-mêle d'énormes blocs de granit poli aux silhouettes fantastiques qui prennent, aux premières lueurs du jour, des aspects de grandes bêtes monstrueuses...

Notre guide nous fait mettre pied à terre; on quitte les fourrures, trop lourdes pour escalader la montagne, et le fusil à la main on se met en quête du gibier. Torta-Sin glisse comme un serpent entre les roches; soudain il fait un geste : un troupeau d'ibex broute l'herbe au-dessous de nous dans un ravin, sans avoir soupçon de notre présence. Malgré une fusillade générale, les bêtes agiles grimpent sans accident les rochers qui nous font face. Il faut chercher ailleurs.

Une heure de marche dans des éboulis, au pied d'anciennes moraines, et nous apercevons sur une crête toute proche un troupeau de kouldjas (*ovis polii*) qui disparaît presque aussitôt. Torta-Sin se lance en avant suivi d'Enselme et de Zabieha. Je les laisse continuer et je me poste, dans l'espoir de tirer un animal au passage; mais en vain, bientôt je vois revenir mes compagnons penauds et lassés qui ont manqué,



REFUGE ET LAC DE GLACE DE MOZ-KOUL (4080 M.).



LA « PIERRE-LAMPE » ET LA RIVE SUD DU ROUNG-KOUL.

me disent-ils, de superbes ovis. Torta-Sin, resté en arrière, ne revient qu'à midi : il n'a pas été plus heureux. La chaleur est étouffante et l'altitude aidant, nous avons quelque mal à redescendre jusqu'au point où sont demeurés les chevaux.

Le 9 juillet au matin, le temps est clair et le massif du Kaufmann, baigné d'une lumière vaporeuse qui en adoucit les contours, se dresse majestueux dans la pureté du ciel comme une immense tente toute blanche. Les glaciers se reflètent dans une eau sans la moindre ride; le décor est de toute beauté. Nous nous mettons en route, définitivement cette fois, par un calme tel que la respiration est très difficile. La piste suit la rive du Kara-Koul; elle est jalonnée de distance en distance par des pylones[1] qui permettent aux caravanes de retrouver la route, quand la tourmente met dans l'atmosphère ce terrible brouillard de sable, presque impénétrable à la vue.

Arrivés à l'extrémité du lac, nous prenons un sentier qui nous amène dans une prairie couverte de nitre où séjournent quelques mares d'eau douce. Des Kirghizes y sont campés et grâce à eux il y aura ce soir du mouton au menu... Près des tentes, une ruine assez curieuse attire mon attention : quatre murs à moitié démolis, mais — observation intéressante — construits en « béton armé ». Le béton est de la terre glaise et l'armature est faite de cornes d'arkar et d'ibex; c'est le principe des constructions actuelles dont sont si

1. Simples tas de cailloux.

fiers nos modernes ingénieurs. Nous allons, le fusil à la main, examiner ce côté sud du lac sillonné de lagunes qui indiquent nettement que le terrain fut jadis couvert par les eaux et que le lac s'est resserré. Ces lagunes, sortes d'entonnoirs aux bords escarpés, sont appelées à disparaître par suite du lent éboulement de leurs parois et les abords du lac ne présenteront plus sans doute un jour qu'une vaste étendue de terrain bossué. Nous regagnons le camp sans avoir trouvé l'occasion de décharger nos armes, admirant vers le sud la cime du Moz-Koul[1] que le soleil à son déclin colore des tons les plus merveilleux.

La nuit a été très froide sous la tente, bien que le thermomètre ne soit pas descendu au-dessous de 5°. Nous brûlons pour nous chauffer de grosses racines déterrées par les caravaniers et nous entretenons la flamme à l'aide du crottin sec de nos chevaux : maigre chaleur dont il faut nous contenter car nous n'avons plus d'autre combustible depuis notre entrée dans les Pamirs. Heureusement le ciel nous gâte; le temps est superbe. Nous marchons toujours vers le sud et suivons pendant 8 kilomètres une large vallée entre des montagnes arides. Quelques mazars ornés de cornes et de chiffons rompent seuls la monotonie sinistre du paysage : tout est noir, tout est calciné autour de nous. Ici, le « Toit du monde » est couvert d'immenses tuiles d'une ardoise polie qui nous renvoient, comme les parois d'un four gigantesque, la

1. Lac de glace.

chaleur d'un soleil de feu... Une heure de marche à travers cette fournaise, et le décor change brusquement : nous sommes sur les bords d'un lac de glace sillonné en tout sens de larges fentes aux reflets d'émeraude. Sans nous arrêter devant la nouveauté du spectacle, nous contournons le glacier et, laissant à gauche une piste qui conduit au Roung-Koul[1], nous arrivons bientôt devant le refuge de Moz-Koul, sur la rive ouest d'un autre lac de glace.

Le refuge est très bien tenu mais vide de gardiens. Dans la cour, quelques belles cornes d'ovis font pousser une exclamation de joie à Torta-Sin qui part immédiatement armé de son grand fusil et... de son chien jaune. Iskandar le suit du regard et rentre dans la cour en murmurant à son adresse une phrase qui n'a pas l'air aimable et que Zabieha me traduit en riant : « Torta-Sin ne veut pas travailler, la canaille. Il a pris son fusil pour aller dormir au soleil! » Le rusé Kirghize ne revient en effet qu'à sept heures du soir, et bredouille, bien entendu.

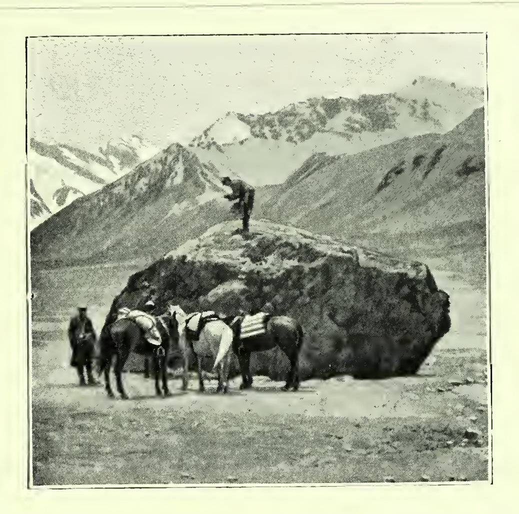
11 juillet. — Pendant toute la matinée nous remontons la rivière de Moz-Koul et, vers midi, nous sommes au pied du col d'Ak-Baïtal. Avant d'en faire l'ascension qui promet d'être pénible, nous déjeunons à l'ombre d'un énorme caillou, isolé, unique, et qui a l'air d'avoir été déposé là, aux premiers temps du monde, pour servir d'abri aux caravanes. Une heure et demie après avoir quitté la vallée, nous franchis-

1. Lac coloré.

sons l'Ak-Baïtal[1]. Ce col, un des plus élevés des Pamirs, sépare les bassins des deux grands lacs, le Kara-Koul que nous venons de quitter et le Roung-Koul vers lequel nous marchons. Véritable brèche taillée comme par le pic de quelque géant, il s'ouvre à travers une roche cristalline aux tons d'améthyste dont la coloration très douce est un charme pour les yeux.

Comme je descends rapidement à pied, j'entends derrière moi de bruyantes exclamations que je soupçonne être des jurons : c'est Iskandar, furieux contre lui-même d'avoir lâché mon cheval, lequel dévale vers la caravane déjà dans la plaine. L'animal heureusement s'arrête de lui-même pour boire à un petit ruisseau qui coule sur un lit de cailloux très large et uniforme : c'est l'Ak-Baïtal que nous suivrons jusqu'à l'Ak-Sou. A droite et à gauche de cette plaine caillouteuse, des pyramides nues s'enchevêtrent, semblant danser une ronde infernale, et nombreux sont les « villages » de sougours réunis par des sentiers battus où nous assistons à la course effrayée des habitants... Une route insipide nous conduit pour bivouaquer au pied d'une immense pyramide appelée dans le pays Korneï-Tartik[2]. Notre caravanbasch prétend que jadis, lorsqu'un Khan revenait victorieux de la guerre, un héraut d'armes montait là-haut, sur le sommet pointu, pour annoncer à son de trompe le retour du vainqueur

1. 4540 mètres d'altitude.
2. Appel de trompe.



ON DÉJEUNE A L'OMBRE D'UN ÉNORME BLOC ERRATIQUE.



ENSELME ET ZABIEHA AU COL D'AK-BAÏTAL (4 540 MÈTRES).

aux nomades de la montagne. Le coin est frais[1], un clair ruisseau y fait entendre sa chanson, mais le bois manque et comme chaque jour, nos hommes doivent aller chercher des racines sur les pentes proches du camp.

La soirée est malheureusement troublée par le brusque départ de Torta-Sin qui, après une discussion assez violente avec les caravaniers, prend son fusil, siffle son chien et s'enfonce dans la nuit...

Nous continuons le lendemain, par temps calme, à cheminer dans des gorges de plus en plus désolées. Le long ruban de route qui se déroule à perte de vue nous décourage par sa monotonie. Bêtes et gens, anéantis par la chaleur, s'en vont la tête basse à travers cette solitude uniformément grise... et l'on marche ainsi pendant des heures jusqu'au mazar de Sari-Mollah. La caravane abandonne alors le chemin du Pamirski-Post, et franchissant le ruisseau d'Ak-Baïtal, elle s'oriente à l'est pour aller vers le Roung-Koul.

C'est là que nous établissons le campement, à l'extrémité sud-ouest du lac. L'eau est potable. Mais le vent souffle en tempête dans cet endroit très découvert, et les tentes que nous montons avec les plus grandes difficultés se déchirent sous l'effort de la rafale.

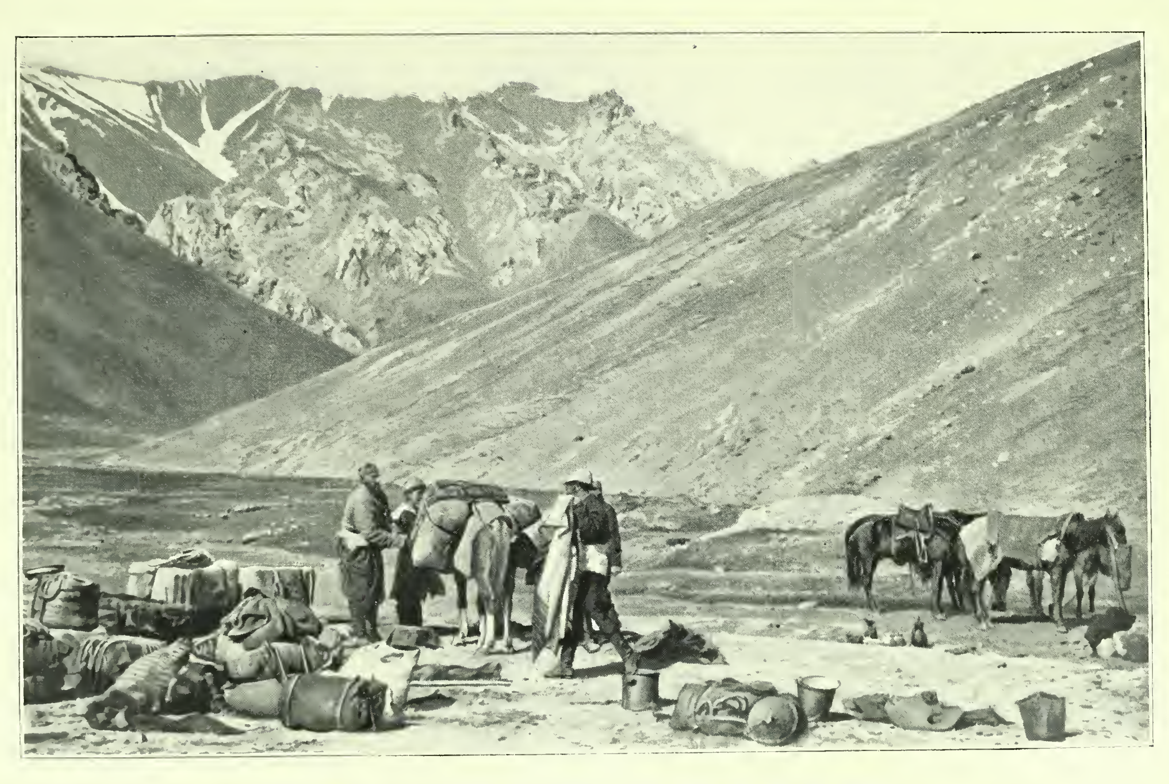
A notre droite s'élève une montagne dentelée qu'on appelle la « Pierre-lampe » — Tchirag-Tasch — parce que chaque nuit on voit briller une lumière à son som-

1. 4 180 mètres d'altitude.

met. Cette pierre est célèbre dans tout le Ferghana et la jolie légende de sa lueur mystérieuse m'a été racontée par plusieurs officiers russes. Du point où nous sommes la petite flamme vivante ne se voit pas, mais un des caravaniers, le grand Rouzi, affirme que de l'endroit où nous camperons demain, on ne peut manquer de l'apercevoir. Je m'endors, malgré le vent et la poussière, en repassant dans mon esprit tous les détails entendus de cette merveilleuse histoire et je rêve de grotte lumineuse et de trésors cachés. Mon imagination me fait même découvrir Aladin réfugié au sommet du Tchirag-Tasch avec sa lampe célèbre, et roi des Pamirs, adoré par les Kirghizes...

Au matin, les montagnes sont roses entre le ciel et le lac bleu foncé. Nous marchons vers la légende. Le fameux rocher se dresse devant nous. « Voyez, Saheb! » me dit Rouzi. Et j'aperçois au fond d'un trou noir, une sorte de triangle lumineux qui paraît être la projection d'un rayon de soleil filtrant à travers quelque fissure invisible. La nuit, la clarté de la lune doit produire les mêmes effets et la présence inexplicable de la petite flamme, presque toujours scintillante, suffit à rendre sacrée cette pierre immobile dans la plaine déserte.

Nous campons un kilomètre plus loin, sur une dune peu élevée au bord du lac. Derrière nous les montagnes déchiquetées entrevues la veille. Je vais avec Enselme visiter deux profondes cavernes, dont l'une est certainement habitée pendant l'hiver : dans la



LE CHARGEMENT DES BAGAGES AU DÉPART DE KORNEÏ-TARTIK.

voûte, ouvre une cheminée assez large avec des couloirs horizontaux formant comme des étages. Pendant ce temps, Zabieha est allé voir si l'on pourrait se procurer une yourte et quelques moutons chez des Kirghizes qui sont, paraît-il, installés à huit verstes d'ici.

Notre compagnon revient vers la fin de la journée et nous annonce qu'il a réussi dans son ambassade. Le Cazi — ou juge — de la tribu se présente peu après suivi d'un aide de camp : c'est un fort aimable seigneur, aux manières distinguées et à l'air intelligent, avec lequel nous avons plaisir à causer en attendant la yourte promise.

Dans la clarté magique du couchant, à l'heure exquise où le soleil qui va s'éteindre met sur la montagne toute proche comme des lueurs de brasier, elle arrive enfin portée par deux superbes chameaux gris de fer. Le vent s'est levé comme hier soir, il agite déjà nos tentes et, sous la toile qui frémit, nous nous réjouissons à la pensée de dormir dans cette yourte robuste au toit de feutre...

14 juillet. — J'entends au réveil les premiers pétards de la fête nationale! C'est Zabieha et Enselme qui sont allés chasser les oies. Le Cazi désire nous rendre notre politesse et veut nous emmener déjeuner à son camp. Mais au moment du départ, on s'aperçoit de la disparition du cheval de Zabieha, ainsi que de celle du jeune Ahmed. La bête se sera sans doute éloignée pendant la nuit et l'homme est à sa recherche. Force nous est donc de laisser repartir seul le seigneur

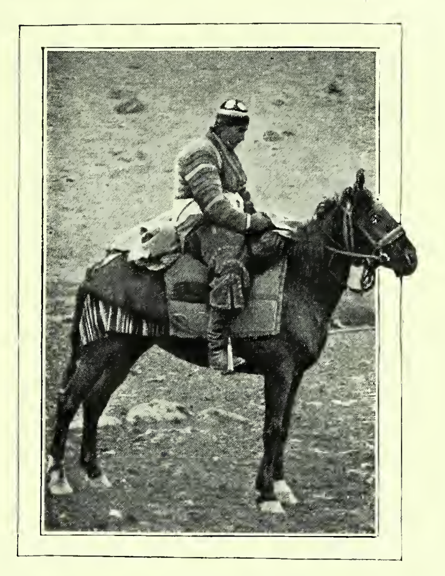
du Roung-Koul qui, fort aimablement, nous prêtera sa yourte et ses chameaux jusqu'au Pamirski-Post.

Et nous voici au crépuscule, transportés au Japon : coucher de soleil dans un ciel jaune citron où courent de légers nuages noirs avec la découpure sombre des montagnes en papier de soie. C'est une véritable aquarelle de kakemono aux teintes d'une délicatesse infinie...

Les nombreux essais de pêche tentés dans le Roung-Koul ont été aussi infructueux que dans le Kara-Koul; pourtant l'eau du lac est ici moins salée, et j'ai pu recueillir quelques crevettes microscopiques ainsi que de petits coquillages.

Nos caravaniers sont très agités par la perte de leur cheval; Rouzi ne parle de rien moins que de retourner à Osch. La tempête qui souffle, pas plus que mes observations, ne parvient à les retenir. Il faut d'ailleurs qu'ils ramènent également nos autres chevaux, qui ont profité de leur liberté trop grande de la nuit pour s'éloigner du camp. Le caravanbasch et Rouzi se mettent donc en campagne. Nous commençons à penser — Iskandar est de cet avis — que le jeune Ahmed pourrait bien avoir pris la clef... du désert en enfourchant l'échine de notre meilleur coursier.

Un honnête Kirghize nous ramène bientôt les bêtes vagabondes : elles avaient repris en file indienne la route d'Ak-Baïtal et, dégoûtées du Pamir, se dirigeaient résolument vers Osch. C'est raté pour cette fois, et l'air penaud, la tête basse, elles se laissent attacher



LE DJIGHITE ENVOYÉ PAR LE COMMANDANT DU PAMIRSKI-POST.



NOTRE CAMPEMENT SUR LES BORDS DU ROUNG-KOUL.

selon la mode kirghize, deux par deux et côte à côte, le nez de l'une touchant la croupe de l'autre. Mais Ahmed et son cheval manquent toujours à l'appel.

Pendant le déjeuner, Rouzi revient furieux. Il n'a rien trouvé. Nos soupçons se précisent... Nous ne pouvons pourtant pas demeurer plus longtemps sur cette plage inhospitalière et je décide les caravaniers à plier bagage. Comme j'allais donner le signal du départ, un coup de vent s'abat sur la yourte qui s'écroule en un fracas épouvantable. Il ne faut plus songer à l'emporter et nous voilà sans abri, réduits encore pour ce soir à la frêle maison de toile.

Marche fatigante : nous sommes constamment courbés en deux sur le col de nos bêtes pour faire face à la tempête et tâcher d'éviter le sable qui nous aveugle. Les chevaux sont eux-mêmes jetés de côté à tout instant, et doivent s'arc-bouter des quatre membres pour ne pas tomber. C'est ainsi que, luttant contre la tourmente, notre petite caravane passe pour la seconde fois devant la Pierre-lampe, puis devant le cimetière de Sari-Mollah et retrouve dans la vallée le chemin du Pamirski-Post. Zabieha, qui était parti en éclaireur, accourt vers nous à fond de train en faisant des moulinets avec son fusil. Il a découvert des yourtes et nous en a fait préparer une. La plaine cachait en effet un campement kirghize : c'est Moukour-Tchetchak-Tchi où nous sommes reçus le plus cordialement du monde. On nous aide à descendre de cheval, on allume le feu, chacun s'empresse à nous servir. Un grand Kirghize

blond, à figure diabolique, anime la flamme à l'aide d'un soufflet en peau de bouc dont l'extrémité imite à s'y méprendre le bec d'un canard, et les racines crépitent bientôt sous les *coins-coins* étouffés de l'original instrument.

Notre arrivée a mis toute la tribu, bêtes et gens, en mouvement : autour de nous, dans un désordre pittoresque, grouillent chevaux, chiens, yaks, qui fraternisent avec les enfants des nomades. Voici, vers le soir, la rentrée des troupeaux. D'abord, en masse bondissante, les cabris et les agneaux qu'on met à la corde, puis un instant après, venant d'une autre partie de la plaine, le troupeau des mères. Et c'est charmant, au milieu d'appels attendris et de bêlements répétés, de voir les brebis et les chèvres chercher leurs petits dans le tas des bêtes moutonneuses et les caresser, heureuses de les retrouver après une journée de séparation. Les femmes kirghizes arrivent alors avec de grands seaux et s'installent pour traire les chèvres, tandis que les enfants confondus avec les bêtes, mêlent leurs cris joyeux aux bêlements que l'écho répercute à l'infini. L'ancien de la tribu, figure majestueuse à longue barbe grise, préside à cette cérémonie comme un patriarche des anciens âges. Mais le soleil se couche derrière les montagnes dentelées. C'est l'heure de la prière. Le vieillard étend la main. Tout bruit cesse. Le visage paisible et souriant de l'ancêtre s'est fait grave et attentif. Il devient à cette minute recueillie le prêtre de la tribu, et lançant dans le calme du soir la chanson



LES KIRGHIZES DE MOUKOUR-TCHETCHAK-TCHI, AUTOUR DE NOTRE CUISINE EN PLEIN VENT.

sacrée de l'Islam, il appelle tous ses enfants au Namaz-gar[1].

Le lendemain, dès l'aube, arrive un courrier bizarrement accoutré, porteur d'une lettre de l'officier commandant le poste du Pamir. Celui-ci nous demande nos papiers, sinon nous ne passerons pas la frontière chinoise. Il faut s'incliner devant cet ordre et je remets le laisser-passer du colonel Alexeieff au djighite[2] qui repart aussitôt.

En route, nous sommes rejoints par un cavalier kirghize. Quel n'est pas notre étonnement de reconnaître Torta-Sin, notre chasseur du Kara-Koul, qui nous avait abandonnés depuis quatre jours. Zabieha lui paye les journées passées avec nous et bon voyage!...

On traverse la rivière Pchart, au lit très large et très caillouteux actuellement desséché. Peu après le sentier bifurque. Une piste à peine visible conduit à l'ancien poste; l'autre, celle que nous suivons, incline à droite et passe au pied d'un rocher à pic surmonté d'un mazar. Sitôt le rocher contourné, j'aperçois au pied d'une assez haute montagne des toits qui brillent au soleil. C'est le Pamirski-Post[3]. Nous rejoignons alors l'Ak-Sou bordé de prairies vertes qui poussent sur un sol blanc de salpêtre et, tout en suivant la rive

1. Prière du soir.

2. Les Djighites sont des cavaliers kirghizes, à la solde de la Russie, qui font le service de la poste à travers le Pamir.

3. Le point où est établi le Pamirski-Post est appelé par les gens du pays Chah-Djan ou Mourgab. Altitude 3700 mètres.

droite du torrent, nous parvenons à quelques centaines de mètres du poste.

A cet instant, je vois deux cavaliers passer la porte et venir à notre rencontre. Le premier est le commandant militaire, l'autre un interprète kirghize. Le capitaine nous fait le meilleur accueil, mais la conversation est fort difficile, car son cheval, qui n'est pas sorti depuis longtemps, ne peut tenir en place. On met pied à terre; notre hôte nous fait entrer dans des chambres propres et confortables dont les miroirs montrent à nos yeux ébahis des figures de sauvages, au nez pelé, à la barbe en broussaille, aux joues couleur de brique... Par bonheur, on ne nous demandera pas d'endosser l'habit, ni d'arborer la cravate blanche. Les rudes hommes aux larges épaules qui acceptent de vivre dans cet exil n'ont rien qui rappelle l'officier de parade.

Nous sommes présentés, à l'heure du repas, à l'épouse du capitaine : c'est la treizième femme qui soit venue habiter au Pamir. La douzième y est morte l'année dernière d'une maladie de cœur, mais notre charmante hôtesse ne paraît pas superstitieuse...

La soirée se prolonge gaiement jusque fort avant dans la nuit. On fête notre venue par des récits de chasse, des légendes kirghizes et des chansons cosaques au rythme étrange et doux qu'accompagne en sourdine la plainte grêle d'une *balalaïka*[1].

18 juillet. — Les réjouissances continuent. On nous

1. Sorte de mandoline.

fait visiter le poste dans tous ses détails. Puis c'est, durant une longue journée, l'histoire de la vie rude et monotone des habitants de cette demeure inhospitalière, vrai nid d'aigle battu par les *bouranes*, où le froid intense des nuits d'hiver glace le corps et annihile les cerveaux. Il faut, pour supporter cette existence, le tempérament spécial de ces géants du nord dont on doit sans réserve admirer la stoïque endurance.

Le lendemain matin, sur le seuil du poste, je trouve Iskandar qui a sa figure des mauvais jours. Nous devons nous remettre en route et les hommes, paraît-il, refusent de pousser plus loin. A partir du Pamirski-Post c'est en effet pour eux l'inconnu, car les caravanes ne dépassent jamais Chah-Djan[1]. Avant de parler aux caravaniers, je vais trouver le capitaine Busch et lui demande s'il ne pourrait pas nous fournir un guide jusqu'à la frontière chinoise. Il y consent de la meilleure grâce et je vais parlementer alors avec nos Sartes; mais les pourparlers sont interminables. Pourtant, après leur avoir donné l'assurance que la route n'est pas trop mauvaise pour les chevaux et que nous serons guidés par un Kirghize qui connaît les passes, après leur avoir rappelé en outre qu'ils ont pris l'engagement formel de m'accompagner jusqu'au bout et qu'il pourrait leur en coûter de ne pas me suivre, j'obtiens enfin la promesse qu'ils ne chercheront pas à revenir en arrière.

1. Une seule, en juillet, vient d'Osch approvisionner chaque année le poste et elle s'en retourne, bien entendu, par le même chemin.

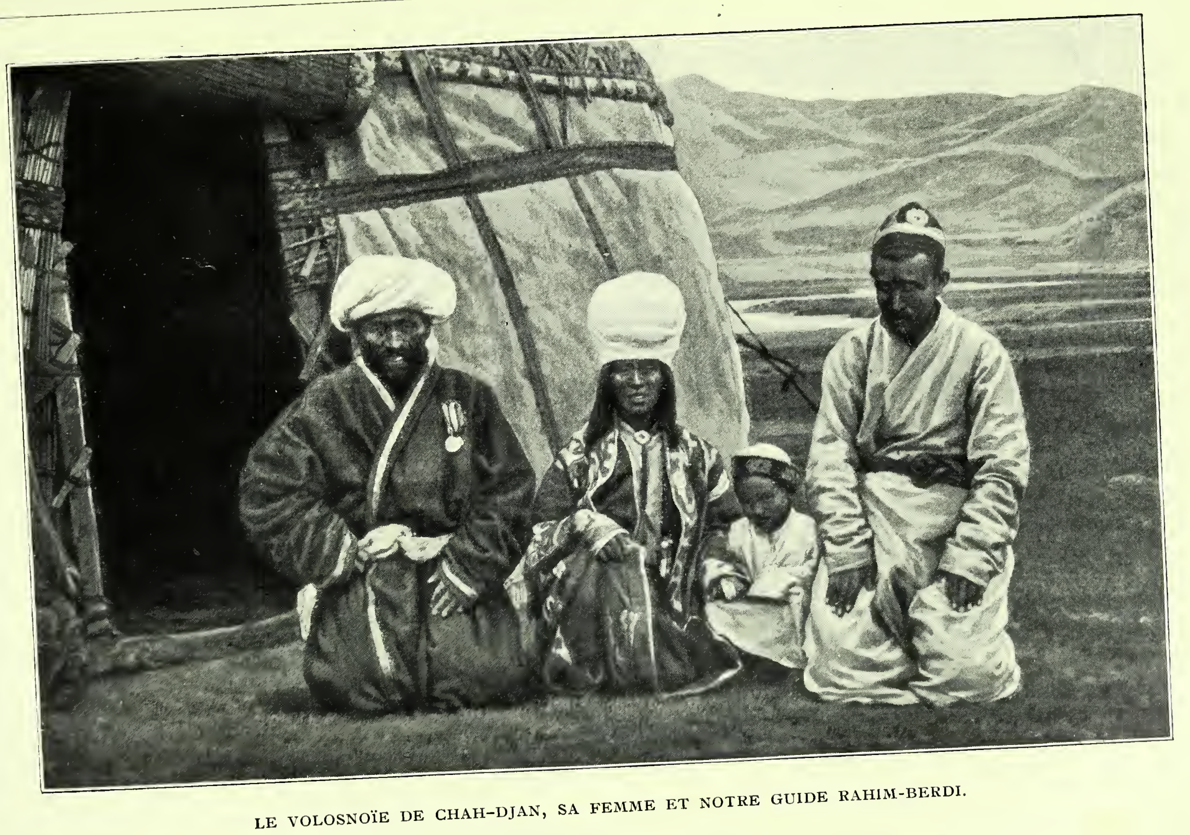
Nous quittons le poste en compagnie des deux capitaines et de Mme Busch qui, pour la circonstance, s'est costumée en cosaque d'Orenbourg. Six ou sept verstes après Chah-Djan, on passe devant le cimetière russe, devant l'ancien poste, maintenant démoli, et l'on arrive un peu plus loin aux yourtes du Volosnoïe[1], où les Kirghizes nous font fête.

La yourte sous laquelle nous déjeunons est intérieurement couverte de tapis et d'étoffes aux brillantes couleurs. Tout autour, le long de la paroi sont rangés d'énormes coffres rouges et verts qui renferment, à n'en pas douter, les richesses de la famille. On nous présente notre guide, un homme à l'aspect déjà vénérable mais de figure énergique. Son nom est Rahim-Berdi[2] et il porte sur la poitrine deux larges médailles russes.

Après déjeuner, je photographie le groupe des convives; on se donne l'accolade et notre caravane se met en route au milieu des hourras.

Bientôt les yourtes n'apparaissent plus que comme de grands oiseaux blancs dans le vert des prairies; le désert recommence triste et désolé. Autour de nous les montagnes dressent des cimes brunes, des dômes cyclopéens à l'aspect un peu fantastique avec leurs formes torturées et architecturales. Ici de vieilles tours démantelées, là d'étranges dragons, plus loin un escalier monumental gardé par des sphinx... On dirait les

1. Mot russe qui signifie : chef de district.
2 Dieudonné.



LE VOLOSNOÏE DE CHAH-DJAN, SA FEMME ET NOTRE GUIDE RAHIM-BERDI.

ruines d'une ville immense construite pour un peuple de géants.

Le soir venu, nous campons au pied de grands rochers qui se découpent en silhouette sur le ciel où commencent à s'allumer les étoiles. Au sud, de superbes glaciers encore visibles; au nord, des nuages d'un noir intense sillonnés de longs éclairs bleuâtres.

Le 19, nous sommes en vue de la frontière chinoise entièrement couverte de neige fraîche et longeant toujours l'Ak-Sou, nous atteignons vers midi un point de la rivière appelé Bak-Choldi. Coin très herbeux où nous montons la yourte. Nouvelles tentatives de pêche, cette fois couronnées de succès. Je ramène au bout de ma ligne quelques poissons de grosseur raisonnable; ouverts, ils montrent un intérieur noir peu engageant. « Poison! » dit laconiquement le guide[1].

Notre caravane chemine encore le lendemain au milieu d'une plaine assez large que bordent de hautes falaises affreusement dénudées.

Cependant, de loin en loin, le sentier revient vers l'Ak-Sou qu'il côtoie, et traverse alors de fraîches prairies émaillées de petites fleurs violettes. Après 15 kilomètres environ, c'est, à l'embouchure de la rivière Istik, un robat ou refuge kirghize à moitié démoli. La vallée, à partir de là, se resserre et le sentier pénètre dans une gorge rocheuse : au-dessous de nous, à 30 mètres, coule la rivière où nagent des oies.

1. Nous étions déjà prévenus depuis Osch de cette dangereuse propriété des poissons du Pamir.

Zabieha fait un essai de tir plongeant, mais les oies se sont levées hors de portée... Après cette gorge la vallée s'épanouit, large et gazonnée. On dresse la yourte à 3 810 mètres d'altitude, au confluent du Dong-Keldik et de l'Ak-Sou, à l'abri d'une haute terrasse. L'énorme pain de sucre qui a nom Ak-Tasch ou Pierre blanche est encore loin et pourtant nous l'apercevons depuis deux jours.

Dans la journée, je prends un poisson bizarre qui tient à la fois de la truite et du barbeau. Iskandar, sous la surveillance de Zabieha, enlève avec soin la matière noire qui constitue le poison, après quoi il nous le sert à la maître d'hôtel... et de l'avis de tous notre barbeau est trouvé excellent.

Nous avons hâte maintenant d'atteindre la frontière chinoise et nous sommes en route de bonne heure par temps couvert et brise fraîche. Le sol de la vallée est un vrai marécage où nos chevaux pataugent, s'enlizent et n'avancent guère, malgré les cris répétés des caravaniers. Nous voici tout à coup devant un curieux cimetière dont les coupoles toutes blanches mettent une note gaie dans le gris du paysage. C'est — dit Rahim — le Mazar Goudari, dominé au loin par le dôme cyclopéen d'Ak-Tasch, blanc lui aussi de neige fraîche... Nous passons la rivière qui descend du col de Naïza-Tasch (Pierre-baïonnette). Le paysage est sinistre. Nous sommes ici dans un carrefour, assez redouté des caravanes, où notre route coupe une piste fréquentée par les pillards afghans qui du Wakan

se rendent en Chine. Cette piste débouche de l'Afghanistan par une brèche profonde — appelée Aïk-Youli — que l'on voit à droite et pénètre sur le territoire chinois par le col rocheux de la « Pierre-baïonnette » qui s'ouvre à notre gauche.

Au pied du mur à pic de l'Ak-Tasch, de nombreuses sources se réunissent et forment un gracieux petit lac entouré de prairies : c'est l'Aschdahar-Koul ou lac du Serpent. Rahim-Berdi nous raconte qu'autrefois un énorme dragon vivait dans ses eaux, qui dévorait tous les voyageurs; mais le prophète Ali, voyant diminuer le nombre de ses fidèles, daigna se déranger et vint un jour tuer de sa propre main cette féroce tarasque des Pamirs.

L'aspect change, nous cheminons maintenant à travers un vaste cirque[1] que bordent à l'est les glaciers du Tagdoumbasch. Après avoir passé une rivière assez grosse, notre caravane se déploie dans un vallon verdoyant où, de tous côtés, s'élèvent des yourtes blanches et où paissent de nombreux troupeaux. Derrière les yourtes, à mi-coteau, on aperçoit le mazar pâle d'Ak-Beït (3 870 mètres d'altitude).

Nous sommes reçus à notre arrivée par le chef du village et par tous les jeunes Kirghizes à cheval qui se livrent, en notre honneur, à une fantasia échevelée. C'est la *tamascha* ou Fête de la chèvre.

Ce jeu qui semble d'une sauvagerie cruelle à notre

1. Dans ce cirque débouchent trois cols-frontière qui sont, en commençant par le nord, Kara-Koul, Khan-Youli et Beïk.

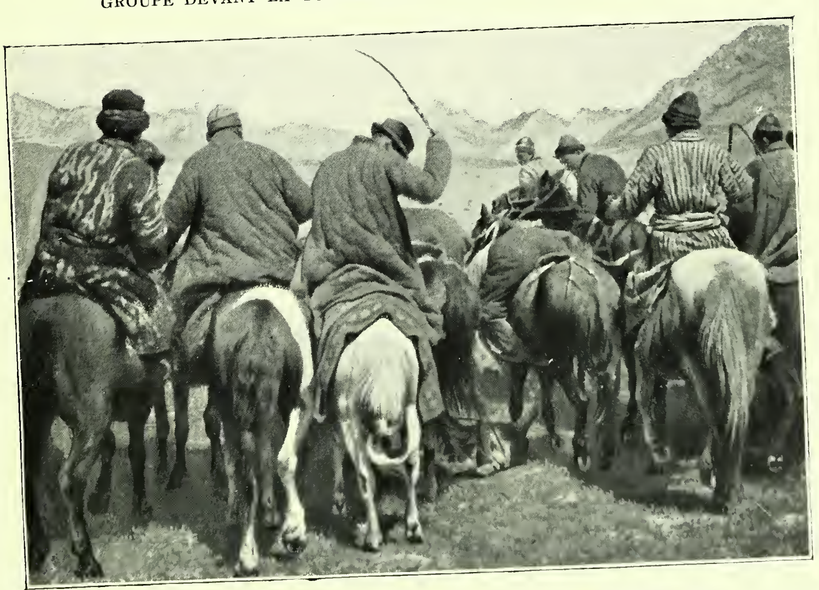
sensibilité européenne a une telle puissance de nouveauté et de couleur locale qu'on arrive très vite à y prendre un goût passionné et à oublier qu'un animal vivant en est la cause et la victime.

Une foule tumultueuse, composée surtout de femmes et de vieillards, se presse autour des cavaliers qui se mesurent du regard avant l'entrée en lutte. Les admirables bêtes qu'ils montent, entraînées à ce sport spécial, ont les oreilles dressées et frémissent d'impatience. On amène une jeune chèvre dont les cornes ne sont pas encore poussées — les cornes seraient en effet de prise trop facile — et le jeu consiste à empoigner la bête en passant au galop de charge à côté d'elle. C'est le début. Se retenant d'une main au pommeau et penché jusqu'à raser le sol, le Kirghize réussit à saisir la chèvre. D'un brusque mouvement il se relève avec sa proie qu'il étreint entre sa jambe et la selle et le voici, lancé à fond de train dans la plaine, allant, revenant, faisant mille crochets, mille détours pour échapper aux autres joueurs qui le poursuivent et cherchent à lui arracher la malheureuse bête. Ce premier vainqueur, excité par les cris et les encouragements de la foule, défend son bien avec furie. La chèvre, réduite au bout d'une demi-heure à l'état de loque informe, est cent fois prise et reprise, jetée à terre, enlevée à bout de bras, arrachée brutalement.

Dès qu'un des coureurs s'est emparé de la bête, il est déclaré vainqueur, abandonne la poursuite et vient recevoir sa récompense de nos mains : c'est une bague,



GROUPE DEVANT LA YOURTE DU VOLOSNOÏE DE CHAH-DJAN.



LA TAMASCHA DE LA CHÈVRE CHEZ LES KIRGHIZES D'AK-BEÏT.

une paire de boucles d'oreilles, un mouchoir, une pièce d'argent. Et lorsqu'après beaucoup de courses folles et de chutes, les hommes et les chevaux sont à bout de souffle, le jeu prend fin et les cavaliers regagnent leurs yourtes aux applaudissements de l'assistance.

22 *juillet*. — Les caravaniers font une nouvelle tentative, d'ailleurs infructueuse, de nous abandonner là pour retourner en arrière; mais sentant l'inutilité de leurs efforts ils se résignent en maugréant, et nous partons à sept heures du matin accompagnés par le chef du village.

Aujourd'hui nous quittons l'Ak-Sou et, nous dirigeant vers le col du Beïk, nous escaladons une série de terrasses surplombées par le cône rocheux de l'Aou-Tasch. Les montées sont raides. A chaque minute nos braves petits chevaux s'arrêtent pour souffler, puis ils repartent courageusement et finissent par grimper très vite cet escalier gigantesque. En nous retournant, nous apercevons dans le lointain une construction toute blanche : c'est le poste russe de Kizil-Robat où quelques cosaques montent la garde aux portes de l'Afghanistan.

Nous sommes à présent sur le dernier gradin, en vue d'une large vallée dans laquelle nous allons croiser, tous les 5 ou 6 kilomètres, des groupes de yourtes hospitalières. Partout la vie familiale et paisible; au bord du sentier et dans les fonds, des troupeaux de yaks, de moutons et de chèvres que surveillent de petits bergers en guenilles.

Peu à peu, à mesure qu'on avance, le paysage se fait plus sévère. Toute trace de vie disparaît, les montagnes prennent une teinte de plus en plus sombre et, vers le soir, leurs parois qui nous dominent se rapprochent en une étroite brèche, où il semble qu'on ne pourra jamais pénétrer.

Nos tentes sont dressées à l'entrée même de cette gorge sinistre. C'est ici notre dernière soirée dans les solitudes pamiriennes... Nous campons au pied du col du Beïk qui nous sépare de la Chine et demain nous sortirons de l' « Enfer » pour entrer dans le Céleste Empire.



CHAPITRE IV

DE LA FRONTIÈRE CHINOISE A YARKAND

LE COL DU BEIK. || UN PASSEPORT IMPROVISÉ. || DIFFICULTÉS AVEC LES CARAVANIERS || ILI-SOU. || PREMIER CONTACT AVEC LES AUTORITÉS CHINOISES. || TASCH-KOURGAN. || EN ROUTE POUR YARKAND. || LA PASSE DE KOK-MOUINAK. || TOR-BACHI ET LE TANG-I-TAR. || UN KARAOUL CAMBRIOLÉ. || ARPALIK. || LA GORGE INFERNALE. || YARKAND.

LE col du Béïk est le plus méridional de tous les passages permettant de franchir la chaîne du Tagdoumbasch, massif élevé qui sépare les Pamirs de la vallée du Sarikol. C'est au col même que viennent se réunir les trois lignes frontières de la Russie, de la Chine et de l'Afghanistan.

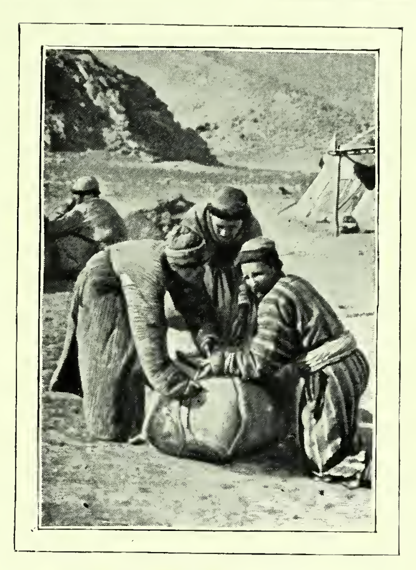
Nous allons entrer dans une contrée à peine explorée, où nul chemin tracé ne doit guider notre caravane. Mais mon intention étant, comme je l'ai dit, de gagner par la route la plus courte la haute vallée du Raskem, je n'ai pas hésité à prendre une voie peut-être plus difficile, mais du moins plus intéressante par sa nouveauté même.

23 juillet. — La neige tombée pendant la nuit recouvre le sol, un épais brouillard obscurcit l'atmo-

sphère; tout cela ne nous promet pas une étape bien agréable. Fort heureusement, les nuages disparaissent peu à peu et nous pouvons partir avec l'espoir de passer le col dans de meilleures conditions. Le chef des yourtes d'Ak-Beït nous accompagne quelques instants, puis descend de cheval et prend congé à la mode kirghize : c'est le dernier sujet du Tzar que nous verrons sur la route jusqu'à notre rentrée en Perse par le Seïstan. Aujourd'hui, sans doute, nous ferons connaissance avec les fonctionnaires de l'Empereur de Chine.

La montée ne présente aucune difficulté. De nombreux chameaux, chaudement vêtus, pâturent en liberté autour de nous; plus loin, la vallée se resserre et nous parvenons au col du Beïk entre deux parois de schiste couvertes de neige. Quelques troupeaux d'ibex se montrent sur les pentes, mais trop haut, hélas, pour que l'on puisse utilement leur envoyer un coup de fusil. Le passage est largement ouvert; un petit lac en partie gelé en occupe le sommet; nous sommes à 4700 mètres d'altitude.

Si l'ascension est des plus aisées du côté russe, la descente en territoire chinois est au contraire périlleuse; aucun sentier n'existe, il faut dégringoler dans des éboulis à 45° où les chevaux risquent à tout instant de se rompre le cou. Par bonheur, la caravane arrive entière au bas de cette côte rapide et nous retrouvons la rivière du Beïk que nous suivons à travers des blocs de rocher sur lesquels nos chevaux glissent à chaque



LES SARIKOLIS D'ILI-SOU.



MAZAR DE SEÏD-HASSAN.

pas. Toujours nulle trace de chemin; aucun être vivant ne vient animer cette vallée aux flancs couleur de soufre. Il semble qu'on ne touchera jamais au but de l'étape — le confluent du Beïk et du Sarikol — où Rahim-Berdi affirme que nous devons trouver des yourtes. Cependant vers cinq heures, alors que nous désespérions, les tentes coniques se montrent enfin à un coude de la rivière; elles dressent leurs coupoles de feutre sur une étroite pente gazonnée que domine une gigantesque muraille de granit.

Bientôt nous sommes sur la rive gauche du Sarikol dont les eaux mugissantes ne nous inspirent qu'une médiocre confiance. Les habitants de la yourte nous ont aperçus; ils nous indiquent le gué avec force gestes. Malgré tout, la rivière est dure à passer : nos chevaux perdent pied et nagent même par instants, et Zabieha, dont la monture bronche, a ses bottes remplies d'eau.

Nous voilà à Beïkni-Aouzi[1] sains et saufs, et dans la yourte un feu clair de sarments, chose nouvelle et inappréciable, a vite fait de nous sécher. Les caravaniers arrivent une heure après nous, éreintés des efforts qu'ils ont eu à faire; pour les réconforter, je leur achète un mouton tandis qu'Enselme extrait de la caisse aux médicaments un thapsia et le place sur la poitrine du grand Rouzi qui tousse à faire craquer sa peau rude.

Mais le karaoul vient nous rappeler que nous

1. Littéralement : Bouches du Beïk.

sommes en Chine : il me demande mon passeport, que je ne lui donne pas et pour cause; il doit se contenter d'une feuille de papier sur laquelle j'ai inscrit nos noms, prénoms et qualités. D'ailleurs je voudrais bien savoir ce qu'en pourra faire le mandarin de Tasch-Kourgan auquel un djighite portera ce soir même le passeport improvisé...

24 juillet. — Dans la claire lumière du matin, nous faisons route vers le Nord en suivant la rive droite du Sarikol. Çà et là, des prunelliers, des églantiers, quelques saules rabougris jettent leur note verte sur la teinte grise des galets, et ces arbustes excitent notre admiration, car depuis le Taldik nous n'avons rien vu de semblable. Mais bientôt les parois de la gorge s'écartent; nous arrivons au pied d'un promontoire rocheux qui domine le confluent du Sarikol et du Khoudjer-Ab et que nous devons contourner pour remonter le cours de ce dernier torrent. A gauche, s'ouvre la vallée de Tasch-Kourgan couverte de brouillards; en face, la haute chaîne qui nous sépare du Raskem-Daria et vers le sud, marquant la frontière des Indes, le massif énorme du Mouz-Tagh.

La caravane fait halte, vers midi, tout près du mazar de Seïd-Hassan. Là, sur le bord de la rivière, s'élèvent de misérables yourtes. Après de longs pourparlers nous obtenons des Kirghizes qu'ils nous en cèdent une pour la nuit, mais cette location est consentie de fort mauvaise grâce et les femmes surtout nous font un accueil des plus maussades.



HALTE A TOURLAN-CHAH, AVANT LE PASSAGE DU GUÉ DE TASCH-KOURGAN.

Pendant le déménagement j'admire les bijoux de la jeune fille de la maison, M[lle] Tavar. L'extrémité de ses longs cheveux, tressés en innombrables nattes, est liée à une sorte de peigne qui les tient étalés sur toute la largeur du dos. Au peigne sont attachées des pièces de monnaie d'où pendent, au bout d'un fil noir, une douzaine de dés à coudre qui se heurtent, quand elle marche, avec un joli bruit de clochettes. Elle est ravie de recevoir une paire de boucles d'oreilles en métal blanc. Sa mère, une vieille sorcière noire, édentée, affreuse, réclame aussi quelque cadeau, et je la gratifie d'une bague ornée d'une simili-turquoise dont elle se pare incontinent...

J'espérais avoir ainsi conquis la bienveillance de notre hôtesse, mais je me trompais étrangement. En effet, sur la fin du jour, le caravanbasch pénètre dans la yourte et me déclare qu'il ne veut pas aller plus loin, car la haute vallée du Raskem est impossible à suivre en cette saison, à cause de la hauteur des eaux. Une heure de discussion ne parvient pas à vaincre son entêtement, mais comme j'espère trouver des yaks et des porteurs au pied de l'Ili-Sou, je lui intime l'ordre d'avoir à me suivre demain, lui et ses chevaux. Cette brusque décision avait suivi de près une conférence de nos hommes avec la vieille mégère qui, je l'ai su plus tard, ayant pris le thé dans la tente des caravaniers, leur avait affirmé que pénétrer dans le Raskem, c'était courir à une mort certaine. Nous sommes furieux de cette fâcheuse intervention et j'ai toutes les peines du

monde à arracher la vieille femme des mains de Zabieha qui veut absolument la jeter dans la rivière.

Le lendemain dès l'aube, les discussions recommencent avec nos hommes, plus véhémentes encore que la veille : je finis cependant par les décider et nous partons pour l'Ili-Sou. Après on verra!

Le sentier remonte le Khoudjer-Ab, passe devant le vieux mazar de Seïd-Hassan recouvert suivant la coutume de queues de yaks et de cornes d'ibex et, courant au sud-est, nous amène après une marche de 20 kilomètres dans un petit vallon herbeux que dominent quelques yourtes. Le baromètre indique 4160 mètres, nous sommes au pied du col d'Ili-Sou.

Dès notre apparition sur le plateau, les indigènes se précipitent pour nous saluer et aider au déchargement des bagages. Ce sont des Sarikolis, musulmans chiites, dont la tribu est originaire du Wakan; tous ont le type israélite très accusé et sont d'une saleté repoussante. Ma première parole est pour leur demander s'ils ont des yaks qui pourraient transporter mes caisses au delà du col, mais d'un commun accord, ils répondent qu'ils ne possèdent que des yaks femelles et que je ne trouverai dans la montagne aucun homme qui veuille m'accompagner. D'ailleurs, ajoutent-ils, entreprendre la route du Haut Raskem en cette saison serait folie.

Je vais donc être obligé, bien contre mon gré, de céder aux caravaniers et de me rendre à Tasch-Kourgan d'où j'essaierai de gagner Kilyang par la route trans-



LA CITADELLE CHINOISE DE TASCH-KOURGAN.

versale suivie déjà par M. Dauvergne. Cette résolution une fois prise, je m'éloigne en compagnie d'Enselme et de Zabieha et nous allons faire un tour dans les environs du campement afin de chasser les idées sombres.

A notre retour au camp, nous remarquons une agitation qui présage du nouveau et ne nous dit rien de bon. Nos hommes sont-ils partis emmenant les chevaux de la caravane? Y a-t-il eu rixe avec les indigènes? Rien de grave heureusement... c'est un des officiers de l'Amban[1] de Tasch-Kourgan accompagné de deux superbes cavaliers, qui vient nous saluer de la part de son chef. Lui aussi nous déconseille absolument le Raskem, mais il propose que l'un de nous aille examiner la route de l'autre côté du col, et si nous la jugeons praticable, l'Amban nous permettra de passer moyennant une déclaration écrite qui mettra sa responsabilité à couvert. Réflexion faite, et pour éviter une perte de temps sans nul doute inutile, nous lui disons notre intention de partir demain pour Tasch-Kourgan.

26 juillet. — Étape monotone et triste : nous repassons devant le mazar de Seïd-Hassan, devant les yourtes où la sorcière ne manque pas de nous narguer et nous continuons vers le nord en suivant la rive droite du Sarikol jusqu'aux pâturages de Tchilarik[2]. Le représentant de l'Amban, Khartchan-Beg, fait aussitôt

1. Titre donné dans le Turkestan aux mandarins chinois qui administrent le territoire.

2. 3 620 mètres d'altitude.

préparer une yourte et, les Sarikolis ne se hâtant pas suffisamment à son gré, il tombe sur eux à coups de nagaïka[1].

La justice immanente a frappé le caravanbasch; un de ses chevaux est mort aujourd'hui pendant la route...

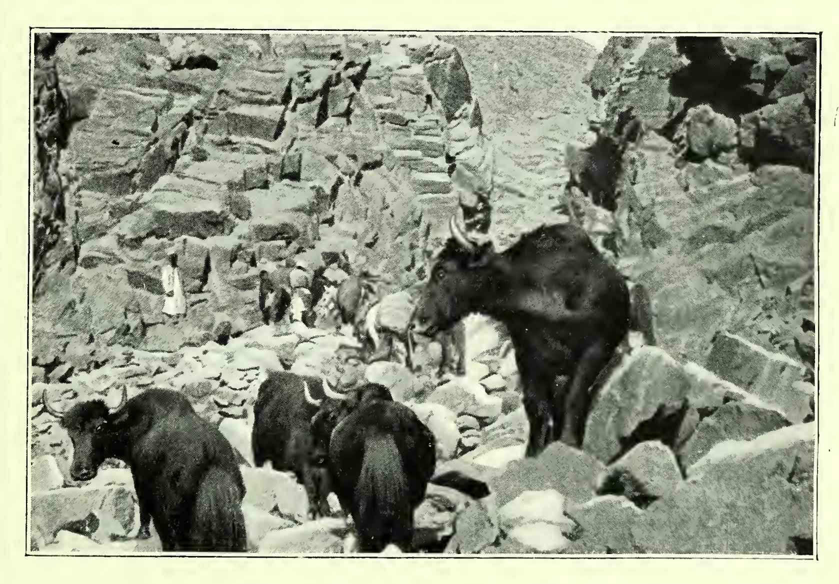
L'étape du lendemain à travers les galets du Sarikol est fastidieuse : en face de nous, se dressent à l'horizon les glaciers resplendissants du Mouz-Tagh-Ata, ou « Père des montagnes », tandis que vers l'ouest la muraille dentelée du Pamir semble vouloir escalader le ciel. Vers midi, on arrive au village de Tourlan-Chah situé, au milieu de riches cultures, en face de Tasch-Kourgan qui n'est séparé de nous que par le torrent. Çà et là des bouquets de saules entourés d'un mur : nous n'avions pas vu d'arbres depuis Goultcha! On s'installe à l'ombre pour déjeuner, car la rivière est difficile à passer et le Beg pense qu'il vaut mieux attendre la caravane. L'endroit est charmant, nous nous y attarderions volontiers, mais nos hommes arrivent avec les bagages et nous nous remettons en route à leur suite. Du reste le passage du gué n'est pas commode; quoique la rivière soit partagée en sept ou huit bras, nous avons beaucoup de mal à la traverser à cause de la rapidité du courant et de la hauteur des eaux.

De l'autre côté du Sarikol nous cheminons dans une plaine gazonnée, toute parsemée de fleurs, qui s'étend jusqu'au pied de la colline où s'élève la petite

1. Fouet kirghize.



L'ASCENSION DU COL DE KOK-MOUÏNAK, A TRAVERS UN CHAOS EFFROYABLE DE PIERRES ÉBOULÉES.



UN TROUPEAU DE YAKS APPARAIT TOUT A COUP ET NOUS BARRE LA ROUTE.

ville de Tasch-Kourgan[1] et le Beg nous conduit dans une maisonnette chinoise qui fut construite, paraît-il, pour loger les voyageurs de marque.

A peine installé, j'envoie Iskandar porter nos cartes de visite[2] à l'Amban et le saluer de notre part; le mandarin fait répondre qu'aujourd'hui il est un peu souffrant, mais que demain il se fera un plaisir de recevoir Nos Excellences. Dans la journée nous allons serrer la main du lieutenant russe commandant le poste des cosaques : très aimable, il met à notre disposition le petit pavillon où sont installés les bains du détachement et je crois inutile de dire avec quelle volupté nous profitons de sa gracieuse attention.

29 juillet. — La matinée se passe à visiter les abords du village. Tasch-Kourgan, en chinois Pou-ly, compte sept ou huit cents habitants et son importance provient surtout de sa position stratégique à la rencontre des nombreux chemins venant du Pamir et des Indes. Les Chinois y ont une sorte de légat qui administre et surveille la région, les Russes une douzaine de cosaques et les Anglais un vice-consul indigène, officier de l'armée des Indes. Tout ce monde vit, paraît-il, en bonne intelligence, quoique les intérêts de chacun soient souvent opposés.

Le village est construit sur six collines en bordure du Sarikol; la plus élevée est couronnée par une forte-

1. « Colline de pierres » — 3150 mètres d'altitude.

2. Cartes de visite *chinoises* qu'Enselme et moi avions conservées de notre voyage en Mandchourie.

resse à l'aspect imposant, mais dont le mur en torchis ne paraît pas très solide. C'est là qu'habite le mandarin que nous irons voir tout à l'heure. Sur les autres mamelons : le poste russe, la maison du consul britannique et plusieurs groupes d'habitations bien misérables. On me montre des murailles en ruines qui auraient été construites par un détachement de l'armée d'Alexandre ; j'y vois des traces de fouilles récentes qui, me dit le guide, ont amené la découverte d'armes et de monnaies des plus curieuses. Pour nous, nous ne rencontrons dans ces vestiges d'une civilisation disparue qu'un jeune lièvre qui est tué par Enselme.

A midi on monte à cheval pour se rendre au Yamen : nous y sommes reçus par un noble seigneur d'aspect chétif, mais à l'œil intelligent, qui parle couramment le russe. Il sera donc facile de causer avec lui par l'intermédiaire de Zabieha.

L'Amban, après les salutations d'usage, proteste de sa bonne volonté entière à nous aider de tout son pouvoir. Autour de lui sont réunis les principaux chefs de la région avec lesquels on va discuter les divers itinéraires possibles. Le Beg de Toung, un géant à figure de brute, affirme sur la tête de ses aïeux que nous ne pourrons trouver aucun moyen de transport, aucun radeau, pour franchir le Raskem en amont de Yarkand et qu'à cette époque de l'année, passer le fleuve à cheval est impossible. Force nous est de renoncer à prendre l'itinéraire de M. Dauvergne et, quoiqu'il nous en coûte, nous décidons de suivre les



UNE DES TOURS DE YAKKA-ARIK.



LE MISÉRABLE REFUGE OU NOUS AVONS PASSÉ LA NUIT,
APRÈS LE PASSAGE DU KOK-MOUÏNAK.

conseils des indigènes et de gagner Yarkand par le sentier qui traverse les contreforts du Mouz-Tagh-Ata.

Le lendemain nos hommes, après des discussions comme toujours sans objet, se décident enfin à charger les bagages, et nous pouvons, vers huit heures, nous mettre en route. En tête marche le *maire* de Tourlan-Chah qui a reçu de l'Amban l'ordre de nous guider et de veiller sur nos précieuses personnes.

La caravane serpente entre les boutiques du bazar, passe au pied de la forteresse chinoise et suit la rive gauche du Sarikol au milieu de prairies parsemées de fleurs. Arrivé devant un curieux tombeau — Langar Mazar — l'officier russe, qui avait eu la charmante attention de nous accompagner, met pied à terre et l'on se dit adieu, après une cordiale poignée de main et des souhaits réciproques.

Nous sommes bientôt dans un joli vallon où se dressent de nombreuses yourtes ; les Kirghizes ont étendu sur l'herbe le plus beau de leurs tapis à notre intention et nous devons, pour ne pas les froisser, nous asseoir un instant et boire quelques bols de koumis. Mais il faut se hâter, car l'étape sera longue ; un sentier de chèvre, grimpant au milieu d'éboulis, nous amène sur un plateau chauve et pierreux où ne croît pas un brin d'herbe, où les buissons épineux même ne poussent pas. Devant nous, les ondulations du terrain s'abaissent lentement jusqu'à la plate-forme bleuâtre de laquelle surgit, dans sa majesté

toute blanche, la colossale pyramide du Mouz-Tagh-Ata. Il est là, ce Père des montagnes, comme suspendu entre le ciel et la plaine, tous deux d'un bleu presque pareil, et il fait songer à quelque immense cerf-volant qui attendrait pour reprendre son vol la fraîche brise de chaque soir...

Quelques kilomètres de marche sur ce glacis désert et nous voici tout à coup à l'entrée d'une gorge étroite, où coule un torrent qui dévale de la passe de Kok-Mouïnak. Malgré l'aspect peu engageant de la vallée, nous l'attaquons de pied ferme, dans l'espoir que le pittoresque viendra compenser les difficultés de la route; mais celles-ci sont des plus sérieuses. Nous ne nous sommes pas encore trouvés aux prises avec un tel chaos de pierres éboulées, sur un sol instable semé de crevasses et de ravins. Pendant plusieurs heures, nos chevaux haletants grimpent en s'accrochant des sabots aux rochers, glissent, retombent, recommencent d'un nouvel effort, et il nous faut parfois les soutenir pour les aider à franchir un passage difficile. Pour comble d'infortune, un troupeau de yaks, venant en sens inverse, apparaît brusquement au point le plus critique et met le désordre dans la caravane.

Cependant le soleil baisse, le vent fraîchit, et quand nous parvenons au Kok-Mouïnak après cette pénible ascension, nous sommes transis de froid et brisés de fatigue. Le baromètre donne 4620 mètres d'altitude; à droite et à gauche, des falaises de schiste



NOS BAGAGES SONT CHARGÉS SUR DES YAKS AU DÉPART DE TOR-BACHI.

peu élevées sur lesquelles on aperçoit quelques plaques de neige. Nous descendons rapidement vers une plaine à l'aspect désolé où ne se devine aucune habitation. Comment passerons-nous la nuit? il est six heures et le brouillard monte... Tout à coup du milieu d'un nuage sort, comme le bon génie des contes de fées, un affreux petit vieillard qui niche, paraît-il, non loin de là, dans une tanière dont il veut bien nous faire les honneurs. Nous y arrivons à sept heures, gelés et mourant de faim; un beau feu d'argol[1], une excellente soupe au lait nous raniment, mais il nous faut coucher dans un taudis horrible dont la coupole s'est écroulée récemment et, malgré les peaux de moutons, le givre nous fait grelotter. Ce lieu de délices a nom Tchi-Tchag-Lik (4325 mètres).

La nuit a été mauvaise, tout le monde a souffert de l'altitude et du froid. Au départ, une mince couche de neige recouvre le sol, mais les rayons d'un clair soleil ont vite fait de réchauffer l'atmosphère. Nous voici bientôt au col de Tor-Bachi et, par une vallée plus large et moins sauvage que celle d'hier, nous descendons jusqu'à un groupe de yourtes où l'on nous fait l'accueil le plus aimable. Il faudra malheureusement passer ici la journée, car des yaks nous sont nécessaires pour transporter nos bagages jusqu'à la prochaine étape, et les Kirghizes qui sont partis les chercher dans la montagne ne reviendront pas avant le coucher du soleil.

1. Crottin de yaks.

1er août. — Le Beg Mollah-Ibrahim a pu réunir treize yaks dont les grognements nous mettent sur pied de bonne heure; sitôt le chargement terminé, en route pour les gorges du Tang-i-Tar. A 4 kilomètres environ de Tor-Bachi, les difficultés commencent et l'on grimpe une ancienne avalanche aux pentes rapides qui barre complètement la vallée. On redescend ensuite dans la rivière dont les eaux font un bruit de cataracte et, suivant son lit au milieu de cascades et de rochers, on avance péniblement. Les malheureux yaks sont secoués, bousculés, jetés les uns contre les autres, au milieu des tourbillons qui éclaboussent et font glisser le sol caillouteux qui fuit sans cesse sous leurs pas; quant à leurs conducteurs, admirables d'adresse, ils sautent de roche en roche avec une précision et une souplesse de félin. Notre guide Mollah-Ibrahim se prodigue et, grâce à lui, nous sortons sans accident des plus mauvais pas.

Mais quel dommage vraiment que le souci de notre propre sécurité m'empêche de contempler à loisir le décor qui est admirable! De tous côtés s'élèvent, comme sculptés dans la pierre, des portiques, des tours, des mâchicoulis... Là, c'est un pont naturel qui dresse à des hauteurs prodigieuses son arche de granit. Plus loin, c'est une source chaude qui jaillit des flancs de la roche en projetant d'épais nuages de vapeur où tremble une multitude de petits arcs-en-ciel... Le spectacle est d'une grandeur majestueuse, et pourtant c'est avec la plus vive satisfaction que nous quittons



NOS MALHEUREUX YAKS DANS LES CASCADES DU TANG-I-TAR.

ce terrible Tang-i-Tar, effroi des rares caravanes qui vont pendant l'été de Yarkand à Tasch-Kourgan[1].

Quelques yourtes montrent leurs toits de feutre au milieu de la vallée ; dans l'une d'elles on prendra le thé pendant que nos hommes déchargeront les yaks. Nous disons au revoir à cet excellent Mollah-Ibrahim qui, le malheureux, va passer une seconde fois le Tang-i-Tar, et sitôt notre caravane prête, nous recommençons à grimper pour atteindre le col de Teri-Art, déjà visible sur la crête d'une immense muraille rocheuse. La montée paraît si longue et si difficile que j'hésite à continuer, mais les caravaniers se déclarant capables de franchir la passe aujourd'hui, nous ascensionnons l'escalier gigantesque qui se dresse devant nos pas. Les chevaux font peine à voir ; il faut s'arrêter souvent pour les laisser souffler et c'est après beaucoup de haltes, plus fréquentes à mesure qu'on approche du sommet, que nous mettons pied enfin sur l'arête. Nous sommes à 4030 mètres, la vue est superbe, mais que nous importe à ce moment le paysage ! il faut sortir de là... et nous dégringolons bien vite les pentes escarpées en tenant nos chevaux par la bride.

Une surprise agréable nous attendait au pied du col : dans un repli de terrain, deux âniers se préparent à camper pour la nuit ; ils ont avec eux un chargement de melons et d'abricots que nous mettons au pillage,

1. Pendant l'hiver, la baisse des eaux permet de suivre constamment la vallée du Sarikol.

après avoir couvert d'or les propriétaires ébahis de cette aubaine. A la nuit tombante seulement nous arrivons au mazar de Tchil-Goumbaz dont le karaoul nous offre l'hospitalité dans sa misérable chaumière.

Le lendemain, dès le départ, nous avons la sensation toute nouvelle de voyager à travers une vallée d'Europe. Nos chevaux avancent au milieu des blés et des avoines parsemés de coquelicots ; de loin en loin, des maisonnettes à toit plat s'abritent sous de grands peupliers et des chèvres par centaines broutent le long des pentes... Cependant, malgré tout le charme de cette nature qu'on sent vivre, la route à cause de la chaleur étouffante semble longue, et lorsque après une marche de 40 kilomètres nous arrivons au hameau de Bagh, la satisfaction de chacun est évidente.

Derrière la maison de notre hôte, un groupe d'abricotiers étend son ombre bienfaisante et nous ne résistons pas au plaisir de nous allonger sur de grands tapis aux brillants ramages où nous rejoignent bientôt tous les notables de l'endroit. Iskandar ne manque pas l'occasion de faire montre de sa science, et la soirée s'écoule charmante à écouter la parole de ces beaux vieillards, pendant qu'autour de nous les enfants font la cueillette et que les hirondelles coupent de leurs zigs-zags rapides un ciel ouaté de rose.

3 août. — Aujourd'hui les arbres poussent nombreux dans l'étroite vallée que suit la route. Partis aux premières lueurs du jour, nous arrivons vers midi devant une petite maison entourée de trois grands peu-



COLONNADES DE ROCHERS ROUGES DANS LA VALLÉE D'ARPALIK.



DANS LES CONTREFORTS DU MOUZ-TAGH-ATA. VUE PRISE DU KARA-DAVAN
A 2 870 MÈTRES.

pliers où notre guide de Tasch-Kourgan, Aoul-Beg, veut absolument nous faire pénétrer; elle a nom Kaïz-Karaoul. Mais c'est en vain qu'on appelle et qu'on frappe à coups redoublés; la demeure reste close et nous sommes bientôt certains que son propriétaire est absent. Il faut pourtant nous mettre à l'abri d'un soleil brûlant et trouver des provisions pour le déjeuner; sur les conseils d'Aoul-Beg qui représente ici l'autorité, Iskandar monte debout sur son cheval, franchit le mur de la cour et, de l'intérieur, ouvre cette première porte. Quant à la seconde, celle du logis, nous l'enfonçons le plus discrètement du monde. Un instant après, nos bagages étaient installés dans la maison du karaoul, une douzaine d'œufs vivement dénichés et trois jeunes poulets prêts à être mis à la broche. Sur le tard, revenant d'une course dans la montagne, notre hôte malgré lui se montre sur le seuil et, nullement étonné de trouver sa maison quelque peu cambriolée, il se contente de sourire avec une philosophie toute chinoise.

De grand matin, nous quittons le vieux karaoul après l'avoir largement indemnisé et nous nous engageons presque aussitôt dans une gorge sauvage au fond de laquelle roule une cascade. Là commence l'ascension d'une muraille rocheuse que les chevaux mettent une heure à franchir. Dégringolant plusieurs fois avec leurs charges, ils n'arrivent au sommet que grâce à de braves Kirghizes qui descendaient le Yamond-Tars, ou « Mauvais pas », avec une caravane de bourriquets et qui s'offrent d'eux-mêmes à nous aider.

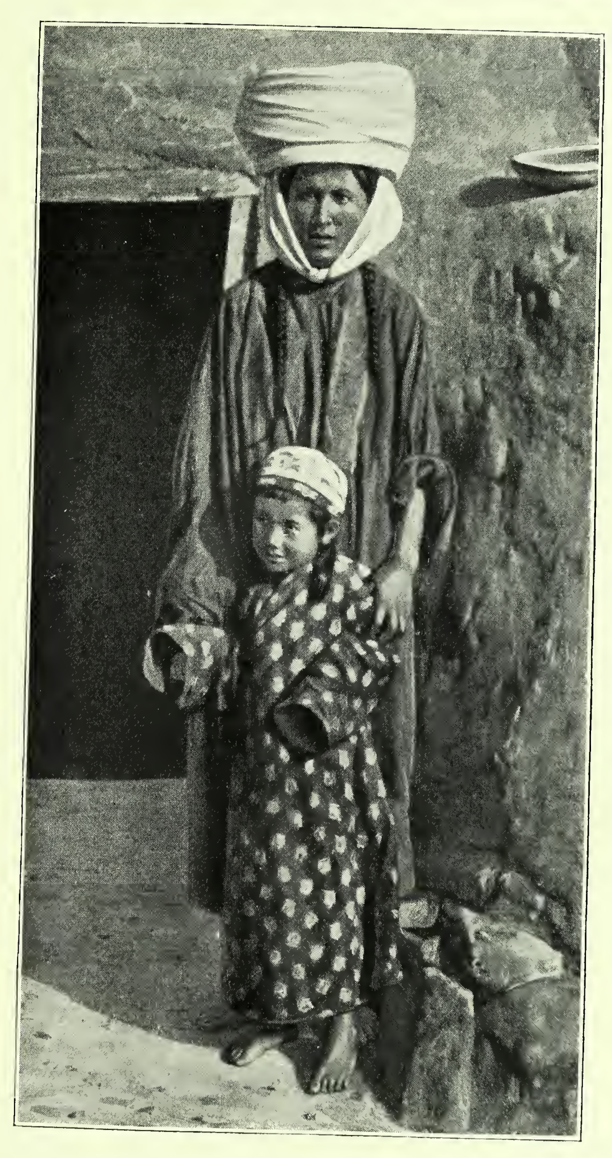
On continue à grimper, au milieu d'un décor de plus en plus sombre, par un mauvais sentier qui conduit au Kara-Davan[1], ou « Col noir »; deux heures de marche nous amènent ensuite au Kizil-Davan[2] ou « Col rouge », percé dans un amas de roches couleur de pivoine. Il fait une chaleur atroce et la fatigue commence à se faire sentir, aussi décidons-nous de faire halte à l'ombre d'une falaise et d'y attendre en déjeunant que le soleil ait baissé à l'horizon... Pendant que nous mettions à mal le troisième poulet du karaoul de Kaïz, déplorant l'absolue sécheresse de ce désert de pierres où ne chante aucune source, nous voyons apparaître deux Kirghizes à cheval, porteurs d'outres remplies de lait; on pense avec quel enthousiasme ils sont accueillis et, comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, ils nous annoncent que la maison du karaoul d'Arpalik, but de notre étape, est à quelques portées de fusil seulement.

La soirée est merveilleusement belle : le ciel a mis tous ses diamants et la pleine lune éclaire d'une lumière de rêve les escarpements gigantesques au pied desquels nous campons.

5 août. — Aujourd'hui le sentier descend le long du torrent d'Arpalik, dans un défilé rocheux des plus pittoresques où l'on entend de toutes parts rappeler des compagnies de perdreaux. On pénètre ensuite

1. 2 870 mètres d'altitude. Ce passage doit son nom à la montagne environnante qui est tout entière d'un schiste ardoisier, ayant un peu l'apparence du charbon.

2. 3 140 mètres d'altitude.



LA FEMME ET LA FILLE DU KARAOUL D'ARPALIK.

dans une vallée plus large mais tout aussi désertique; à droite et à gauche des rochers si rouges qu'on les dirait teintés de sang dessinent comme de gigantesques cathédrales. Sur le sol, d'énormes blocs aux formes fantastiques — lions, dragons ailés, licornes — peuplent étrangement la solitude de cette gorge infernale. Il semble qu'un troupeau formé de tous les animaux de la création, et fuyant devant quelque cataclysme, s'est trouvé là pétrifié dans sa marche, aux premiers temps du monde.

La soif nous gagne dans ce désert brûlant et nous allons, faute de mieux, nous partager une pastèque achetée sur la route à des caravaniers, quand nous apercevons dans une anfractuosité de la muraille rocheuse une maisonnette à toit plat : c'est celle du karaoul d'Yalgouz-Tograk[1]. Nous y sommes reçus par deux Chinois dont l'un est fortement intoxiqué d'opium. Sous le porche, des petits Célestes, nus comme la Vérité, jouent avec un jeune chien...

Le lendemain, Iskandar nous éveille avant l'aube et nous pénétrons dès le départ au travers d'un véritable brouillard de poussière. Toujours les mêmes colonnades de roches sanglantes pendant près de quinze kilomètres. C'est une vallée morte : pas un oiseau, pas la plus petite herbe verte. Puis c'est la montée par une sente aisée entre des cônes de sable gris, jusqu'à un col qui ouvre sur une plaine de gra-

1. 2 140 mètres d'altitude.

vier noir, plate, sèche, effroyablement fastidieuse. On passe deux larges lits de rivière, desséchés tous les deux, où quelques buissons rabougris hérissent leurs épines. Rien n'est moins engageant que cette contrée solitaire. Il y a tant de poussière dans l'air que le soleil n'est pas visible et qu'il nous faut arriver à près d'un kilomètre de Yakka-Arik pour apercevoir les arbres de l'oasis.

Deux grandes tours pyramidales, sentinelles muettes, surveillent l'immense plaine par laquelle nous arrivons. Le chemin passe à leur pied, franchit un gros torrent sur un pont de bois et, brusquement, l'effroi de la solitude s'évanouit, le désert cesse : c'est pour nos yeux brûlés la joie reposante des champs de maïs et des bosquets de saules. Sur la gauche, une enceinte fortifiée assez curieuse, flanquée de deux tourelles avec mâchicoulis; plus loin, la maison du karaoul chinois où notre caravane est installée.

Nous visitons la forteresse. C'est un vieux poste abandonné, rempli de logements en ruine. Tout au fond, l'ancienne demeure du commandant : les murs en sont encore couverts de ces grandes affiches rouges portant, en caractères chinois, les maximes de Confucius et les formules qui chassent le mauvais sort. Autour de la maison, d'immenses peupliers ondulent sous la brise, protégeant de leur ombre centenaire un fouillis charmant de pavots, de soucis et de roses trémières... Et devant ces allées envahies par les herbes folles, devant ces fenêtres closes sans doute



UNE RUE A YARKAND.

pour l'éternité, je ne puis m'empêcher de songer au joli conte de *La Belle au bois dormant*.

Nous terminons la promenade par un bain dans une eau rapide qui rafraîchit délicieusement. C'est l'heure apaisée du soir, la chaleur se fait moins brûlante et le ciel d'un rouge vif met comme des reflets d'incendie sur les deux hautes tours qui nous dominent. D'ici, leurs silhouettes grises paraissent couronnées de flammes; elles font penser à ces autels mazdéens du temps de Zoroastre que dans les plaines de l'Iran édifiaient les peuples adorateurs du feu.

Après dîner, la chaleur est vraiment trop pénible pour dormir; je vais revoir au clair de lune les ruines de la forteresse chinoise. L'oasis est calme, tout repose; de l'autre côté de la rivière on entend crier les chacals, et dans les peupliers qui bruissent au vent du soir, un rossignol égrène les notes perlées de sa chanson... Assis sur un vieux banc de pierre, je rêvais aux choses du passé quand Iskandar est venu brutalement me rappeler à la réalité en m'annonçant que les caravaniers partaient pour Yarkand et qu'ils sollicitaient des ordres.

7 août. — Nous sommes debout au lever du soleil afin de franchir la courte distance qui nous sépare encore de Yarkand avant les heures chaudes du jour. C'en est fini des plaines grises, des vallées de granit; aujourd'hui notre petite caravane chemine au milieu de vertes oasis, par des sentiers ombreux bordés de saules et de micocouliers. Un village nous accueille au

détour de la route; c'est jour de marché et le grouillement du bazar avec ses hommes à la longue tunique, ses femmes voilées de blanc, ses enfants aux vestes multicolores, nous charme et nous amuse. Nos chevaux, habitués au grand calme des solitudes, sont un peu affolés et nous avons le plus grand mal à traverser cette foule bruyante sans écraser personne.

Mais voici qu'arrive à notre rencontre un superbe cavalier qui met pied à terre et se précipite vers moi, tendant sa main brune dans le creux de laquelle est une roupie[1]. Il est envoyé par la colonie hindoue de Yarkand qui nous attend plus loin.

En effet, devant un petit caravansérail, le soleil cru éclaire un groupe d'Indiens vêtus de blanc. Le plus âgé s'avance et m'apporte à son tour, avec une grâce tout orientale, le salut de la roupie. Nous promettons à ce beau vieillard de lui rendre ce soir sa visite, et continuons rapidement notre route. Vers onze heures, les jardins fleuris et les cimetières aux larges dalles se font de plus en plus nombreux. Un pont de pierre, puis la haute muraille de la ville dont les créneaux se découpent en blanc sur l'azur foncé du ciel; nous sommes à Yarkand. Et maintenant c'est un labyrinthe de ruelles couvertes, bordées de boutiques innombrables. On fait halte devant le Yamen du mandarin; Aoul-Beg notre fidèle guide pénètre seul dans le palais, nous laissant à

1. Coutume hindoue qui veut que l'on n'aborde pas un supérieur les mains vides. La personne à qui cet hommage est rendu touche du doigt la roupie et la connaissance est faite.

la porte au milieu des prisonniers chargés de lourdes chaînes. Le voisinage n'est pas des plus réjouissants et nous commençons à trouver l'attente pénible... Heureusement qu'Aoul-Beg revient nous arracher à ce triste spectacle pour nous conduire, par ordre de son chef, dans la demeure d'un riche seigneur, jolie et vaste maison à la mode chinoise où nous serons très confortablement logés.

L'après-midi, l'Amban nous fait dire qu'il nous recevra le lendemain à trois heures et demie. Il nous envoie un mouton, des poulets, du riz, du maïs... et sa montre pour régler la nôtre afin que nous soyons exacts au rendez-vous.

Nous sortons pour aller rendre visite à l'Aksakal hindou. Une odeur nauséabonde de melon pourri est répandu dans toute la ville qui a vraiment l'aspect d'un centre pestilentiel, avec ses bassins d'eau croupie et ses habitants aux figures hâves et fiévreuses, dont beaucoup ont des goîtres énormes. Au moment où nous pénétrons sous son toit, le chef de la colonie hindoue rend la justice d'un air grave et patriarcal : c'est l'heure à laquelle, toutes les transactions de la journée étant finies, on vient demander à son expérience de régler les cas difficiles. L'Aksakal interrompt son office à notre entrée et renvoie tous les assistants; après quoi il nous offre le thé. Je réponds à son amabilité en lui tendant une cigarette. Le vieillard accepte de fort bonne grâce, mais comme la religion hindoue interdit non seulement de manger ou de boire chez un étranger,

mais même de toucher des doigts ou des lèvres quoi que ce soit lui appartenant, il fume la cigarette à travers la fente étroite de sa main fermée, sans approcher le papier de riz de sa bouche.

En rentrant nous trouvons le chef de nos caravaniers qui vient se faire régler définitivement, car ses hommes, ses bêtes et lui-même sont à bout de forces et cette fois, déclare-t-il, ils n'iront pas plus loin. Comme nous sommes sûrs de pouvoir former une nouvelle caravane à Yarkand, nous n'insistons pas davantage pour l'engager à nous suivre, et je me hâte de lui payer l'argent que je lui dois, ravi au fond de ne plus rien avoir à faire avec ce peu intéressant personnage. Une surprise plus désagréable m'attend le même soir. Mon ami et compagnon de route Enselme reçoit une lettre de France qui l'oblige, pour des raisons de famille, à regagner Paris par le plus court chemin. Zabieha seul me reste, mais le connaissant comme je le connais maintenant, je suis sûr avec lui de mener à bien mon expédition.

Le lendemain, à l'heure dite, nous montons en selle pour nous rendre chez l'Amban. Une foule grouillante comme de la vermine circule à travers les rues et nous heurtons au passage d'innombrables petits ânes chargés de melons, de briques et de bottes de foin. On nous reçoit en grande cérémonie : le mandarin, revêtu de sa plus belle robe, nous offre un repas gargantuesque que la chaleur torride nous disposerait plutôt à éviter. Mais hélas! il faut faire contre mauvaise fortune

bon cœur et manger en conscience les vingt ou trente plats du menu, cependant que des boys, aux longues tuniques bleues, agitent en cadence de larges éventails en plumes de vautour.

Rendus sur le tard au calme de notre demeure, nous éprouvons une véritable joie à nous étendre dans la cour sur de beaux et confortables tapis. L'heure est exquise; dans le charme de cette journée à son déclin, j'admire les délicates colorations d'un ciel où vont apparaître les étoiles. Peu à peu, le crépuscule jette son voile sur les clartés roses du couchant; des pensées mélancoliques traversent mon esprit. Je songe que demain, sans doute, je verrai s'éloigner un ami de vieille date et je m'attriste de cette séparation prochaine...

Maintenant la nuit est tout à fait venue. Un fin croissant de lune monte au-dessus de la mosquée voisine et, tandis que s'éteignent dans l'air moins brûlant du soir les derniers appels de la prière, il me semble entrevoir déjà, dans un lointain de rêve oriental, toute la magie de ces Indes merveilleuses que nous allons essayer d'atteindre par delà les mornes solitudes du Karakoroum.



CHAPITRE V

DE YARKAND AUX GLACIERS DU SASSER

EN ROUTE POUR LE PETIT TIBET. || LÉGENDE DES GOITREUX DE POSKAM. || QUELQUES OASIS DU TURKESTAN CHINOIS. || LE KILYANG DAVAN. || CHAH-I-DOULAH. || LE SOUGHET DAVAN. || AK-TAGH. || ANTILOPES TIBÉTAINES. || LA PASSE DU KARAKOROUM. || HISTOIRE DU MARCHAND DE PEIGNES. || CAMP DE MOURGO-BOULAK. || BRANGSA-SASSER.

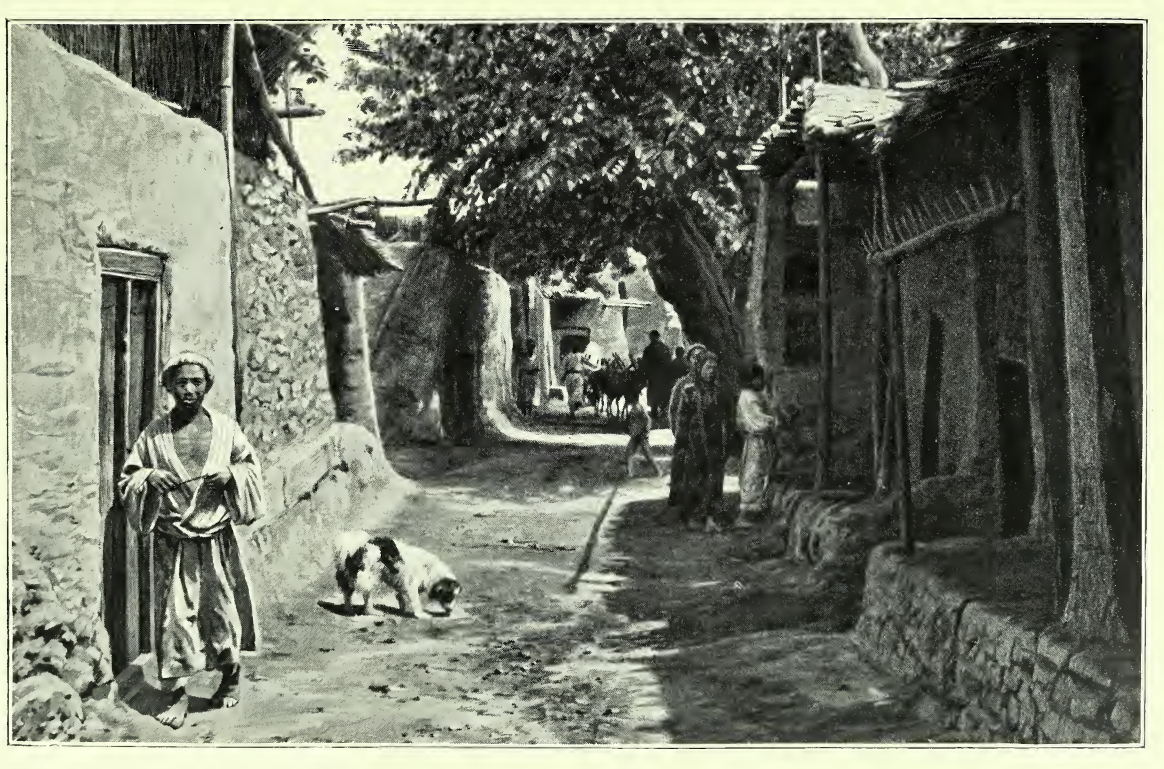
15 août. — Voilà huit jours que nous sommes dans cette ville malsaine et peu séduisante de Yarkand, retenus par les innombrables préparatifs d'une nouvelle et longue étape. Enselme roule déjà en charrette chinoise sur la route de Kachgar. Pour nous qui devons prendre le chemin du Tibet, nous avons réussi, non sans peine, à vaincre le mauvais vouloir de l'Amban et notre caravane, définitivement organisée, se trouve réunie ce matin dans la cour du Yamen où nous logeons.

Sur le sol, autour de nous, c'est un amoncellement étrange de harnais, de tentes, de bagages de toute espèce que les muletiers, sous la direction d'Iskandar,

commencent à charger sans hâte sur leurs petits chevaux nerveux et trapus. Avec eux, nous allons faire la route jusqu'à Leh et traverser, au milieu de difficultés sans nombre, les hautes chaînes du diaphragme asiatique... De leur énergie, de leur bonne volonté dépendra le succès de notre entreprise et je les regarde curieusement, ces trois grands gaillards au masque impénétrable, essayant de deviner ce qu'ils seront plus tard, dans les jours d'abattement et de misère. Mais l'instant du départ est arrivé : à cheval donc, et en route vers le Karakoroum!

Dès la sortie des ruelles sombres de la ville, nous cheminons à travers des jardins remplis de fleurs; le ciel est limpide, un clair soleil illumine la campagne; on respire à pleins poumons, plus heureux de vivre aujourd'hui, parce qu'on a repris l'existence libre du nomade.

Nous sommes bientôt sur la rive gauche de ce fameux Raskem Daria qui nous a déjà causé bien des déboires : c'est un fleuve large et torrentueux dont la traversée ne sera pas des plus faciles. Un grand bac qui sert au passage des caravanes est là, contre la berge; hommes et chevaux s'y entassent pêle-mêle, et nous filons à la dérive, emportés comme un fétu de paille par la vitesse folle du courant. Deux fois la barque, prise dans les remous produits par les rapides, a failli chavirer; par bonheur, les bateliers n'ont pas perdu la tête et nous voici tous débarqués sains et saufs sur la rive opposée, à plus d'un kilomètre en aval.



UNE RUE A POSKAM-BAZAR.

Une maisonnette toute proche nous offre son ombre hospitalière pour déjeuner : le site est charmant, parmi les herbages et les fleurs, et nos yeux, fatigués de la monotonie des solitudes, admirent cette belle végétation, ces champs de maïs ou de chanvre, mêlés de coquelicots, de pâquerettes et de bleuets. La halte terminée, nous nous engageons dans un chemin creux délicieusement ombragé et bordé de canaux d'arrosage; partout ici l'eau circule à profusion, mais à vrai dire c'est une eau boueuse, malsaine, dont les indigènes ne veulent pas et à laquelle ils préfèrent le jus fade d'horribles melons très communs dans le pays. Aussi rencontre-t-on à chaque pas, sur les bas-côtés de la route, de nombreux enfants vendeurs de ces sortes de pastèques.

Tandis qu'Iskandar s'amuse à un marchandage qui n'en finit pas, une scène charmante attire mon attention. Trois fillettes, habillées de robes éclatantes et coiffées du petit bonnet sarte qui maintient sur leurs tempes des touffes de géranium, sont assises sous un saule, parmi les aubépines : elles viennent de faire la charité d'un melon à un pauvre mendiant tout déguenillé, et c'est touchant de voir cet homme presque centenaire s'incliner devant elles en une profonde révérence, comme devant trois princesses de conte de fées...

A mesure qu'on avance, la route devient de plus en plus poussiéreuse, et quand nous faisons notre entrée dans le bourg de Poskam Bazar, nos vêtements sont

couverts d'une épaisse couche de sable. Le guide, qu'a bien voulu nous donner l'Amban de Yarkand, nous conduit dans un antique yamen, précédé d'une cour où trois noyers géants mettent une fraîcheur exquise. Bien vite, on installe sous les arbres de grands tapis de feutre, aux dessins multicolores, sur lesquels viennent s'asseoir près de nous les anciens de la ville, et tandis qu'une petite vieille à l'air futé s'empresse à nous servir, dans le calme de cette belle soirée, un seigneur à la barbe de neige nous conte la légende des goîtreux de Poskam :

« Il était une fois, voilà des temps et des temps, un très vieil homme qui était un saint et que tout le monde vénérait. Il vivait dans une petite échoppe et confectionnait, mieux que personne, des *tchereks* qui sont de belles bottes chinoises d'une forme spéciale, dont il a laissé le secret et qu'on ne fabrique qu'à Poskam. C'est à quoi il gagnait largement sa vie, car tous les seigneurs voulaient chausser leurs pieds de ces bottes qui portaient bonheur, disait-on. Or un jour, la veille du grand marché de Yarkand, le vieillard, qui pensait bien rencontrer là tous les plus riches de la ville et d'ailleurs, remplit un grand bissac de ses plus beaux tchereks et se rendit au pâturage chercher son fidèle chameau pour que tout fût prêt le lendemain dès l'aube. Puis il fit sa prière et l'âme en paix s'endormit tout joyeux. Mais une triste réalité l'attendait au réveil... Pendant la nuit, le chameau, le bissac, les bottes, tout avait disparu ! Alors le saint homme pris d'une violente



PENDANT LES HUIT PREMIERS JOURS DU VOYAGE, LES CHEVAUX DÈS L'ARRIVÉE A L'ÉTAPE SONT MIS EN CERCLE ET ILS TOURNENT AINSI AU PAS DURANT UNE HEURE.



MOULIN DANS L'OASIS DE BORA.

colère s'écria : « Que tous ceux qui ont volé mes tchereks aient désormais dans le cou la bosse de mon chameau ! » C'était un souhait terrible venant d'un vieillard qui était en si bons termes avec Allah. Et ceci est tellement vrai que sa prière fut exaucée sur l'heure. Depuis ce temps — et je parle de très loin, très loin — les habitants de Poskam sont tous goîtreux, car Mahomet, n'ayant pu trouver le voleur, préféra frapper la ville entière plutôt que de désobliger un aussi sage et fidèle serviteur. »

16 août. — Étape très courte; nous allons par une route toujours voilée de poussière grise jusqu'au village de Yakchambi Bazar. Iskandar, qui trouve les chambres du caravansérail par trop primitives, se met à la recherche d'une installation plus convenable. Un quart d'heure ne s'est pas écoulé qu'il revient triomphant, ayant découvert hors des murs un logis somptueux. « Ce n'est pas loin, Saheb », dit-il, et nous le suivons dans un petit sentier bordé d'aubépines. Le soleil de midi brûle atrocement. Déjà nous pensons que l'interprète a eu tort de nous entraîner si loin; mais voici une porte vermoulue tout encombrée de ronces. Elle s'ouvre et nous avons alors un instant de surprise, d'enchantement même, tant le lieu est étrange.

Au milieu d'un grand jardin, parmi les fleurs et les bassins de marbre, s'élève un kiosque de forme octogonale, à demi caché dans les rosiers grimpants. Sous la coupole tapissée des plus admirables faïences, de nombreux serviteurs installent, pour nos séants de marque,

riches tapis et coussins de soie pourpre. Et il nous semble vraiment, dans ce décor riant et frais, être transportés, comme par une baguette magique, au pays merveilleux des mille et une nuits...

Nous cheminons le lendemain à travers une campagne verdoyante, parsemée de mûriers et de saules. Dans les villages, c'est un grouillement amusant de petits naturels nus comme des vers; c'est encore le tableau pittoresque des marchands de pastèques assis au bord des ariks, près de jolis ponts rustiques aux balustrades ouvragées... Puis nous nous engageons dans un chemin creux ensablé au bout duquel est Kargalik[1], avec ses petites maisons de terre et les ruelles couvertes de son bazar. L'Amban, sur le vu de nos papiers, nous fait conduire dans la maison du maire de la ville, et la journée se passe en longues causeries dans le jardin de notre hôte où poussent, pêle-mêle, capucines, soucis, géraniums et pâquerettes.

18 août. — Dès la sortie de la ville, les cultures cessent : nous sommes en plein désert, rien que du sable et des petits galets noirs et blancs! Le paysage continue aussi désolé jusqu'à la petite oasis de Bech-Arik où l'on doit faire halte. Il y a là une sorte d'hôtellerie dont la cour est abritée du soleil par une treille; dans le coin le plus ombragé, un groupe de caravaniers, au visage énergique, causent en fumant la pipe à eau.

1. Kargalik est un centre agricole important de 6 à 7000 habitants, parmi lesquels une cinquantaine d'Hindous. C'est ici que la grande route de caravanes, venant de Kachgar, bifurque pour aller d'un côté à Khotan, de l'autre aux Indes par Kilyang et le Karakoroum.



ITINÉRAIRE DE YARKAND A SRINAGAR.

Nous nous installons tout à côté sur un beau feutre tout neuf et nous restons ainsi jusqu'à l'heure du crépuscule, devant les kalyans et les microscopiques tasses de thé, à écouter les aventures un peu folles de ces coureurs de grandes routes.

Le lendemain, nous avons à faire une longue étape dans un désert de sable pour arriver jusqu'à l'oasis de Bora dont les saules et les peupliers géants excitent notre admiration. La moisson vient d'être terminée; les indigènes groupés sur l'aire surveillent les bœufs qui piétinent les gerbes. De toutes parts on entend bruire les cascades et ronronner les meules des moulins; une fraîcheur délicieuse nous enveloppe qui enchante et fait oublier en un instant la plaine désolée de tout à l'heure.

Après dîner, dans la cour de notre demeure, Iskandar et Zabieha, mis en belle humeur par le charme de cette soirée, organisent un concert à grand orchestre : l'un joue du tambourin sur une boîte de conserves, l'autre se sert d'assiettes en guise de cymbales, tandis que nos caravaniers, gagnés par l'entrain général, sautent plutôt qu'ils ne dansent au rythme de cette musique barbare... et nous avons ainsi tout à fait l'air d'une troupe de saltimbanques faisant la parade avant le spectacle.

J'ai la désagréable surprise, au matin du jour suivant, de me croire revenu en arrière dans le plus mauvais passage des Pamirs. Un épais brouillard de sable, qui obscurcit l'atmosphère, nous accompagne

jusqu'à l'oasis de Bach-Langar[1], terme de notre étape. Là nous sommes rejoints par une importante caravane qui transporte aux Indes des charges de *haschich*. Zabieha en profite pour se faire confectionner une pipe du terrible poison, qu'il fume d'ailleurs sans aucun plaisir, et le seul résultat de cette fantaisie est une fringale extraordinaire!

La chaleur est fatigante, les nuits pénibles; depuis Yarkand le thermomètre n'est jamais descendu au-dessous de 29°. Ce soir pourtant la brise souffle un peu moins brûlante et je me couche de bonne heure, espérant dormir longuement. Hélas! trois délicieux petits chats, attirés par le tic-tac de ma montre, s'obstinent à vouloir jouer sur mes couvertures et il faut nous livrer avec Iskandar à une chasse en règle pour expulser les jeunes importuns.

21 août. — A la sortie de l'oasis de Sasan, située à 10 kilomètres au nord de Bach-Langar, nous traversons non sans quelque difficulté la rivière de Kilyang grossie par la fonte des neiges, puis nous remontons le long de la rive droite, au pied de falaises blanchâtres. Deux heures de route et l'on touche au village de Kilyang[2] dont les rues sont bordées, comme à Bora, de saules gigantesques.

Le sous-officier chinois qui nous servait de guide rentre demain à Kargalik; désireux sans doute de nous laisser sur une bonne impression, il organise pour le

1. *Langar* signifie : halte, endroit où s'arrêtent les voyageurs.
2. 2245 mètres d'altitude.



DANS LES GORGES AU DELA D'AK-CHOUR : NOS HOMMES SE DEMANDENT QUELLE EST LA ROUTE A SUIVRE.



TOUT PRÈS D'ARRIVER AU KILYANG-DAVAN ON ARRÊTE LES YAKS POUR REFAIRE LES CHARGES.

soir un grand ballet avec toutes les étoiles du pays. Au coucher du soleil arrivent en effet cinq ou six femmes, plus laides les unes que les autres, qui vont, paraît-il, nous présenter leurs danses nationales... Les gens du village se sont joints à nos caravaniers et assistent avec nous au spectacle. Leurs groupes bariolés, vaguement éclairés par la flamme tremblotante de quelques lampes fumeuses, forment un tableau des plus curieux : c'est le théâtre de la nature au désert. L'orchestre, composé d'une guitare et d'un grand tambour de basque, est merveilleux d'entrain. Pendant la danse, les spectateurs, par une coutume dont le sens m'échappe, se lèvent tour à tour et jettent de la menue monnaie sur le tapis, après avoir passé leur main sur la tête de chaque danseuse. Mais une demi-heure de ce spectacle suffit à notre bonheur et nous licencions la troupe qui va continuer la représentation dans quelque maison voisine.

22 août. — Aussitôt après avoir quitté Kilyang, nous trouvons la route barrée par une muraille rocheuse. Une rivière coule en bouillonnant entre deux parois de rocs déchiquetés, par-dessus lesquels est jeté un pont de bois grossier où nous nous engageons à la file. En face, c'est la montagne, les routes pierreuses à flanc de coteau; c'est de nouveau et pour longtemps sans doute l'acheminement à travers les cols en échelle, les hauts plateaux et les plaines désertiques, vers un but qui fuit devant nous...

Sous une pluie battante, par un vent furieux et

glacial, la caravane arrive au hameau d'Ak-Chour[1], groupe de trois ou quatre maisons bien misérables, tapies dans un renfoncement de la vallée. Nous sommes pourtant bien heureux de trouver ces abris de pierres et nous nous y installons du mieux possible, avec l'aide de l'Aksakal qui se prodigue pour recevoir dignement ses hôtes de passage.

24 août. — L'étape d'hier nous a conduits, à travers des gorges difficiles, jusqu'au confluent de la rivière du Kilyang et du Liam-Lyung où nous avons campé. Nous remontons aujourd'hui la même vallée, sous la conduite de l'Aksakal d'Ak-Chour et, par des sentiers escarpés où les chevaux ont grand'peine à s'accrocher, nous parvenons au refuge de Tchouchkoun, à l'altitude de 3 725 mètres. Mais ce refuge en ruines offre une bien faible protection contre la pluie mêlée de neige qui tombe en rafales; pas de bois... c'est avec peine qu'on allume un feu d'argol et nous désespérons de pouvoir nous réchauffer quand l'Aksakal, ému de nos misères, se résout à violer la loi et arrache de ses propres mains une solive de la charpente à moitié démolie déjà. Nous voilà sauvés; bientôt une belle flambée crépite qui nous réconforte et ranime le courage de nos hommes.

La nuit a été pénible, troublée par les grognements des yaks et par les conversations bruyantes des carava-

1. Les habitants d'Ak-Chour sont, comme les Sarikolis, des musulmans chiites originaires du Wakan; ils sont venus s'etablir dans ces gorges sauvages, il y a une quarantaine d'annees. Altitude : 2660 mètres.



LA COLLINE AU SOMMET DE LAQUELLE EST ENTERRÉ CHAH-I-DOULAH
SUR LES RIVES DU KARA-KASCH.



UN DOUBLÉ SUR DES ANTILOPES TIBÉTAINES, A PLUS DE 5 000 MÈTRES D'ALTITUDE.

niers. Au point du jour, on charge les bagages et une fois tout en ordre nous nous mettons en route vers les sommets neigeux, tandis que l'Aksakal d'Ak-Chour reprend seul le chemin de son village.

Dès le départ Iskandar a des difficultés avec son yak, une superbe bête noire comme un corbeau, qui, trouvant sans doute notre interprète un peu trop lourd, cherche à le jeter à terre et se livre dans ce but à des exercices du plus joyeux comique. Le temps s'est remis au beau; on entend les perdrix rappeler dans les gorges voisines. Bientôt nous en rencontrons plusieurs compagnies et nous nous livrons à un véritable massacre : ce sont des oiseaux de la taille d'une grosse pintade que les indigènes nomment des *oulars* et dont la chair est excellente.

Après deux heures d'une ascension facile le long de croupes gazonnées, nous arrivons à un petit lac dominé par de hautes parois rocheuses saupoudrées de neige. Par des lacets interminables, il nous faut maintenant gravir une moraine de schiste jusqu'à un replat couvert de glace où l'on fait halte pour laisser reposer les yaks qui soufflent et halètent péniblement; le baromètre indique 4810 mètres : chose bizarre, nous sommes exactement à l'altitude du mont Blanc. Plus haut, nouvel arrêt pour refaire les charges; le brouillard nous cache le sommet du col, mais à en juger par les précautions que prennent nos gens, il doit y avoir là quelque passage périlleux. Un coup de vent qui déchire les nuages me permet d'apercevoir à

mes pieds une combe profonde remplie de cadavres de chevaux ; dans l'obscurité glacée, volent en croassant des nuées de corbeaux et des vautours y tourbillonnent par centaines : c'est une véritable vision de l'Enfer du Dante !

Mais les charges sont prêtes, on se remet en route à travers un névé où les malheureux yaks glissent à chaque pas ; après le névé, une moraine en décomposition dont la pente, presque verticale, surplombe le charnier entrevu tout à l'heure. Les chevaux qui grimpent au-dessus nous envoient des avalanches de pierres et paraissent arrêtés par une grosse difficulté... qu'y a-t-il encore ?

Je n'attends pas longtemps la solution du problème ; des cris me font lever la tête et j'aperçois un cheval qui roule sur la pente, en même temps que je reçois une grêle de cailloux. Nos montures, affolées par le bruit et par cette brusque dégringolade, font demi-tour au-dessus de l'abîme et c'est miracle que Zabieha et moi ne tombions pas dans la fosse commune pour être bientôt, nous aussi, la proie des grands oiseaux voraces dont le vol tourbillonnant énerve et fascine. Nous arrivons enfin au passage délicat, banc de glace à 45° qu'il nous faut traverser à pied, et nous voilà parvenus au Kilyang Davan : le baromètre donne 5 260 mètres, un brouillard intense nous enveloppe. Il est impossible d'y voir à plus d'un mètre devant soi et la minute est pleine d'émotion au milieu de ce chaos de pierres, de bêtes et de gens, dans cette sorte



LA COUR INTÉRIEURE DU FORTIN CHINOIS DE SOUGHET-KOURGAN.

d'obscurité nuageuse que percent seulement les appels des caravaniers et le piétinement acharné des chevaux et des yaks.

Pendant que deux hommes dévalent vers l'abîme à la suite du malheureux cheval pour tenter un sauvetage bien improbable, nous descendons au sud une pente rapide avec de la neige jusqu'aux genoux. Puis nous retrouvons la moraine et, par un sentier relativement facile, nous parvenons en moins de quatre heures au point appelé Tegermanlik[1] où l'on installe le camp parmi d'énormes galets, sur le bord d'un torrent. Une heure après, arrivent nos chevaux; quelle n'est pas notre stupéfaction en constatant qu'aucun ne manque à l'appel et que la malheureuse bête qui a dégringolé tout à l'heure accompagne le reste de la caravane : elle est là, couverte de sang, la peau criblée de mille entailles, l'œil droit perdu... c'est lamentable. Quant à nos hommes, ils se consolent en disant que la fois dernière, ils ont perdu seize chevaux au même endroit.

28 août. — Deux jours de marche dans les gorges du torrent de Tegermanlik nous ont amenés sur les bords du Kara-Kasch, parmi de hautes falaises sombres et désolées.

En mettant ce matin le pied hors de ma tente, j'aperçois un bon vieux Kirghize à la mine réjouie qui aide nos hommes à charger les bagages : c'est le Yousbachi (chef de cent) du village de Tourou-Sou

1. 4 260 mètres d'altitude.

qui, ayant eu la malencontreuse idée de passer par là, s'est vu réquisitionner par Iskandar. Il remplacera, pour nous conduire à Chah-i-Doulah, les deux hommes de l'Aksakal d'Ak-Chour qui vont rentrer chez eux.

Nous remontons la vallée en suivant la rive gauche du Kara-Kasch, précédés par le Yousbachi qui, avec sa calotte et ses favoris, ressemble à un gros paysan normand; son cheval, haut comme une chèvre, est la risée des caravaniers... Bientôt le défilé s'élargit et la rivière s'y étale en de nombreux bras : nous en profitons pour la passer, puis nous continuons sur la rive droite jusqu'à hauteur de Chah-i-Doulah. Il nous faut alors retraverser le Kara-Kasch par un gué si profond que notre guide et son minuscule poney font mine de disparaître sous l'eau. Devant nous un fortin[1] dresse ses murailles en ruines, tandis qu'un peu plus loin, des queues de yaks et des cornes d'ibex, plantées au sommet d'une colline, marquent l'emplacement d'un mazar fameux dans toute la région.

Pendant que les hommes rangent nos caisses à côté d'une maisonnette où nous trouverons un gîte pour la nuit, notre Yousbachi, en veine d'amabilité, vient s'asseoir près du feu et nous conte, sans trop se faire prier, les « potins » de la vallée. D'après lui le mazar existe depuis les temps les plus reculés et recouvre la

1. Seul vestige de l'occupation du pays par les Anglais en 1890. Cette occupation ne fut d'ailleurs que temporaire, les Chinois ayant, à cette époque, fait de vives représentations au Gouvernement britannique et s'étant élevés, avec la dernière énergie, contre cette violation de territoire.



LA SOURCE DU RASKEM, AU POINT APPELÉ BALTI-BRANGSA.



NOS CHEVAUX DE SELLE PARVIENNENT ÉPUISÉS AU COL DU KARAKOROUM (5 510 MÈTRES).

tombe d'un chef militaire venu jadis à la tête d'une armée pour combattre les Chinois. Il est intéressant de savoir quelle pouvait être la nationalité de ce Chah-i-Doulah et j'interroge le Kirghize.

« Makedon », nous répond-il.

Et il explique que ce guerrier venait de La Mecque. Mais il me revient à l'esprit que les Sartes, dont le langage est à peu près le même que celui de ces pays-ci, appellent Alexandre-le-Grand « Iskandar-Makedon » et je me demande alors si Chah-i-Doulah n'était pas macédonien et par conséquent l'un des capitaines de l'armée d'Alexandre[1].

Quoi qu'il en soit, ce mazar est parmi les plus vénérés et les Kirghizes viennent en foule y sacrifier moutons et yaks pour obtenir du saint la guérison d'un malade ou la protection des troupeaux. Une riche veuve de la région voulant, disait-on, se ménager les faveurs de Chah-i-Doulah dans l'espoir peut-être de retrouver un époux, fit construire la petite maison où nous sommes, afin de permettre aux pèlerins de méditer et de prier à l'abri de la tourmente qui surprend fréquemment le voyageur dans ces parages. Comme pour corroborer les dires du Yousbachi, un violent orage éclate tout à coup sur nos têtes et nous n'avons

1. La chose n'est pas impossible, si l'on admet que, dans sa marche vers l'Inde, le grand général ait songé à se faire couvrir sur sa gauche par un détachement qui, remontant la vallée du Ferganah, serait passé en Kachgarie avec ordre de traverser le Karakoroum et de rejoindre l'armée principale vers Attok, sur le haut Indus. Nous avons déjà vu que l'on avait retrouvé des traces du passage d'Alexandre, ou plutôt d'une partie de son armée, à Tasch Kourgan, et il est à noter que la route la plus courte pour, de ce point, gagner le Karakoroum passe par Chah-i-Doulah.

que le temps de nous barricader en bénissant la noble dame kirghize.

29 août. — Il a plu une partie de la nuit et lorsque nous montons à cheval, de lourds nuages gris s'accrochent encore aux flancs des montagnes. La caravane atteint de bonne heure le fortin chinois de Sougher-Kourgan[1]. C'est un aimable vieillard tibétain qui nous reçoit. Le logement qu'il nous offre est très propre et nous en apprécions comme il convient le confortable relatif, sachant ce poste le dernier abri de pierres que nous devions rencontrer jusqu'aux villages du Petit Tibet : une dizaine de jours de tente en perspective à plus de 5000 mètres !

Le vent qui souffle en tempête nous offre au matin la surprise d'un temps splendide et d'un gai soleil. Notre étape s'accomplit doucement, à travers une étroite vallée, jusqu'à Bachi-Boulak, où le camp est installé sur une fraîche herbe verte qu'arrosent en tous sens d'innombrables petites sources.

En route le lendemain dès l'aube, nous grimpons constamment parmi de gros blocs de rochers qui rendent la marche fort pénible. Après un arrêt au point appelé Koutasse-Djilga[2], on reprend l'ascension de plus en plus fatigante. Trois de nos chevaux boitent ; l'un d'eux souffre à ce point que Zabieha le débarrasse des bagages qu'il porte et en charge sa propre mon-

1. Le mot *soughet* ou *soukat* désigne de petits arbustes, genre osier, qui croissent nombreux dans les environs du fortin.

2. Chemin des yaks.

ture, à la stupéfaction des caravaniers. Il est plus de cinq heures quand nous atteignons enfin le col du Soughet Davan, à 5380 mètres. Bêtes et gens sont à bout de forces, aussi nous voyons-nous dans l'obligation de camper non loin de là, sur un plateau désert affreusement balayé par la tourmente.

On voudrait pouvoir dormir, mais l'altitude élevée (5075 mètres) cause une telle oppression à tout le monde, qu'il est impossible de rester étendu et que nous devons passer la nuit, serrés les uns contre les autres, accroupis autour d'un maigre feu de crottin, car nous n'avons plus de bois et aucune racine ne pousse sur le sol couvert d'ardoises. Les chevaux sont plus malades encore que nous-mêmes et la plupart ont des saignements de nez qui achèvent de les affaiblir. C'est une véritable nuit de misère et de souffrance qui nous paraît interminable.

1er septembre. — Aujourd'hui, nous allons retrouver le Raskem Daria et passer au point dit Ak-Tagh, que j'avais primitivement espéré atteindre en venant de l'ouest. Mais on se rappelle mes difficultés avec les caravaniers au col d'Ili-Sou, l'impossibilité de suivre cette route à cause de la hauteur des eaux et l'obligation où je fus contraint, bien malgré moi, de remonter jusqu'à Yarkand en abandonnant la voie du Raskem. Depuis le 25 juillet nous sommes en route pour gagner ce point. Enfin nous y touchons! Le paysage est nu et désolé; pas une goutte d'eau dans le lit du fleuve cependant large d'un kilomètre. Vers le

sud, un massif de glaciers nous indique la direction du Karakoroum...

Nous venions à peine de dépasser Ak-Tagh, qu'une superbe antilope, aux cornes majestueuses, traverse le sentier devant nous, sans paraître nullement inquiétée de notre présence. J'avais, par bonheur, ma carabine suspendue à l'arçon de ma selle.

— A vous! me crie Zabieha, qui, le premier, a vu la bête imprudente.

Je tire vivement et l'atteins au jarret. Elle fléchit d'abord, puis double d'allure. Mais à la traînée de sang qu'elle laisse sur le sable, Zabieha, la jugeant blessée sérieusement, se lance au galop à sa poursuite. Course vaine : malgré sa blessure l'antilope nous échappe.

On campe aujourd'hui dans le lit même du Raskem, près d'une source minuscule que les caravaniers nomment Darvaz-Sarigout. L'eau qu'elle donne parcimonieusement coule avec une telle lenteur que nous demeurons près d'une demi-heure la gorge sèche, à attendre le litre d'eau dont nous avons besoin. Pourtant l'endroit est très fréquenté par les caravanes; de nombreux squelettes de chevaux attestent même que les malheureuses bêtes y meurent bien souvent de fatigue et de faim. Vers le soir, le tonnerre gronde et la neige se met à tomber à gros flocons; nous sommes à 4075 mètres d'altitude.

Au réveil, la campagne est toute blanche de la neige tombée pendant la nuit, mais le ciel est pur et



LE KIZIL-YAR OU « DÉFILÉ ROUGE ».

tout nous promet une belle journée. Nous remontons le lit toujours desséché du Raskem. Un de nos chevaux, qui depuis plusieurs jours boitait très bas, est abandonné par les caravaniers; il est dans un état lamentable et Zabieha, pour abréger sa souffrance, lui loge une balle dans le front. Pauvre vieux serviteur mort à la peine! Je ne puis m'empêcher de me retourner plusieurs fois, et longtemps derrière nous, sa masse noire reste visible sur la neige où le sang fait une tache qui va s'élargissant autour des naseaux. Un squelette de plus qui blanchira demain sur les cailloux secs de la plaine...

Combien nous aimerions mieux voir étalé à nos pieds le corps gracieux et svelte d'une antilope. Il s'en montre précisément de tous côtés autour de nous; par malheur elles sont beaucoup plus farouches que la première et fuient à notre approche. Zabieha, toujours intrépide, les pourchasse sans se lasser. Demeuré seul, je laisse mon cheval à Iskandar et je m'avance en rampant jusqu'à la crête d'un vallon où je viens d'apercevoir deux femelles. Mais la marche rapide, à cette altitude, a tellement accéléré les battements de mon cœur que je suffoque. Il me faut attendre, accroupi sur le sol, l'instant où ma respiration redevenue normale me permettra de viser convenablement; du reste les deux antilopes broutent sans méfiance. Pourtant l'une d'elles vient de lever la tête et flaire le vent; j'épaule aussitôt, un genou en terre, et je tire : au coup elle s'effondre. La seconde, surprise, fait un bond et ne

sachant de quel côté est le danger, s'arrête, en éveil, près du cadavre de sa compagne : deux balles m'en rendent maître. Alors je vois se dresser soudain, comme un lièvre bondissant de son gîte, Iskandar qui m'avait suivi. Plus joyeux certes que moi-même, il se précipite le couteau à la main vers mes deux victimes et, poussant des cris de victoire, il les égorge suivant le rite musulman.

Mais quand nous voulons nous remettre en route, la caravane a disparu de l'horizon. Comment faire? Aucune piste n'est marquée sur le sol, aucune indication ne peut nous mettre sur la voie dans cette vallée déserte, large de plusieurs kilomètres, où seules quelques antilopes errent encore çà et là... Par bonheur, l'un de nous retrouve les traces de nos bêtes et, toujours en remontant le lit desséché du Raskem qui serpente au milieu de collines d'un rouge brique, nous parvenons enfin, à la nuit tombante, au campement choisi par les caravaniers.

La source, à côté de laquelle sont plantées les tentes, a nom Balti-Brangsa ; c'est une des sources de cet immense Raskem Daria que nous avons traversé près de Yarkand et qui s'étend majestueux jusqu'aux rives du Lob-Nor. Nos poumons commencent à ressentir un peu moins les effets de la haute altitude où nous sommes (5 040 mètres) ; cependant l'oppression est encore fort désagréable. N'était cet inconvénient presque quotidien, nous passerions ici une soirée délicieuse, au milieu du cirque de glaciers qui nous entoure

et dont la lune, incomparablement claire, varie à l'infini les inoubliables aspects. Le ciel est d'une pureté merveilleuse et de légers nuages, qui courent à l'horizon, ont le profil si nettement découpé et dessinent de si étranges figures qu'ils semblent de grands oiseaux de proie planant, d'un vol fantastique, sur le mystère de ces mornes étendues...

3 septembre. — Je suis réveillé par les cris et les jurons des caravaniers. Énervés sans doute par la fatigue et l'altitude, ils se battent à coups de piquets de tente et sortent même leurs couteaux. Il faut, pour les calmer, toute l'autorité de Zabieha qui se jette résolument entre eux; mais ils se séparent en maugréant et tout nous fait prévoir de prochaines querelles qui amèneront quelque nouveau pugilat. Nous n'avons vraiment pas besoin de ce surcroît inattendu de préoccupations, car si le ciel est riant, au lever du soleil qui teinte d'une douce lumière à peine rosée les glaciers d'où sort le Raskem, la terre est d'un aspect plutôt sinistre. Des cadavres de chevaux, des squelettes aux attitudes fantastiques, plus nombreux à mesure qu'on avance, jalonnent la piste devant nous.

Après 10 kilomètres environ de chemin presque facile, nous abordons les pentes du Karakoroum. Immédiatement au pied du col, un amas de grosses pierres attire mon attention : c'est là, paraît-il, le monument élevé jadis par notre compatriote, M. Dauvergne, à la mémoire de son ami Dalgleish, assassiné en cet endroit par un Afghan; je ne puis malheureusement

retrouver aucune trace de l'inscription qui commémorait l'attentat. Cent mètres plus haut, nous sommes au col; un mazar, au-dessus duquel flotte un chiffon tout effiloché par la tourmente, marque la ligne frontière entre le Céleste Empire et les Indes. Je regarde mon baromètre; il indique 5 510 mètres. Nous souffrons relativement peu de l'altitude, mais il n'en est pas de même des chevaux qui paraissent épuisés et soufflent du sang par les naseaux. A nos pieds, sur un replat proche du col, un malheureux chameau, abandonné par quelque caravane, se débat contre de grands vautours au cou pelé qui tourbillonnent en l'air autour de lui et qui attendent sans doute le dernier souffle de la pauvre bête pour se précipiter à la curée...

Sitôt le passage franchi par tout le monde, la caravane dévale les pentes sud du massif et vient dresser les tentes sur les bords d'un ruisseau, parmi des pierres blanches où ne pousse pas la plus petite herbe verte. Nos hommes, à leur tour, sont abattus et souffrent d'un violent mal de tête; une impression morale, plus peut-être que physique, les décourage, car l'endroit où nous sommes et qui a nom Tchoudjaz-Djilga[1] jouit d'une bien mauvaise réputation parmi eux. Il est hanté, dit-on, par un génie malfaisant qui *empêche l'eau de bouillir*, et quand, la nuit venue, nous nous trouvons réunis autour du feu d'argol, Youssouf, un des caravaniers, nous raconte l'histoire du marchand de peignes et de la bouilloire.

1. 5 225 mètres d'altitude. — *Tchoudjaz* signifie : bouilloire, et *djilga* : chemin.

« C'était un vieil Hindou qui s'en allait à Yarkand, pour y vendre plusieurs ballots de peignes en bois, tels qu'on les fabrique dans la haute vallée de l'Indus. Il s'arrêta un soir au bord de ce même ruisseau, et sa bouilloire une fois pleine, il essaya d'allumer le peu de bois qu'il possédait encore. Mais ce fut en vain qu'il battit le briquet : le bois, mouillé sans doute au passage d'un gué, se refusait à prendre. Que faire? Notre homme se gratta l'oreille et regarda autour de lui : il n'y avait là ni racines d'herbes, ni crottin de cheval pour animer la flamme; seuls les peignes qui étaient en bois feraient certes une belle flambée, et la bouilloire chanterait, et le vieillard prendrait son thé. Pourtant brûler la marchandise, c'était jeter au feu des roupies... La gourmandise et peut-être aussi la nécessité de ne pas mourir de froid et de soif l'emportèrent sur l'avarice. Deux peignes crépitèrent sur la braise, puis quatre... et la bouilloire ne chanta pas. L'Hindou mit de côté les jolis peignes ornés d'enluminures et en brûla douze qui ne valaient pas cher. Il vit des dents pointues qui mordaient la flamme en se tordant, mais il ne vit point l'eau bouillir. Alors, pris de colère, le marchand qui avait manqué bien des choses dans sa vie, sauf de prendre le thé, sacrifia toute sa collection et même les pièces rares illustrées des versets du Koran. Hélas! l'eau demeura immobile et la *Tchoudjaz* ne fit entendre aucun murmure, si bien qu'au matin du jour suivant, une caravane qui passait trouva le vieil Hindou étendu sans vie près de sa bouilloire et l'on supposa

qu'il était mort de rage parce que, comme ses peignes, il montrait les dents »...

Là-dessus, le brave Youssouf, fatigué d'en avoir tant dit, lampa un dernier bol de thé et se roula dans sa couverture en nous souhaitant une heureuse nuit.

4 septembre. — Nous passons auprès d'un groupe de trois tombeaux construits en pierres sèches. En ce lieu appelé Tasch-Goumbaz serait enterré, au dire des caravaniers, un « Padicha » ou général venu de Rome, il y a des siècles, avec 500 soldats. Que penser de cette histoire? Serait-ce la tombe d'un compagnon d'armes de Chah-i-Doulah? Mystère! Je ne puis rien obtenir de plus de nos hommes, sinon qu'ils me montreront demain l'emplacement où ce padicha avait installé son camp.

Quelques kilomètres après Tasch-Goumbaz, on traverse la rivière appelée Tchiptchak, puis l'on grimpe un escalier aux marches gigantesques pour atteindre l'immense plateau de Dapsang qui est à une altitude moyenne de 5 250 mètres.

Nous parcourons du nord au sud pendant quatre longues heures cette plaine fastidieuse, toute parsemée de petits cailloux pointus blancs et noirs. Devant nous se dresse, pour rompre heureusement la monotonie du paysage, la chaîne immense et grandiose des glaciers du Sasser dont les aiguilles éclatantes de blancheur montent à plus de 7000 mètres. Vers le soir nous arrivons enfin à l'extrémité du plateau et, par une descente rapide, nous parvenons dans une gorge des plus



ON INSTALLE LES TENTES SUR L'EMPLACEMENT DE L'ANCIEN CAMP DE MOURGO-BOULAK.

curieuses; les flancs en sont rouges, couleur de sang, et la rivière, dans laquelle pataugent nos chevaux, paraît sortir de quelque fantastique abattoir. On appelle ce défilé le Kizil-Yar ou « défilé rouge ». Nous marchons dans le lit même du torrent pendant plusieurs kilomètres et, la nuit venue, nous campons dans un creux de rocher, véritable repaire de fauves, dominé de tous côtés par de hautes parois verticales.

On a vraiment le corps brisé, le cerveau las de cette suite d'étapes à travers des contrées absolument désertes. Les chevaux, qui n'ont pas eu d'herbe depuis quatre jours, se précipitent sur les quelques touffes de mousse qui croissent au bord de l'eau ou dévorent à belles dents le crottin de leurs camarades. Il faut leur disputer cette denrée précieuse qui est notre seul combustible depuis une semaine, et nous devons, ce soir, sacrifier quelques piquets de tente pour arriver à cuire un quartier d'antilope.

5 septembre. — Journée de marche pénible à travers des gorges profondes et tortueuses : à droite et à gauche, la montagne lance des aiguilles comme autant de flèches vers l'azur du ciel. Plus bas, c'est l'amoncellement fou des roches, les ravins pierreux, les énormes vagues de sable qui se chevauchent et s'entremêlent... Décor d'un pittoresque effrayant qui semble avoir été brossé pour quelque gigantesque race disparue.

Vers le soir, nous grimpons le long d'une paroi presque verticale et, par un sentier en corniche, nous

1. 4600 mètres d'altitude.

arrivons sur un replat où les caravaniers montent les tentes. C'est ici Mourgo-Boulak[1], où la tradition veut que le Padicha, enterré à Tasch-Goumbaz, ait installé jadis un camp retranché. Il faut avouer que la position était admirablement choisie. Une source abondante jaillit au centre du plateau, et le terrain même du camp est aussi bien damé et aussi horizontal qu'un « court » de tennis. On voit encore les ruines d'un mur construit en pierres sèches qui, bordant le replat du côté du nord, c'est-à-dire du côté de la Chine, contribuait à rendre la position plus forte.

De défilé en défilé, nous parvenons le lendemain, après une longue étape, sur les bords d'une large rivière aux eaux boueuses. C'est le terrible Chayok, redouté des caravanes. Je me demande de quelle façon nous pourrons le traverser, lorsque je vois venir à nous trois indigènes qui s'engagent dans les rapides en s'arc-boutant sur de longs bâtons. L'eau semble parfois les couvrir entièrement, mais avec une adresse admirable, ils réussissent à nous rejoindre. Prenant alors la tête, ils nous guident sans hésiter par un gué tortueux que, seuls, nous n'aurions pu repérer et, malgré la vitesse du courant, ils nous amènent sans encombre sur la rive opposée.

Bientôt nous sommes à Brangsa-Sasser[1], au pied même des glaciers du Sasser-La que nous allons essayer de passer demain. Vues d'ici, leurs pointes chaotiques, leurs immenses crevasses aux reflets bleuâ-

1. Refuge en ruines à 4 635 mètres d'altitude.



VIEILLARD AVEUGLE DEMANDANT L'AUMONE A YARKAND.



HALTE SUR LES BORDS DU CHAYOK, AVANT LE PASSAGE DU GUÉ.

tres paraissent infranchissables, mais les caravaniers prétendent que, si les génies qui résident en ces lieux sinistres nous sont favorables et nous gardent des avalanches, on sera sorti des plus mauvais pas avant le coucher du soleil. « Allah est grand, disent-ils, et dans deux jours nous arriverons aux premiers village tibétains... »



CHAPITRE VI

A TRAVERS LE PETIT TIBET ET LE KACHMIR

SUR LES GLACIERS DU SASSER. || LA VALLÉE DE LA NOUBRA. || NOTRE PREMIÈRE HALTE CHEZ LES TIBÉTAINS. || PANAMIK ET SES BLANCS TCHORTENS. || LES MOULINS A PRIÈRES. || LE COL DU KHARDONG SOUS LA TOURMENTE. || ARRIVÉE DANS LA CAPITALE DU PETIT TIBET. || UN MONASTÈRE DE LAMAS. || PAYSAGES DU KACHMIR. || SRINAGAR, LA VENISE DE L'INDE. || EN ROUTE POUR LE BÉLOUTCHISTAN.

RUDE étape que nous promet la traversée du Sasser-La! Par bonheur le ciel, que j'interroge en m'éveillant, est merveilleusement pur et l'atmosphère paraît calme; nous pouvons donc espérer franchir, dans les conditions les plus favorables, cet océan de glace dont les vagues géantes brillent déjà, là-haut, sous les rayons du soleil levant.

Trois heures d'une marche pénible à travers des éboulis nous amènent au pied même du col. Les difficultés réelles commencent alors avec l'ascension de la moraine frontale dont les pierres, mêlées d'une boue jaunâtre, croulent à chaque instant sous les pas des

chevaux. Au sommet de cet escarpement nous trouvons le glacier qui nous conduit au col[1] par une pente à peine sensible.

Tout est blanc autour de nous; le soleil du plein midi fait resplendir les vastes étendues neigeuses, mais il fait également fondre la glace et nous enfonçons jusqu'aux genoux dans une sorte de sorbet sans consistance, piétinant lourdement avec l'apparence de canards qui pataugeraient dans une mare.

Nous voici maintenant de l'autre côté du col, dévalant la pente rapide d'un névé; les crevasses succèdent aux crevasses et, comble d'infortune, nous sommes dominés par une paroi rocheuse, lézardée jusqu'à la base, d'où dégringolent des avalanches qui roulent avec un bruit de cataclysme et affolent nos bêtes.

Ici, comme au désert, des animaux en grand nombre jalonnent la route. Les uns, tombés de la veille, semblent dormir en des poses presque naturelles; d'autres, abandonnés depuis des années peut-être et momifiés dans les attitudes les plus bizarres, sont perchés sur des colonnes de glace, formant çà et là comme de grands champignons fantastiques[2]...

Pendant quatre heures, nous luttons contre des difficultés de toutes sortes. Nos hommes sont vraiment extraordinaires : aidés d'Iskandar et de deux Tibétains loués pour la circonstance, ils font leur dur métier avec

1. Sasser-La : altitude 5 365 mètres. — *La* en tibétain, comme *Davan* en kirghize, signifie col ou passage.

2. Phénomène bien connu des *tables de glaciers*.



LE COL DU SASSER-LA (5 365 MÈTRES).



TAGHAR. LE TEMPLE AUX MOULINS A PRIÈRES.

un courage simple que j'admire, relevant les chevaux, allant chercher des bagages au fond d'une crevasse, les rechargeant sans un murmure, grâce à cette grande et paisible habitude qu'ils ont de la lutte constante avec les éléments.

La montée du col avait commencé dès huit heures du matin, il est trois heures de l'après-midi quand nous sortons enfin des glaciers. Encore quelques kilomètres de descente à travers d'énormes blocs de granit et nous plantons les tentes près d'une source, dans un vallon appelé Touti-Yalak[1] où pousse une belle herbe verte. Bêtes et gens ont bien gagné leur journée. Demain, *Inchallah*[2], nous verrons les premiers villages tibétains.

8 septembre. — Sous un soleil splendide, nous levons le camp de bonne heure et dévalons les pentes gazonnées, tout joyeux d'avoir pu franchir le Sasser sans accident. Sur la droite débouche une profonde vallée qui vient du nord : c'est l'immense glacier de Remo, l'un des plus vastes du monde, qui s'étend jusqu'à nous en vagues gigantesques et me fait songer à Chamonix et à notre Mer de glace, vrai joujou de bergerie suisse à côté de ce colosse. Un peu plus loin une route nouvelle[3], construite en entier dans le granit, se déroule comme un serpent monstrueux, grimpe,

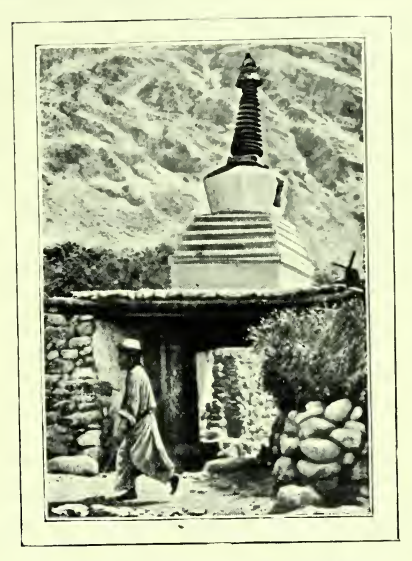
1. 4795 mètres d'altitude.
2. S'il plaît à Dieu.
3. Cette route, construite sous la direction d'officiers britanniques, permet d'éviter le passage du Karaoul-Davan et de raccourcir ainsi l'étape de Touti-Yalak à Spango.

descend, puis regrimpe pour redescendre encore au milieu d'à-pics vertigineux, et nous amène sur les bords de la Noubra.

En face de nous, une verte oasis accrochée aux flancs de la montagne : c'est Arena dont les pyramides funéraires se détachent en blanc sur la masse sombre des arbres. Par ici, c'est toujours le désert avec ses galets et sa haute muraille granitique et il nous faut marcher longtemps encore pour arriver au milieu des vergers et des prairies. Nous sommes alors dans le village tibétain de Spango, où un ménage de bons vieillards nous offre l'hospitalité et nous accueille en tirant la langue, ce qui est ici la formule du bonjour.

Je pénètre pour la première fois dans une maison tibétaine; tout y est donc, pour moi, nouveau et instructif. Au rez-de-chaussée : les écuries; au premier étage : les chambres, la cuisine et le cellier. Devant l'entrée, une longue perche porte à son extrémité une bande étroite de toile blanche sur laquelle sont écrites des prières et qui flotte au gré des vents comme la flamme d'un navire de guerre... Et dès ce petit village de Spango on se sent dans un pays différent, particulier, que le respect des mœurs patriarcales a éloigné de tout progrès inutile et qui a conservé sa race, ses coutumes et sa religion naïve.

Nous sommes salués le lendemain au départ par quelques pauvres musiciens déguenillés qui tentent sur le fifre et le tambourin de nous initier à l'harmonie tibétaine : le groupe est certainement pittoresque, mais



PORTE DU VILLAGE DE PANAMIK.



LA PREMIÈRE MAISON TIBÉTAINE RENCONTRÉE SUR NOTRE ROUTE A SPANGO.

la musique, avec sa petite ritournelle plaintive et grêle, ne charme que médiocrement nos oreilles.

La route suit à une certaine distance la rive gauche de la Noubra; elle est bordée d'une haie de buissons épineux qui empêche les chevaux de s'égarer dans les blés ou dans les avoines. En deux heures, nous atteignons Panamik[1], assez gros village dont le nom, admirablement approprié, signifie « œil de verdure ».

A peine étions-nous installés que nous voyons poindre un noble vieillard à l'air très digne, qui porte une lorgnette en bandoulière, des couteaux à la ceinture et des souliers européens aux pieds. C'est un messager du commissaire anglais de Leh : il m'apporte de la part de son maître une lettre charmante, où celui-ci me souhaite la bienvenue et s'excuse de ne pouvoir être là quand j'arriverai dans sa résidence. Le digne vieillard, qui occupe un rang élevé dans la hiérarchie tibétaine, est chargé de nous guider et de veiller sur nous jusque dans la capitale du Petit Tibet.

Pendant qu'Iskandar songe aux préparatifs du repas du soir, nous nous dirigeons avec Zabieha vers une source d'eau chaude qui coule aux flancs de la montagne. Une sorte de piscine, creusée dans le rocher et recouverte d'un abri, nous permet de prendre un bain des plus agréables comme des plus nécessaires et nous bénissons l'homme intelligent qui a su aménager ces *thermes* de façon si pratique.

1. 3 340 mètres d'altitude.

10 septembre. — Il a été décidé que nous séjournerions à Panamik aujourd'hui afin de permettre à nos hommes et à nos chevaux de se refaire.

Je laisse Iskandar et Zabieha retourner seuls à la source et je visite le village, un appareil photographique à la main; il y a en effet par ici de nombreux monuments funéraires en forme de tiare, appelés *tchortens*, qui sont ornés de bas-reliefs dont il peut être intéressant de garder l'image.

Au sommet du cône de déjection sur lequel est bâti le village, parmi les églantiers et les roches, je découvre une sorte de divinité bizarre. Un cube de maçonnerie forme piédestal; sur la face centrale une figure grossièrement sculptée, avec ses larges oreilles et sa face épanouie, rappelle à s'y méprendre l'image faunesque d'un Silène; les quatre angles et la figure sont recouverts d'une bande verticale de peinture rouge; sur le piédestal, un gros fagot de branches de tamaris entouré de bandes de toile sur lesquelles sont écrites des prières, et plantés au-dessus du fagot, plusieurs bâtons agrémentés de petits drapeaux flottants.

Tout près de là, je trouve sur ma route un gros bloc de rocher portant gravée en lettres énormes la prière des Tibétains : « Om mani padmé houm »...

Le lendemain nous quittons les frais ombrages de Panamik et nous descendons la rive gauche de la Noubra, sous la conduite du vieillard à la lorgnette. Au pied de la haute falaise que nous longeons, les cônes de déjection se succèdent, les uns absolument



PAYSANS TIBÉTAINS DE LA VALLÉE DE LA NOUBRA.

désertiques, les autres couverts de végétation et de cultures; ceux-ci sont toujours dominés par l'idole de pierre dont j'ai parlé précédemment et qui sans nul doute représente l'image d'un dieu protecteur des champs et des troupeaux.

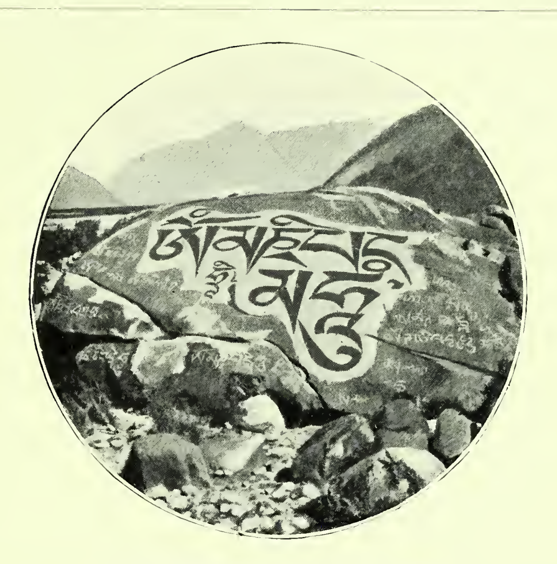
La vallée du Chayok se rapproche; on aperçoit, bâti tout contre la montagne, le joli village de Taghar, dont les maisons à toit plat et les nombreux mausolées éclatent de blancheur au milieu des peupliers et des sycomores. Le guide nous conduit à notre domicile, vaste maison à deux étages. Devant la porte, cinq femmes sont alignées; elles nous saluent toutes ensemble, la main à hauteur du front, dans une révérence des plus gracieuses. La plus rapprochée du seuil tient une cassolette remplie d'encens; elle me précède et par un escalier qui a, ma foi, grand air m'introduit dans mes appartements. Deux pièces, que sépare une balustrade ajourée, attendent leurs hôtes de marque. Comme meubles, une sorte d'immense fauteuil d'un modèle inconnu en Europe et, devant le fauteuil, un autel tout peinturluré sur lequel sont rangées avec symétrie les offrandes : un ciboire d'argent rempli de lait, une assiette de pommes, une autre de gros radis; le tout flanqué de deux jolis vases où s'épanouissent des bleuets et des giroflées qui embaument.

Les Tibétaines ont disparu après une dernière révérence; elles sont remplacées par notre vieux guide qui nous sert un thé à la cannelle tout simplement délicieux... Cette réception nous étonne et nous charme;

quant à Iskandar, il ne peut comprendre que ce soient les femmes, à la figure découverte, qui reçoivent ainsi l'étranger, et ses principes de musulman fanatique sont profondément choqués d'une pareille inconvenance.

Après quelques instants d'agréable farniente, nous allons faire un tour dans le village; une large avenue, bordée de grands peupliers qui alternent avec des tchortens, conduit à un vieux temple ombragé de platanes. Quelle quantité de moulins à prières! il y en a partout : cylindres énormes qu'une chute d'eau fait tourner, moulins à vent perchés sur le toit comme des colombiers, simples bobines nichées dans le mur que les fidèles poussent avec la main. Nous admirons l'ingéniosité religieuse de ce peuple naïf, tandis qu'un vieux lama, accroupi sous le porche du temple, nous examine en buvant à petits coups sa tasse de thé beurré. La tête complètement rasée, le torse enveloppé de façon pittoresque dans une étoffe de couleur lie de vin, il semble un vieux sénateur romain drapé dans les plis de sa toge.

Plus tard, du toit en terrasse qui couvre notre demeure, sous la lumière rosée du soleil couchant, j'assiste à la rentrée des troupeaux. D'abord s'avance, trottant menu, le flot pressé des moutons et des chèvres; ensuite vient le défilé plus lent du gros bétail que ramène tout un essaim d'enfants à demi nus. Deux taureaux, les derniers de la bande, se livrent un combat furieux dans une mare que le crépuscule a rendue violette; leur gardien, attendant sans hâte qu'ils aient



UNE PRIÈRE GRAVÉE SUR LE GRANIT.



VUE GÉNÉRALE DE TAGHAR.

vidé cette querelle, chante une mélopée très douce au rythme sauvage et lent... Et les étoiles s'allument au ciel que je suis encore là, gagné par le charme de cette nature si nouvelle.

A l'aube nous sommes réveillés par le chant monotone des litanies que le maître de la maison récite devant l'autel du foyer domestique. Un pauvre hère, à barbe blanche, entre en se prosternant et m'offre, sur un plat d'étain, une petite citrouille entre deux bouquets de bleuets; puis c'est notre gracieuse hôtesse qui m'apporte, avec ses vœux de bon voyage, des pains persans saupoudrés de sucre candi. Mais il faut quitter tous ces braves gens, le gai village et ses blancs tchortens, la vieille pagode et ses moulins à prières; je leur devrai une des impressions les plus exquises de mon long voyage!

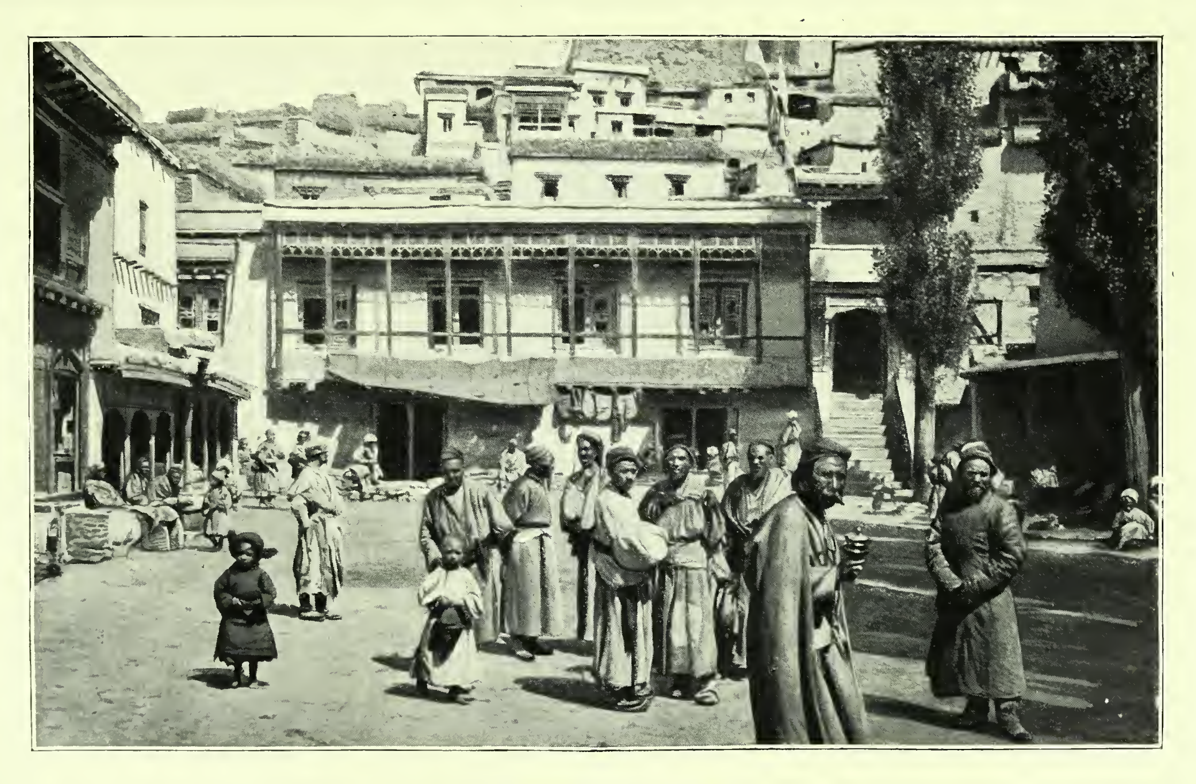
Nous voici bientôt au confluent de la Noubra et du Chayok que l'on retrouve ici après l'immense crochet qu'il dessine vers le sud-est; jusqu'à l'année dernière les caravanes devaient traverser les flots boueux de ce fleuve dans un bac, mais aujourd'hui l'on passe d'une rive à l'autre sur un pont suspendu qui paraît très solidement établi. Quelques kilomètres plus loin, nous trouvons, niché dans un enfoncement de la vallée, le hameau de Khartcha, où le vieux guide a fait préparer un logement à notre intention. Sitôt arrivé, il s'empresse à nous servir ce fameux thé à la cannelle dont il a le secret et me l'offre dans son écuelle de bois, au rebord d'argent ciselé, qui porte enchâssée dans le

fond une grosse turquoise. Comme tous ses compatriotes, il ne se sépare jamais de cette tasse curieuse, fermement persuadé que si quelque ennemi y versait un jour du poison, la turquoise changerait de couleur et le mettrait ainsi en garde.

Ce matin nous commençons la journée au milieu d'un épais brouillard, suivant d'abord la rive gauche du Chayok par une route difficile, creusée dans la paroi rocheuse qui surplombe la rivière. Les rencontres avec des caravanes venant en sens inverse sont ici parfois délicates et nous avons, de ce chef, plusieurs incidents dont nos hommes se tirent avec adresse. Mais quelques kilomètres plus loin, tournant brusquement au sud, nous nous enfonçons dans une gorge étroite et profonde qui nous conduit, après une montée fort pénible, au petit village de Khardong, vrai nid d'aigle construit dans les rochers. Les indigènes y paraissent beaucoup moins policés que dans la plaine et tout, dans leur allure et dans leur physionomie, me porte à croire qu'ils font le métier de contrebandiers et de détrousseurs de caravanes.

Il est entendu que nous laisserons à Khardong[1] les chevaux de bât qui doivent y stationner une quinzaine de jours pour se refaire, avant de reprendre, avec des charges nouvelles, la route de Yarkand; ils seront remplacés jusqu'à Leh par des yaks loués ici. Seul, le caravanbasch Khoul-Mahmad nous accompagnera demain et ramènera les trois chevaux de selle.

1. 3 920 mètres d'altitude.



LA GRANDE PLACE DE LEH.

14 septembre. — Je dis adieu aux deux caravaniers qui restent ici. Youssouf, le conteur de légendes, pleure comme un enfant et je ne puis m'empêcher d'être ému à la pensée de quitter ce brave garçon qui nous a donné tant de preuves de son dévouement. Pour lui, jour après jour, pendant les rudes années de son existence, il va continuer avec la même courageuse volonté cette lutte âpre et constante contre les forces redoutables de la nature...

Le départ est sinistre : nous nous mettons en route sous la neige qui tombe à gros flocons, chassée par un vent glacial. On passe à côté d'un refuge; des caravaniers y sont accroupis : devant la porte, ils ont amoncelé leurs charges, tandis que les chevaux serrés les uns contre les autres et tournant le dos à la rafale, font un peu plus loin comme une tache noire au milieu de la neige. Mais la tourmente redouble, on n'y voit pas à 20 mètres. Voici un second refuge : comme l'autre, il est envahi par de pauvres diables transis de froid.

Vers une heure, nous sommes au bord d'un petit lac entièrement gelé; deux yaks, conduits par un vieux Tibétain dont la barbe est blanche de givre, nous attendent là depuis ce matin, et nous profitons Zabieha et moi de l'aubaine, tandis qu'Iskandar, furieux de ne pas trouver un troisième yak pour son usage personnel, manifeste quelque mauvaise humeur. Il a du reste une telle horreur de la marche que, malgré le danger très réel, il préfère rester sur son cheval et

continuer ainsi l'ascension de la pente escarpée que nous gravissons sous une neige aveuglante.

Pendant plus d'une heure, nous montons ainsi et nous arrivons à la passe étroite du Khardong[1], haletants, brisés, n'en pouvant plus. Comme au Kilyang-Davan, un glacier à pente rapide et recouvert de neige a failli nous arrêter net, près du sommet; et si nous avons passé, nous, nos chevaux et nos yaks, c'est une fois de plus grâce à l'énergie, à l'adresse, à l'endurance des hommes qui nous accompagnent.

Sitôt le col traversé, la neige cesse et nous descendons rapidement une étroite vallée au débouché de laquelle se trouve le hameau de Ganglès. Il est cinq heures et nous n'avons rien pris depuis le matin, aussi est-ce avec joie que nous nous asseyons autour d'un feu clair de branchages où la *tchoudjaz* commence à chanter.

Nous sommes au terme de l'étape; aujourd'hui, 15 septembre, nous coucherons à Leh.

C'est d'abord, durant les premiers kilomètres, une marche dans un pays sauvage, aussi désolé que celui parcouru la veille. Il nous semble nous être égarés, nous être engagés sur une fausse piste, quand soudain l'étrange palais des anciens rois du Ladak apparaît à un tournant de la route. Construit sur une longue arête rocheuse, il domine de ses innombrables petites fenêtres une succession de croupes gazonnées où s'étagent des centaines et des centaines de tombeaux,

1. 5390 mètres d'altitude.

les uns d'un blanc éblouissant, d'autres plus sombres ayant la patine des siècles. Devant nous, au pied des monts Himalaya, l'Indus déroule son ruban argenté; partout des champs de blé, des vergers, de riantes prairies... Quel contraste avec le col du Khardong où nous passions hier de si cruels instants sous la neige!

Notre vieux guide nous conduit, à travers les rues du village[1], jusqu'à un pavillon ombragé d'immenses peupliers, où logent, paraît-il, les Européens de passage. Les chambres sont très propres, très confortables, et nous allons pouvoir, durant quelques jours, prendre le repos dont nous avons tous besoin, à l'abri du soleil, de la neige et des vents qui, depuis Yarkand, ont diversement poursuivi notre caravane.

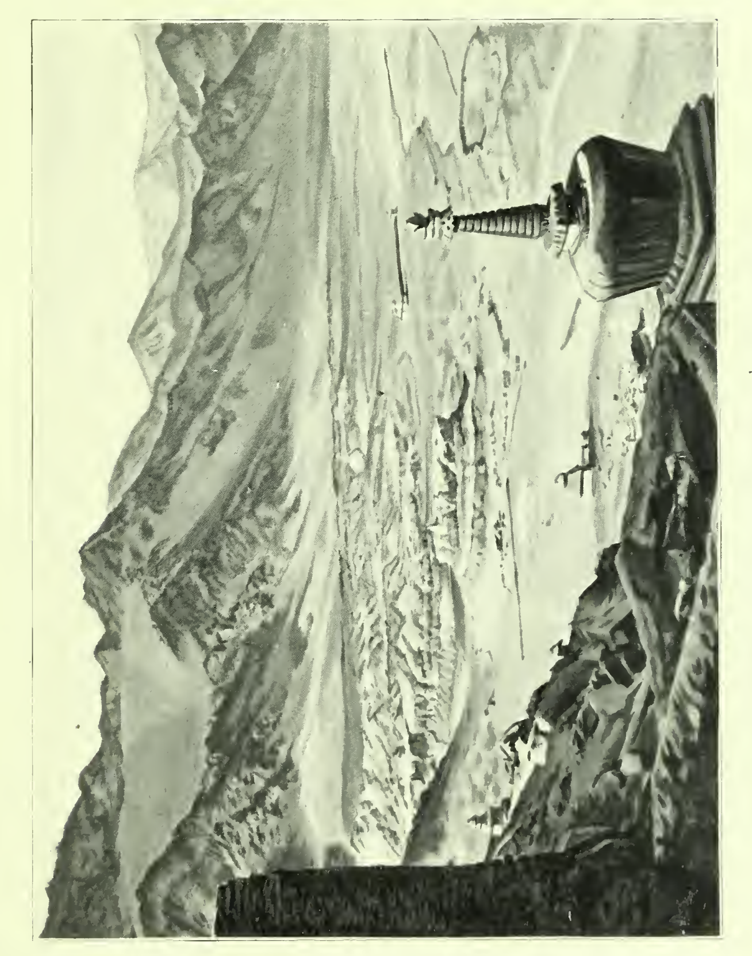
Le Tibétain, qui remplit ici l'office de facteur, m'apporte un volumineux courrier; voici bientôt trois mois que je n'ai pas eu de nouvelles, aussi est-ce avec une certaine émotion que je m'apprête à décacheter ma correspondance quand on annonce une visite. Un Hindou vêtu à l'européenne s'avance la main tendue et s'informe très aimablement de notre santé; nous causons, il m'explique qu'il est ici chef de district et remplace le vice-résident anglais, capitaine Patterson, en ce moment à Srinagar. Après avoir vérifié les passeports il nous quitte, mais il est remplacé incontinent par une députation des commerçants hindous qui, sous la conduite du frère de l'Aksakal de Yarkand, vient éga-

1. Altitude de Leh : 3525 mètres.

lement nous offrir ses salams et ses souhaits de bienvenue. J'ai hâte de lire mes lettres et je voudrais bien les voir au diable... Enfin la dernière poignée de main est échangée, je puis rentrer chez moi et prêter toute mon attention à la causerie familière de ceux qui veulent bien s'intéresser à mon voyage et dont la pensée, pour me rejoindre, a parcouru tant de déserts.

Le lendemain, le chef de district Sant-Ram vient nous prendre pour aller, avec lui, visiter la grande lamaserie de Spitok située à cinq ou six kilomètres de Leh seulement, sur les bords de l'Indus. Des petits poneys tibétains nous transportent à vive allure vers ce monastère célèbre ; de loin, il ressemble à une immense forteresse du Moyen âge avec ses terrasses, ses donjons crénelés et ses fenêtres étroites percées dans les hautes parois de granit. Les nids rudes aux toits plats sont serrés les uns contre les autres, dressés au midi, dominant la plaine de sable, et font tellement corps avec la nature qu'ils semblent avoir été créés par elle.

Mais nous voici au pied même du monastère : les trompettes sacrées font entendre leurs gémissements sonores, mêlés aux roulements sourds des tambourins ; la lourde porte tourne sur ses gonds et nous mettons pied à terre devant un groupe de lamas assemblés dans une attitude respectueuse. Quelques marches de pierre, et nous serrons la main du chef de la communauté. La persévérance d'une contemplation pieuse



LA PLAINE DE LEH VUE DU MONASTÈRE DE SPITOK.

dans le recueillement et la prière a fini par identifier le visage de ce grand lama avec celui du Bouddha classique : drapé dans sa toge de laine brune, il a vraiment l'air d'un dieu de bronze.

On nous introduit dans un oratoire tout parfumé d'encens; des sièges ont été disposés devant une petite table où sont des fleurs, des pommes reinettes et du sucre candi. Dans un coin de la chapelle je remarque un meuble à étagères, dont les rayons sont ornés de statuettes de Bouddha, soigneusement rangées les unes à côté des autres. Seule la planche inférieure est réservée aux images des « Pères supérieurs » décédés. Habillés d'une toge en étoffe, ils ont l'air d'une collection de pantins, mais les figures sont très finement faites et probablement ressemblantes. Au bas de l'étagère, sur une tablette : des lampes allumées, de l'encens, des bols de riz, des galettes de froment. Tout un côté de la salle est occupé par des manuscrits empilés les uns sur les autres, et desquels pendent de riches signets; au mur, de fines peintures sur soie représentent les épisodes de la vie du premier Bouddha.

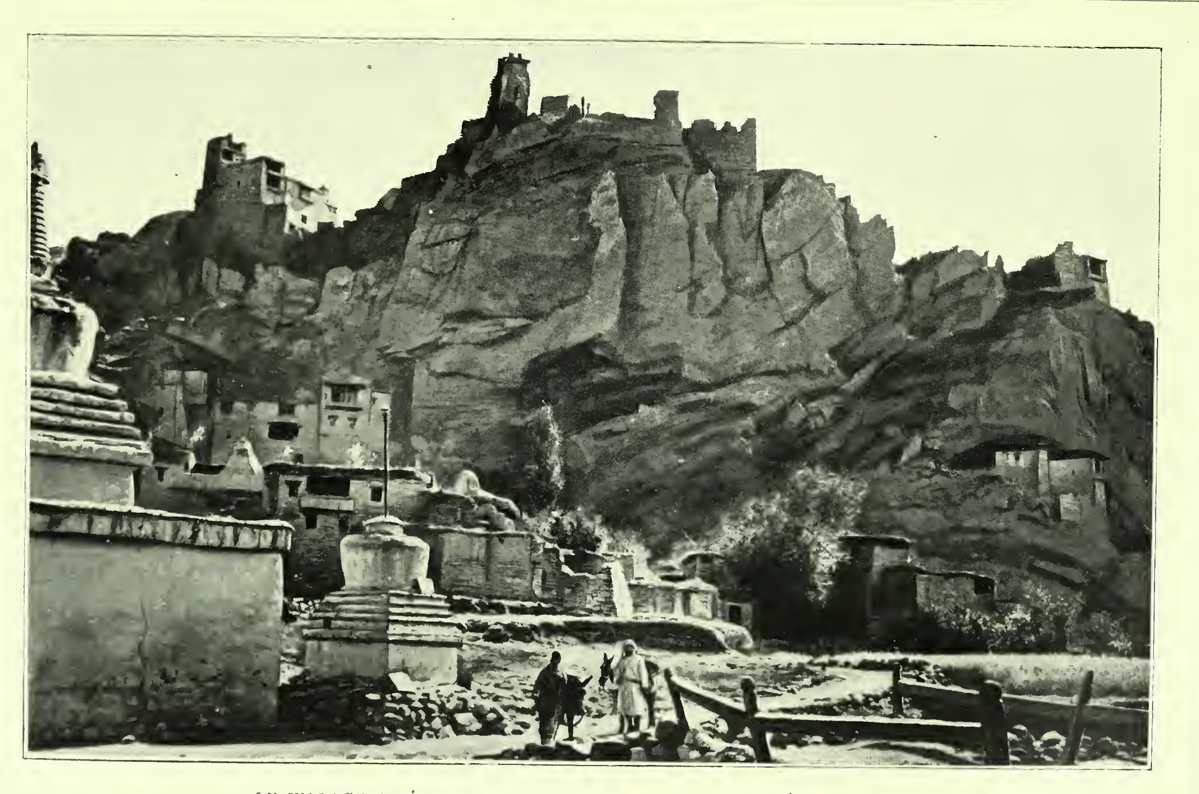
Pendant que nous croquons un quartier de pomme, ainsi que le veut l'étiquette, le chef de la communauté nous conte qu'il a fait toutes ses études à Lhassa et qu'il possède un diplôme signé du Dalaï-Lama lui-même. Je voudrais bien jeter les yeux sur cette « peau d'âne » tibétaine, mais je n'ose exprimer mon désir à haute voix... et nous sortons, toujours sous la conduite

du supérieur, pour aller visiter différentes chapelles, obscures et mystérieuses, où de vieux lamas en prière sont prosternés devant d'étranges statues.

A présent nous avons franchi la porte de cette curieuse lamaserie et nous descendons le sentier creusé dans le roc, tandis que les longues trompettes, comme tout à l'heure, nous saluent en appels prolongés du haut de la forteresse.

Sur la route qui nous ramène à Leh, je demande à Sant-Ram de me dire ce qu'il sait des lamas et de leur organisation. Ils sont divisés, me répond-il, en deux catégories : la première et la plus respectée est celle dont les membres accomplissent les cérémonies du culte, le chef est appelé *Kouchouck*. Celui-ci est supposé être une incarnation de quelque saint lama des anciens âges qui, au moment de sa première mort, déclara à ses disciples qu'il allait entrer dans le Nirvana, mais que, toujours désireux de faire du bien à ses semblables, il continuerait à renaître. Il leur indiqua en même temps l'heure et l'endroit de sa prochaine réincarnation.

Depuis ces temps reculés, la tradition a été religieusement respectée. Au jour et à l'heure fixés, une députation se rend au lieu marqué par le Kouchouck défunt et l'enfant qui vient de naître est déclaré être le Kouchouk réincarné. Peu après cette seconde naissance il est placé dans le monastère auquel il appartenait primitivement et il en devient le chef spirituel. Il y a, dans un couvent voisin de celui-ci, un Kouchouk qui est supposé en être à sa 17e incarnation. Dans la



LE VILLAGE TIBÉTAIN DE BASGO DANS LA HAUTE VALLÉE DE L'INDUS.

première classe ou catégorie est également choisi le *Lobon*, coadjuteur du chef spirituel de la lamaserie. Il a comme devoir de diriger les exercices religieux et d'instruire les jeunes lamas. Quant à la seconde catégorie, elle comprend les moines qui se livrent au travail, s'occupent des affaires du couvent et surveillent les fermes appartenant à la communauté. Le chef de cette catégorie est appelé *Chagzot*.

Tout en écoutant, avec le plus vif intérêt, les explications que nous donne Sant-Ram, nous sommes parvenus à notre domicile et je serre la main de cet aimable fonctionnaire en le remerciant du plaisir instructif qu'il vient de nous procurer.

17 septembre. — Nous allons flâner dans le bazar où s'agite une foule bariolée de Tibétains, de marchands hindous et de caravaniers. Les boutiques s'alignent au bord d'une rue assez large, bordée de hauts peupliers, et que domine de son architecture originale le palais des anciens rois. J'entre chez le frère de l'Aksakal de Yarkand; son magasin est rempli de pièces d'un riche velours « made in Germany » qui lui sont expédiées de Bombay[1] et qui vont partir pour la Kachgarie.

Ce velours constitue, avec des soieries et des cotonnades, la principale exportation vers la Chine; quant à l'importation, elle consiste presque unique-

1. Sur ce marché assez peu connu de la frontière Nord de l'Inde, il est curieux que les industriels allemands soient parvenus à évincer leurs concurrents anglais et hindous qui paraissent à première vue admirablement handicapés.

ment en *nacha*[1] ou *haschich* dont les Hindous font une consommation considérable.

L'animation est grande dans la ville, plus encore aux alentours. Dans les champs, une nuée d'hommes et de femmes, armés de larges faucilles, coupent les épis dorés en chantant; c'est l'activité bruyante d'une fourmilière en plein travail, et les quatre ou cinq notes de la curieuse petite chanson tibétaine s'élèvent du groupe des moissonneurs. Comme l'alouette au réveil, ils saluent la beauté du ciel et semblent remercier la Providence qui leur a donné si abondante récolte. Malgré l'ardeur d'un soleil brûlant, tous sont gais, rieurs, échangent des lazzis, et ceux que je croise sur le chemin me saluent d'un *djou*[2] cordial en me tirant la langue aussi fort qu'ils peuvent...

Assis près d'une source, dans un joli coin d'ombre et de verdure, je regarde ces braves gens, si intéressants dans leur simplicité naïve, et, cherchant dans mon esprit la raison de ma sympathie pour eux, je crois comprendre que ce qui m'a charmé dès l'abord chez le Tibétain, c'est sa gaieté. Sous son aspect sauvage, hirsute et parfois malpropre, ce petit homme est joyeux. Il a la figure ouverte et l'œil amusé des enfants. A l'encontre du musulman pensif, avare de paroles, sans cesse prosterné pour les ablutions ou la prière, le Tibé-

1. La vente de ce stupéfiant, dont les effets sont encore plus terribles que ceux de l'opium, n'est pas prohibée aux Indes. Le Gouvernement s'est contenté de frapper le haschich, à son entrée sur le territoire, d'un droit très élevé qui égale quatre fois le prix de revient de la marchandise rendue à Leh.

2. Bonjour.

tain se lave peu, se promène en chantant et dit sa prière *d'un tour de main* le long des routes. Cette humeur égale, cette franche gaieté, dénotent une absence de soucis, une âme tranquille, un cœur léger. Pareille sérénité est chose précieuse autant que rare! Peut-être faut-il en chercher la cause dans l'organisation de la vie familiale, fondée sur la polyandrie? « Deux coqs vivaient en paix, une poule survint et voici la guerre allumée, » a dit le fabuliste. Ici c'est tout le contraire : la poule sait mettre l'ordre dans un ménage où il y a plusieurs coqs.

Dès que la cérémonie du mariage a été accomplie par un Tibétain, ses frères cadets deviennent, en même temps que lui, les maris de l'épouse et sont tenus de le seconder dans sa tâche conjugale; il leur est d'ailleurs absolument interdit de prendre femme à leur tour, car aucune étrangère ne peut être amenée au foyer fraternel. S'il naît des enfants, ils sont tous devant la loi les enfants du frère aîné. Ce partage légal des obligations et des soucis du mariage rend aux maris la vie beaucoup plus facile, et tout marche, paraît-il, pour le mieux dans les familles tibétaines[1].

La journée va finir; déjà le soleil a disparu dans une poussière d'or. Non loin du palais aux mille fenêtres, tout au sommet de la montagne dont l'arête vive se teinte d'une lumière aux tons lilas, se profile un petit

1. Quelques auteurs pensent que la polyandrie a été adoptée au Tibet pour éviter la surpopulation, dans ce pays de superficie limitée en terre cultivable où le grain récolté chaque année ne peut nourrir qu'un nombre restreint d'habitants.

temple, un oratoire aux murs couleur de sang qui, dans la pénombre du crépuscule, semble, à mesure qu'il s'éloigne avec la nuit qui descend, monter étincelant vers les étoiles. De tous côtés, par les innombrables petits sentiers qui courent à travers champs vers le village, les moissonneurs reprennent en longues files le chemin de la maison. Ils portent tous sur le dos de grandes hottes remplies de gerbes; la sueur perle sur leurs fronts, et cependant ils chantent, ils chantent à perdre haleine, égrenant dans la plaine devenue violette leur petite chanson si courte et si gaie...

Le 20 septembre, j'avais reçu un télégramme des plus aimables du résident anglais du Kachmir, le colonel Sir Francis Younghusband, qui me souhaitait la bienvenue et m'invitait ainsi que Zabieha à loger chez lui pendant notre prochain séjour à Srinagar. Il ne restait donc plus qu'à organiser une nouvelle caravane pour descendre les rives de l'Indus et, par les passes de l'Himalaya, gagner ensuite la capitale du Kachmir. Cette besogne nous fut grandement facilitée par notre ami Sant-Ram, le chef de district, et nous pouvions nous remettre en route le 24 septembre au matin, disant adieu à cette si pittoresque, si curieuse cité de l'ancien royaume du Ladak.

Par une route assez bonne qui passe au pied du monastère de Spitok, puis longe la rive droite de l'Indus, nous arrivons au petit village de Nimo, but de notre première étape. Les caravaniers nous conduisent jusqu'à une sorte d'hôtellerie dont les chambres sont



L'HIMALAYA VU DE LA PASSE DE ZODJI-LA.

d'une propreté admirable. C'est là un « bungalow » comme l'administration anglaise en a fait construire, il y a quelques années déjà, à peu près tous les 25 kilomètres, de Leh à Srinagar. Ces petites maisons, qui comprennent deux ou trois chambres aux murs blanchis à la chaux, sont remarquablement entretenues : on y trouve lit de sangle, table, fauteuils, baignoire, etc. Le tenancier ne fait pas la cuisine, mais il est tenu de vendre au voyageur les denrées de première nécessité, denrées dont le tarif est affiché à la porte; il perçoit en outre de chaque passager, et pour le compte de l'administration, une roupie par jour. L'installation de ces hôtelleries m'a paru de tous points parfaite et si j'ai noté ici des détails qui pourraient sembler puérils, c'est que j'ai voulu montrer avec quel sens pratique les Anglais savent organiser toutes choses.

Aujourd'hui, 25 septembre, nous suivons le cours de l'Indus, à travers des gorges escarpées et désertes. Rencontré sur la route le hameau pittoresque de Basgo dont les maisons sont suspendues aux flancs d'un rocher : avec son vieux donjon et ses murailles démantelées, il rappelle à s'y méprendre certains villages de notre Provence.

Après midi nous sommes à Saspoul, où un bungalow analogue à celui de Nimo nous offre ses chambres luisantes de propreté. Ici l'altitude est moins élevée qu'à Leh, aussi les moissons sont-elles terminées. Sur la terre battue sont étendues les gerbes qui s'égrènent sous les pieds des bœufs et des chevaux ; Tibétains et

Tibétaines les dirigent. Les uns vannent leur blé au souffle de la brise, en un geste régulier et gracieux. D'autres, dans un rayon de soleil, amassent à l'aide de larges pelles le froment au centre de l'aire ; tous chantent leur gai refrain, toujours le même, dont la montagne toute proche nous renvoie l'écho. Et j'admire une fois de plus ce paysage aux notes si curieuses, parsemé de petits tchortens tout blancs qui, de loin, ressemblent à une longue procession de premières communiantes.

Le lendemain nous étions à Khalsi, puis nous passions l'Indus et, par une route jamais très difficile mais toujours pittoresque, nous parvenions le 3 octobre à la passe de Zodji-La[1] qui donne accès dans la province du Kachmir.

Sitôt le col traversé, nous pénétrons dans une magnifique forêt de bouleaux dont les feuilles sont jaunies par l'automne. On se croirait brusquement transporté dans l'un des coins les plus riants de la Suisse. Devant nos yeux s'étagent des pentes couvertes de sapins, au-dessus desquelles les glaciers dentelés de l'Himalaya mettent comme un diadème étincelant...

Après les rudes étapes dans les mornes solitudes, l'ascension fatigante des glaciers dont l'altitude oppressait nos poitrines; après les marches lentes dans les gorges pierreuses, sous les rafales d'une tourmente continue, durant ces longues journées où l'on ne parlait pas jusqu'à l'étape, où sous la tente dressée en

1. Altitude : 3 520 mètres.



GROUPE DE CHALETS DANS LA PITTORESQUE VALLÉE DU SINDH.

hâte on cherchait vainement un sommeil réparateur, la grâce du paysage si vivant nous égaye et c'est d'un pas léger, dans le bavardage et les rires, que nous descendons en des étapes charmantes cette délicieuse vallée du Sindh. Cà et là des chalets aux assises de pierres surgissent au détour du chemin, puis ce sont les rizières et les troupeaux de buffles, aux longues cornes en croissant. Plus bas encore fleurissent les aubépines et les églantiers sauvages; les cigales chantent, les montagnes s'abaissent... et le 8 octobre, voilà qu'apparaît dans la claire lumière du matin le grand lac couleur d'opale. Nous sommes dans la capitale du Kachmir, Srinagar, la Venise de l'Inde.

La même pensée traverse notre esprit, à Zabieha et à moi : nous éprouvons quelque émotion à toucher cette ville, terme d'une première étape où les difficultés ne nous ont pas manqué. Mais une seconde étape nous attend : le temps de secouer la poussière récoltée sur le Toit du Monde et nous irons affronter les sables du Béloutchistan. Faut-il l'avouer, c'est l'imprévu qui nous attire; demain nous aurons oublié la vallée claire et riante que nous venons de parcourir sans fatigue, mais nous garderons toujours vivant le souvenir du désert, des passes peu accueillantes, des heures pénibles, des nuits sans sommeil; car c'est là ce qu'on recherche invinciblement, c'est vers cet inconnu que l'on marche toujours, avec le frisson délicieux et la joie du mystère dont on va soulever le voile...

Dès l'arrivée nous nous présentons au colonel

Younghusband, résident de la province. Accueil d'une cordialité parfaite de cet homme charmant qui a prouvé bien des fois qu'aux mérites d'un officier et d'un explorateur de premier ordre, il savait joindre les qualités du plus habile diplomate. Le palais de la résidence est un délicieux Éden, enfoui dans le feuillage et les fleurs, où nous trouvons non seulement tous les raffinements du confort le plus moderne, mais surtout une hospitalité si aimable que nous en oublions bien vite les misères de la route.

Le lendemain nous nous rendons en ville sur le bateau de Sir Francis. La rivière est bordée de maisons anciennes, quelques-unes peintes en rose, presque toutes ornées de balcons ajourés. C'est l'aspect fragile des constructions de Nuremberg, et dans la lumière nacrée qui se joue à travers les découpures des façades, avec le pittoresque des ponts en bois jetés d'une rive à l'autre, c'est aussi la Venise de plein soleil, la Venise estivale. Partout, sur les eaux bleues, se croisent les barques — j'allais dire les gondoles — et, de temps à autre, retentit le cri guttural des rameurs qui pagaient vers la rive pour quelque seigneur nonchalamment assis.

Le palais qui sert de résidence au souverain de ce ravissant pays est une grande bâtisse d'aspect peu élégant et d'architecture bizarre que construisit, vers la fin du siècle dernier, un ingénieur britannique. Je dus m'y rendre peu de jours après notre arrivée, afin de faire au maharajah une visite que le colonel Young-



UN COIN DE LA RIVIÈRE A SRINAGAR.



LA RÉCOLTE DU BLÉ A SASPOUL.

husband considérait comme obligatoire. Le prince m'accueillit du reste avec une extrême bienveillance et me parla longuement de ses manufactures de soie, dont il se montre très fier à juste titre et que j'étais allé visiter la veille. Il eut un mot aimable pour la France et, sur des souhaits d'heureux voyage, me rendit ma liberté... Au physique, c'est un homme petit, au teint bilieux que fait encore mieux ressortir l'énorme turban blanc dont il coiffe son auguste chef; au moral, un souverain autoritaire, mais d'esprit très ouvert, qui, sous l'impulsion discrète des autorités britanniques, s'efforce de développer les richesses industrielles et commerciales de son royaume.

Hélas! tout a une fin, même le rêve. Il fallait songer, après six jours d'une hospitalité si franche et si cordiale, à chausser de nouveau le brodequin de l'alpiniste, à rentrer dans les malles le linge fin et les souliers vernis.

Le 17 octobre nous arrivions à Rawal-Pindi et pour la première fois depuis bien longtemps nous entendions le sifflet et le halètement des locomotives. Là, je dus, bien à regret, me séparer de notre fidèle Iskandar qui me demanda l'autorisation de se joindre à un groupe de pèlerins allant à La Mecque par Bombay. Sentant combien seraient inutiles mes exhortations pour l'engager à renoncer à son pieux voyage, je n'osai lui refuser une liberté qu'il avait, certes, bien gagnée. La vie en commun durant les heures difficiles, la lutte journalière contre les obstacles que dresse une nature sauvage devant la volonté de l'explorateur,

créent une intimité cordiale entre des êtres différents d'âge et de pensée, d'esprit et d'éducation, que rien ne semblait devoir rapprocher jamais. Cet étranger était devenu notre ami, presque notre frère. Il fut simplement et modestement indispensable, et je ne saurais oublier tout ce que je dus, pendant cette première partie de mon voyage, à sa parfaite entente du service, à son initiative, à sa bonne humeur presque quotidienne.

Quant à nous deux, Zabieha et moi, après avoir emballé nos armes et notre matériel de campement, nous prîmes le train, non pour Bombay, mais pour Quetta, continuant ainsi notre route vers l'inconnu du désert béloutche, vers de nouvelles et mystérieuses solitudes.



CHAPITRE VII

LE DÉSERT BÉLOUTCHE

De Quetta a Kélat. || Une entrevue avec son Altesse Mahmoud Khan. || Loris et Béloutches. || Nouchki. || A dos de chameau. || Les stations de la « Trade Road ». || Ramzan, le fumeur d'opium. || Un soir de deuil a Merui. || Le désert de la soif. || Une étape au clair de lune. || Robat et la frontière de Perse. || La douane de Koh-i-Malek-Siah.

Après un séjour d'une semaine à Quetta[1] où j'avais pu, grâce au concours des autorités britanniques, organiser sans trop de difficultés la caravane qui devait m'emmener jusqu'au Seïstan, je me mettais en route le 3 novembre et, par le chemin de fer de Nouchki, je gagnais la petite ville de Mastung, où m'attendait le major Benn, agent politique du Béloutchistan. C'est en compagnie de cet officier particulièrement aimable que je fis une pointe de 130 kilomètres vers le sud afin de visiter Kélat.

Nous voici donc en route pour la capitale, à travers des plateaux dénudés et grisâtres qu'encadrent au loin de hautes falaises de granit. Le paysage est d'une mono-

1. De Rawal-Pindi nous avions gagné Quetta par Lahore et Rohri.

tonie désespérante, mais nous avançons à bonne allure dans de légers véhicules, baptisés par les Anglais du nom pittoresque de « tam-tam » et, dès le début de la seconde étape, nous avons l'apparition de Kélat. Au milieu d'une plaine chauve et désolée, se dressent bâties sur un piton rocheux les hautes murailles d'une citadelle du Moyen âge, et c'est une vision inattendue, étrange même, en ce pays de musulmans nomades, que celle d'un pareil château fort avec ses donjons, ses meurtrières et ses machicoulis.

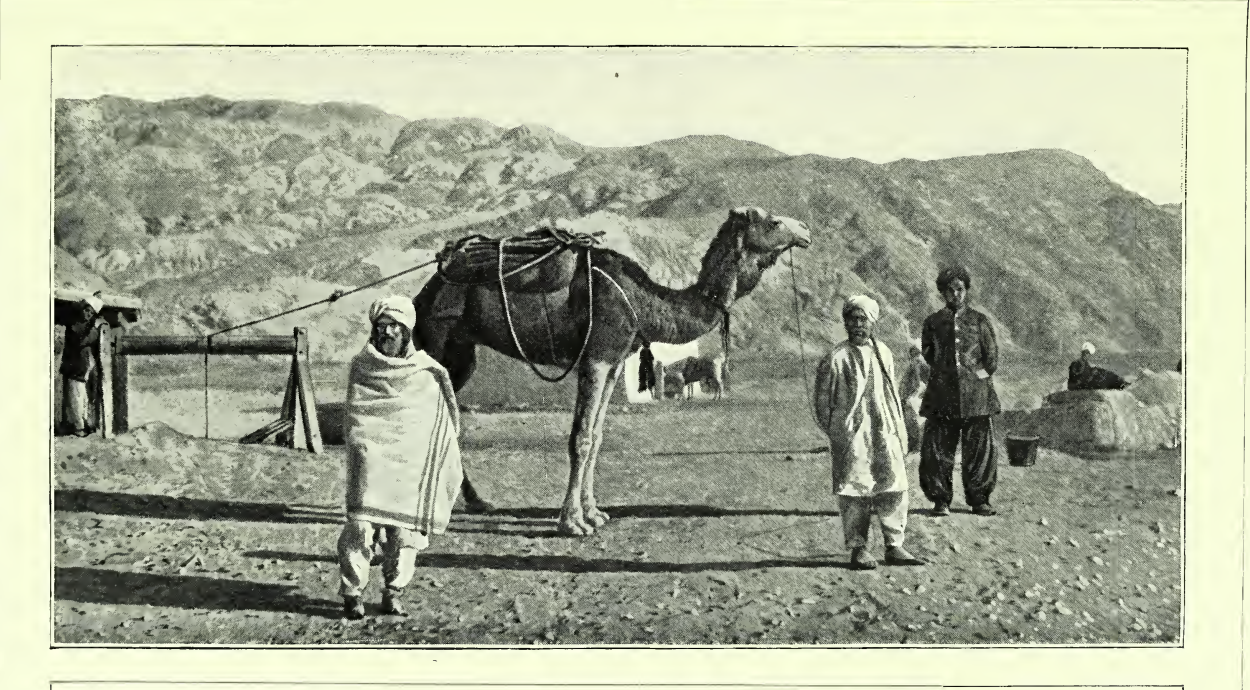
Reçus à quelque distance de la ville par le conseiller politique[1] du prince accompagné d'une suite brillante, nous gagnons d'abord un élégant bungalow[2] — résidence d'été du major Benn — où une collation nous a été préparée. Le pavillon britannique flotte déjà au-dessus de la petite maison blanche et le canon tonne là-haut sur les vieilles tours qui nous dominent, saluant de ses coups répétés les couleurs de l'*Union Jack*.

Nos *tam-tam* n'étant pas assez protocolaires, c'est dans la voiture même du Khan, superbe landau admirablement attelé[3], que nous nous rendons au château sous l'escorte d'une troupe de cavaliers béloutches qui font parader leurs chevaux en une fantasia échevelée. Nous mettons pied à terre devant une grande

1. Le Khan a auprès de lui pour le seconder dans la direction des affaires de l'État un « conseiller politique » d'origine afghane, homme de premier ordre à la solde du vice-roi des Indes. L'agent britannique, bien qu'ayant une habitation près de la capitale, n'y vient faire que de courtes apparitions et réside la plupart du temps à Mastung.

2. 1 890 mètres d'altitude.

3. Cadeau du Gouvernement des Indes.



CHAMEAU TIRANT L'EAU D'UN PUITS, PRÈS DE KÉLAT.

porte — entrée de la première enceinte — au cintre de laquelle sèchent d'innombrables quartiers de moutons, puis, par une ruelle étroite bordée de petites boutiques, nous gagnons l'escalier qui conduit à la forteresse. Un aide de camp du prince nous y attend; il nous précède et nous grimpons à sa suite sur des rochers vaguement taillés en forme de marches, à travers un dédale d'étroits couloirs de plus en plus sombres qui tournent constamment dans l'épaisseur des murailles. Une poterne s'ouvre devant nous, un poste présente les armes, et nous grimpons encore par une sorte de tunnel creusé en spirale, avec l'impression de pénétrer dans quelque palais enchanté d'où l'on ne pourra plus jamais sortir...

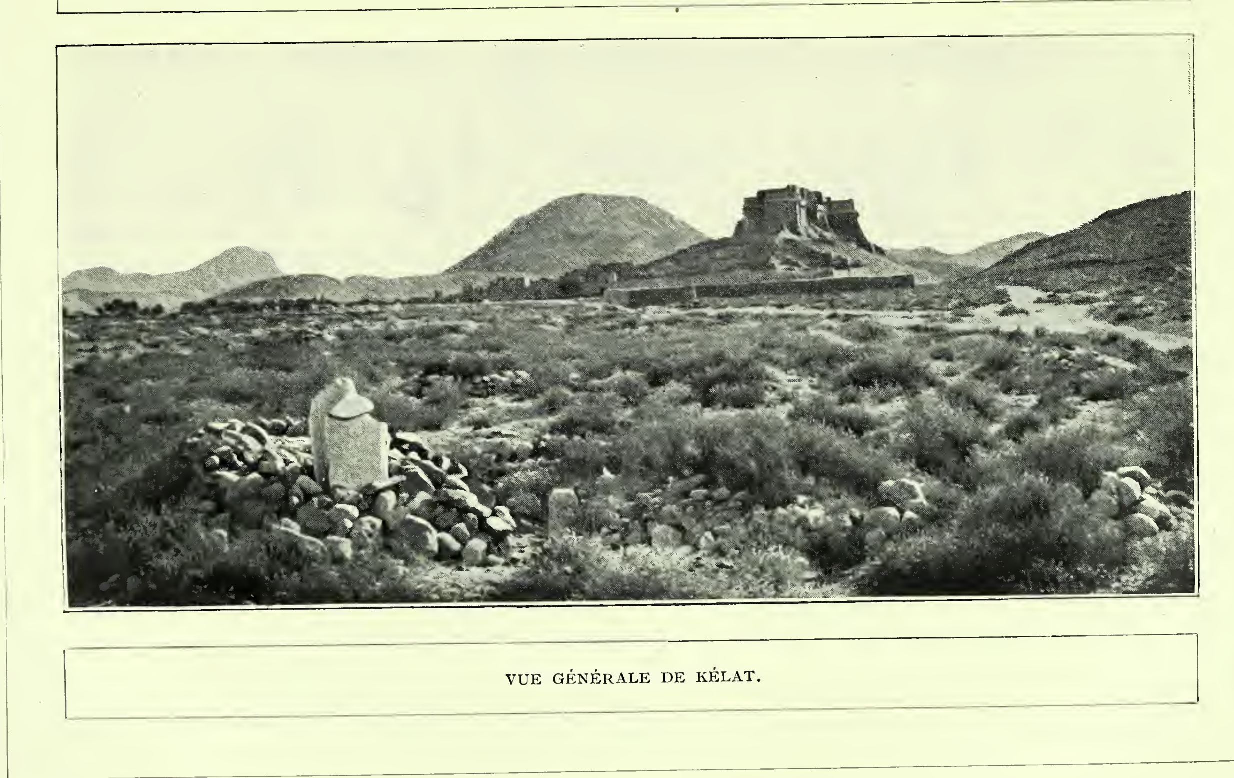
Soudain la clarté du jour nous éblouit : nous venons de surgir, comme par une trappe, au milieu d'une terrasse ensoleillée où le prince entouré de sa garde d'honneur nous tend la main pour la bienvenue. D'un geste il nous invite alors à franchir l'entrée de ses appartements et nous prenons place sur des fauteuils rangés en demi-cercle, dans une salle aux murs blanchis de chaux que décorent simplement quelques miroirs de pacotille et des appliques de verroterie.

Mahmoud Khan n'a rien de la gravité majestueuse des Orientaux; ses yeux pétillent de malice et, sans souci de l'étiquette, il rit aux éclats en se trémoussant sur son fauteuil... Après les compliments d'usage, il voulut bien nous dire combien il se félicitait de recevoir pour la première fois des Français dans sa capitale

et il ajouta : « Nul n'ignore chez nous que la France est à l'Europe ce que la Perse est à l'Asie, c'est-à-dire le berceau de la civilisation, de la littérature et des arts. » Puis, sur cette constatation officielle et définitive, le Khan se leva et je m'inclinai avec gratitude. Ce fut le signal du départ. Son Altesse nous ramena sur la terrasse et nous souhaita, avec la meilleure grâce du monde, un heureux voyage à travers son empire.

Parcourant en sens inverse le labyrinthe des couloirs, dégringolant les escaliers taillés dans le roc, nous sortons bientôt du palais et nous descendons, rendus enfin à la lumière du grand jour, les ruelles en pente, parmi les maisons de terre battue accrochées en essaim aux flancs de la roche seigneuriale. Leurs habitants sont pour la plupart des Hindous Bunniahs et des Brahuis; quelques-uns cependant appartiennent à la race curieuse des Loris qui sont, comme on le sait, de très proches parents des romanichels de chez nous.

A une époque déjà très reculée, une tribu de Loris quitta le Béloutchistan, traversa la Perse et par la Turquie gagna l'Europe. On retrouve dans le langage de nos bohémiens, affirment les savants qui se sont occupés de la question, beaucoup de mots béloutches. Dans tous les cas, j'ai pu constater par moi-même que le type des Loris de Kélat rappelle de façon frappante celui des romanichels. Là-bas, comme en France, ils se livrent au commerce des chevaux, et leurs femmes sont expertes en l'art d'interroger les astres et de dire la bonne aventure.



VUE GÉNÉRALE DE KÉLAT.

UNE ANTIQUE LÉGENDE

De l'histoire des anciens habitants de Kélat, je n'ai rien appris qui ne fût déjà connu, si ce n'est peut-être une antique légende qui me fut contée, à l'ombre de la forteresse béloutche, par un officier du palais.

Le Béloutchistan, au temps jadis, bien avant qu'il ne devînt une province de l'empire de Salomon, était une très pauvre contrée et les indigènes s'y défendaient mal contre une misère sans remède. Tous les cinq ou six ans la famine s'abattait sur la région et faisait dans ce peuple, pourtant actif et vigoureux, de terribles ravages. C'est qu'au lieu de lutter, de s'ingénier, de forcer la terre à produire pour les aider à vivre, les Béloutches acceptaient ces calamités comme un châtiment de crimes imaginaires, comme une marque certaine, en tout cas, des volontés d'en haut et ils mouraient en souriant, les yeux tournés vers le ciel.

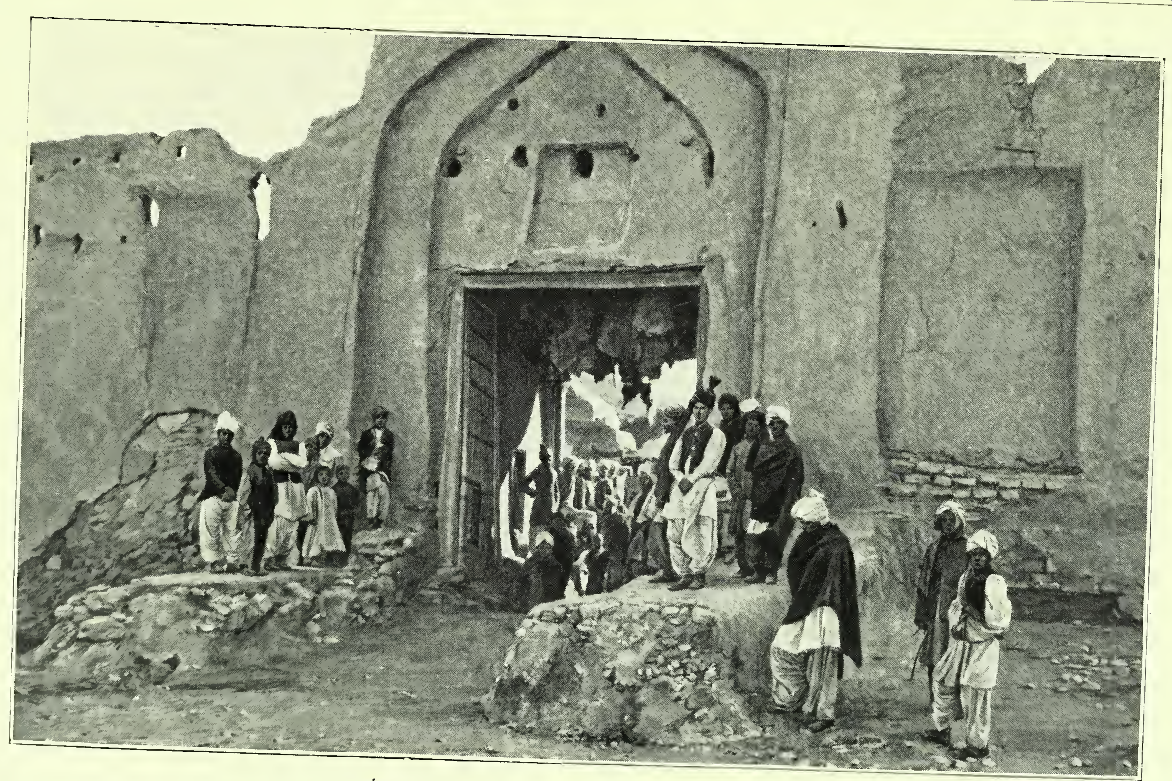
Ils se préparaient même à cette mort toujours attendue avec une tranquillité qui ne manquait pas de grandeur. Leurs maisons, construites un peu comme les habitations persanes d'aujourd'hui, étaient faites de pierres non cimentées, et le sommet de la coupole était soutenu par un pilier central, taillé en pointe aux deux extrémités. Imaginez une coque de noix reposant sur une aiguille. Bien faible abri! dira-t-on. Oui certes, mais faible volontairement; abri momentané créé en vue de la mort prochaine. Quand la famine devenait telle qu'il n'était plus possible de vivre, le chef de famille réunissait tous les siens dans la maison autour du fragile pilier; puis il invoquait les divinités supé-

rieures et d'un coup d'épaule, comme un autre Samson faisant s'écrouler la demeure, il ensevelissait sous l'amas brutal du granit ses descendants radieux qu'il envoyait ainsi calmer leur faim dans l'éternité...

Il eût été fort intéressant pour nous de prolonger cette visite à Kélat, mais outre que le temps pressait, nous ne voulions pas abuser de l'obligeance de notre aimable guide, ni le retenir trop longtemps hors de sa résidence habituelle. Aussi étions-nous de retour à Mastung le 7 novembre et dès le soir du même jour, le train nous débarquait en plein désert, à quelques kilomètres du village de Nouchki.

Sur le quai de la petite gare un groupe solitaire est au repos qui s'anime à notre arrivée. Dominant tout de sa haute taille, un grand diable de Béloutche accourt vers nous des salams pleins la bouche. C'est le vieux chamelier Sher Jan qui connaît comme pas un les routes du désert et qui nous servira de guide jusqu'en Perse. Et voici plus loin, revêtus de pendeloques multicolores, les deux dromadaires achetés pour mon compte à Quetta. Ils nous examinent curieusement de leurs petits yeux fendus en amande et flairant, semble-t-il, avec un peu d'inquiétude les Occidentaux que nous sommes, ils redressent avec un cri rauque et tendent vers nous leurs longs cous flexibles d'animaux antédiluviens.

Peu à peu les divers bagages sont entassés dans les charrettes à bœufs et quand enfin la dernière caisse est chargée, nous grimpons sur nos bêtes et nous



KÉLAT. — PORTE DE LA PREMIÈRE ENCEINTE.

allons d'un trot rapide vers la petite ville qui se détache au loin sur un ciel de flammes.

Quelle admirable paix ici et quelle sensation de bien-être ! Est-ce la joie de retrouver l'espace et la pleine liberté du nomade ? Est-ce la satisfaction de voir disparaître dans un lointain violet le panache gris des locomotives ? Mais l'air ce soir nous paraît plus pur et plus léger dans le grand silence des solitudes que troublent seuls le pas cadencé des bêtes et les appels des chameliers.

Au crépuscule mauve, après avoir traversé l'unique ruelle du village, les dromadaires nous déposent devant le bungalow de Nouchki où nous attendait le Tahsildar[1].

Il s'agit, avec son concours, de préparer le prochain départ pour le Seïstan. Les chameaux de bât nécessaires sont déjà réunis. Comme pour les chevaux de nos précédentes caravanes, nous les prendrons en location, ce qui vaut dans le désert une assurance sur la vie. Quant au personnel indigène, il se composera — en dehors de notre vieux Béloutche — d'un jeune interprète qui porte avec une nonchalance toute royale son nom de souverain Emir Schah, son vêtement kaki et le turban gris des Afghans ; puis d'un Hindou grand, maigre et sec, Ramzan Khan, un silencieux aux belles manières qui doit, *paraît-il*, faire la cuisine.

Le 10 novembre au soir, la caravane est enfin prête

1. Chef de district indigène à la solde du Gouvernement des Indes.

à se mettre en route, et les chameliers ayant longuement imploré les bénédictions d'Allah, notre convoi descend vers la plaine déserte au milieu d'un tourbillon de poussière que dorent les derniers rayons du soleil. Bêtes et gens vont très lentement; leur étape se fera pendant la nuit. Pour nous, demain matin aux premières lueurs de l'aube, montés sur nos « riding camels », nous dirons adieu une fois encore au monde civilisé et, tournant le dos à l'Orient, nous nous enfoncerons dans cette région désolée de laquelle un proverbe dit : *Quand le Tout-Puissant créa le monde, il fit le Béloutchistan avec des matériaux de rebut.*

J'ai écrit, on s'en souvient, que l'entrée du Pamir était la porte de l'enfer; aujourd'hui, lorsqu'en fermant les yeux je me reporte par la pensée en face de l'immense désert béloutche, je crois pouvoir dire que cette terre abandonnée de Dieu est comme un purgatoire dont la vue seule doit préparer au repentir. Il semble que Satan, dans sa chute, l'ait balayée d'un coup d'aile emportant tout ce qui devait en être la joie et la clarté. Solitude absolue et sinistre; région éternellement vide où nulle verdure ne sourit au voyageur; sol calciné par un soleil brutal et féroce. Rien n'y repose l'œil, rien n'y attire, rien n'y retient. Les pauvres bungalows échelonnés sur la route ne nous offriront, durant cette interminable étape de 800 kilomètres, qu'un abri sommaire, et parfois même nous ne trouverons pas la goutte d'eau potable qu'on paierait d'une fortune aux heures de lassitude et de détresse.



KÉLAT. — LA RÉSIDENCE DE L'ÉMIR DU BÉLOUTCHISTAN.

Oui, c'est bien un purgatoire où tout est souffrance et misère, où l'être humain lui-même, né de ce sol perfide, semble être pétri d'une matière à peine malléable. Le Béloutche au teint cuivré est taillé dans le roc; il est fait d'ombre et de mystère. Son œil noir est impénétrable, sa chevelure sombre l'enveloppe de nuit. Il est muet, hautain et méfiant. Avant d'ouvrir sa porte à l'étranger, il consulte le ciel, y cherchant ce que les nomades ont appelé l' « Étoile de l'hôte[1] ». Qu'un voyageur, fût-il sur le point d'expirer, se hasarde au seuil d'une tente, l'hospitalité ne lui sera donnée que si l'étoile heureuse l'accompagne et semble dire : fais-lui bon accueil. Si l'astre a disparu de l'horizon, le voyageur peut poursuivre sa route ou mourir devant la porte; la demeure restera close... Ainsi, même chez l'homme, s'est établie comme une loi terrible, la volonté qui ordonne à la nature d'être inhospitalière et farouche.

11 novembre. — Partis dès l'aube, nous cheminons toute la journée sous un soleil de feu, suivant la piste à peine indiquée des animaux de bât qui nous précèdent. De loin en loin quelque tamaris étique, quelque maigre broussaille tente d'accrocher le regard dans cette plaine aride, à travers laquelle s'égrène la lente et paisible théorie de nos chameaux.

Nous marchons toujours vers le sud-ouest où se hérisse la masse noire et curieusement découpée de la montagne du Cheikh Hassan, et le soir venu, à l'heure

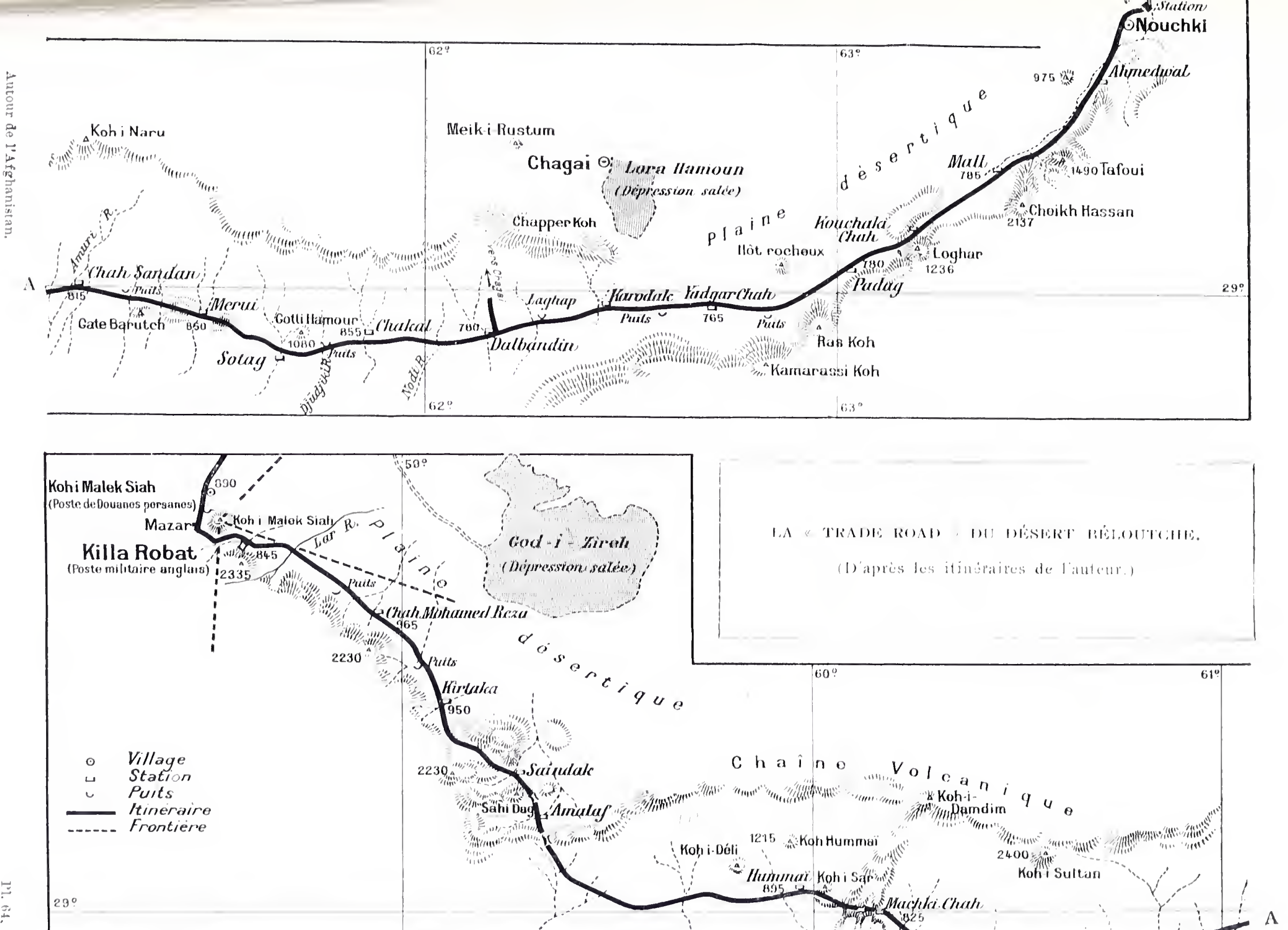
1. Vénus.

où les ombres s'allongent, nos grandes bêtes dociles nous déposent, au pied même d'une haute paroi de pierre, devant le bungalow de Mall. C'est une maisonnette en terre battue qui comprend deux grandes chambres; l'une, réservée aux Européens, possède un lit de sangle, une table, des chaises; l'autre, où logent les fonctionnaires indigènes, est plus modestement meublée. Le point d'eau comporte, en outre, une boutique tenue par des Hindous Bunniahs et un *thana*, sorte de bordj algérien, où résident quelques *levies* béloutches sous le commandement d'un *thanadar*[1]. Tel est l'aspect des stations que nous devons rencontrer dans le désert, environ tous les 35 kilomètres[2]. Mais déjà l'eau des puits, si elle ne fait pas défaut ici, nous apparaît peu engageante : elle est d'une belle couleur chocolat. Heureusement, sur le conseil des officiers de Quetta et même sur leurs instances, nous nous sommes munis d'un appareil à distiller, encombrant mais combien utile!... on le verra par la suite.

Au matin du jour suivant nous nous mettons en route de bonne heure; les chameaux vont d'un trot rapide et cadencé à travers une plaine jaunâtre où poussent de petits buissons rabougris. Vers midi, nous faisons halte à l'ombre de vieux tamaris, pour le plus

1. Sous-officier indigène, chef du *thana*. Les *levies* forment un corps de cavalerie irrégulière; ils sont payés par le Gouvernement des Indes.

2. La route commerciale du désert béloutche a été tracée en 1896 par le capitaine Webb Ware de l'armée des Indes. On ne saurait trop louer les mérites de cet officier qui, malgré des difficultés sans nombre, a pu mener à bien une œuvre aussi considérable.



NOTA. — La « Trade road » commence à Nouchki pour se terminer à Koh-i-Malek-Siah ; la lecture de la carte doit donc se faire de droite à gauche et la carte inférieure se raccorde en A à la carte supérieure.

grand bonheur de nos bêtes qui broutent avec délices leur feuillage odorant et fin.

Plus loin, près d'une mare, le « camelman » me fait mettre pied à terre et, s'approchant de mon méhari dont il flatte le col, il lui tient un long discours en montrant la flaque d'eau saumâtre. Le chameau secoue les oreilles. Sher Jan insiste, se fait persuasif, semble menacer la bête de la colère d'Allah. Il l'invite évidemment à se désaltérer et l'histoire qu'il raconte doit être terriblement émouvante car la monture de Zabieh a l'ayant entendue, se précipite dans l'eau boueuse sans se faire prier et s'y vautre jusqu'au poitrail, au grand dommage du cavalier qui n'a pas eu le temps de sauter à terre.

Deux étapes nous conduisent l'une à Padag, l'autre à Yadgar Chah, bungalows analogues à celui de Mall ; dans le dernier, nous passons la nuit du 13 novembre. Mais nous n'y sommes pas seuls... Une colonie de termites est là comme chez elle et nous le fait bien voir. Ce sont d'ailleurs pour moi de vieilles connaissances du Tonkin et nous faisons fort bon ménage.

La route se poursuit dès l'aurore sur un sol toujours hostile, où les buissons se font de plus en plus rares mais où les mirages dansent devant nos yeux brûlés par le soleil et font apparaître à l'horizon comme de beaux lacs bleus qui constamment se replient et s'allongent.

A midi, nous faisons halte auprès du thana en ruines de Karodak. Une grande caravane est installée autour des puits, près de hauts tamaris à la silhouette

élégante ; les chameaux rangés en cercle mangent paisiblement leur maigre ration de paille hachée et les conducteurs, las sans doute d'une étape nocturne, dorment à l'ombre des charges étalées. Rien ne dérange l'harmonie de ce tableau à notre approche et nous nous reposons comme eux, sans troubler leur sommeil.

Aujourd'hui, la chaîne de montagnes que nous longions depuis Mall s'éloigne vers le sud, tandis que se rapproche, à notre droite, une longue arête volcanique aux tons bleuâtres... A l'heure où le soleil met comme une gaze dorée sur toutes choses, nos chameaux nous déposent enfin devant les arceaux tout blanchis de chaux neuve du bungalow de Dalbandin.

Je trouve ici un gros paquet de lettres de France. Et c'est une fois de plus — après les longues heures solitaires — la minute d'émotion où, lorsque l'on serre entre ses doigts les minces carrés de papier remplis de pensées chères, de souvenirs, de menus faits de là-bas, on se sent tout à coup moins seul, grâce à la puissance évocatrice de ces petites feuilles noircies et muettes qui en disent tant au cœur d'un ami.

Nous avons décidé de passer une journée entière à Dalbandin pour permettre à tous, bêtes et gens, de reprendre des forces. Un de nos hommes, le maître d'hôtel Ramzan, s'est couché dans un coin à l'écart des autres ; je passais sans le voir, Sher Jan me le montre du doigt en secouant la tête. Le post-master, qui nous a rejoints, me met à ce moment sous les yeux un télégramme que le malheureux adressait en mon nom au



UN PIGEONNIER A NOUCHKI.



NOS DEUX « RIDING CAMELS » A L'OMBRE DES TAMARIS.

Tahsildar de Nouchki, lui demandant de me faire parvenir au plus tôt une dose énorme d'opium. La raison du mal subit qui terrasse Ramzan m'est ainsi nettement expliquée. Il a épuisé sa provision de la funeste drogue et comme tous les fumeurs dont l'intoxication est complète, il ne peut vivre sans sa ration quotidienne de poison. Et le voici paralysé, sans force, inutile ! Pourtant la dépêche ne partira pas, mais je crains bien que le pauvre diable ne parte pas davantage et cette perspective n'est pas sans me causer quelque inquiétude.

Le Sub-Tahsildar de Dalbandin m'offre, pour remplacer Ramzan, un jeune boy de douze ans nommé Dustok. J'accepte... Notre cuisinier est décidément trop souffrant pour que nous puissions songer à l'emmener plus loin ; il va donc rester sous la garde du télégraphiste qui le renverra à Nouchki à la première occasion, à moins qu'il ne s'éteigne, faute d'opium, comme une lampe qui n'a plus d'huile...

Le jeune Dustok ne sait pas faire grand'chose, mais il paraît intelligent et plein de bonne volonté ; cela vaut mieux peut-être qu'une vague science culinaire contre laquelle nous ne pourrions rien. Mais où est Iskandar, le parfait cuisinier, l'ingénieux compagnon, inventif et débrouillard ? Son pèlerinage à La Mecque lui vaudra sans doute une meilleure place en paradis, quant à nous, nous ferons carême, je le crains.

17 novembre. — Dès la pointe du jour, les quelques indigènes qui constituent toute la population de Dalbandin se trouvent réunis devant le bungalow pour

nous souhaiter bonne route. Ramzan lui-même, enchanté de ne pas aller plus loin, est là, perché sur ses maigres jambes, coiffé de son petit bonnet noir orné d'un galon d'or. Le frère aîné de notre jeune serviteur est également venu pour faire ses adieux au gamin qui resplendit sous un turban bleu de ciel et sous une veste d'artilleur aux boutons d'argent, ajustée à sa petite taille. Mais le soleil monte, il faut partir. En route donc! Un dernier salam, et les chameaux s'en vont à petits pas rapides, parmi les cailloux noirs du chemin.

Voici la station de Chakal, au bord d'une rivière desséchée ; puis celle de Sotag où l'eau des puits est affreusement salée. Rien de particulier à noter sur la route, si ce n'est la rencontre de ces rivières sans eau qui, toutes, courent du nord vers le sud-ouest ; elles prennent leurs sources dans le haut massif volcanique qui forme la frontière de l'Afghanistan et se dirigent vers la grande dépression salée, appelée Hamoun-i-Mashkel.

De Sotag, où nous faisons la halte méridienne, la piste de plus en plus accidentée nous amène vers quatre heures au col rocheux qui précède immédiatement le poste de Merui. Bientôt nous apercevons le bungalow, autour duquel se dressent de nombreuses petites tentes blanches ; c'est le campement d'un ingénieur topographe, faisant partie d'un groupe qui opère dans la région. Le pauvre garçon est couché, atteint, paraît-il, depuis deux jours d'un violent accès de fièvre, mais le médecin hindou, qui le soigne et auprès duquel je m'in-

forme, ne semble pas inquiet le moins du monde. Rassurés, nous nous installons dans la pièce contiguë à celle du malade; malgré les dires du docteur, il doit éprouver des souffrances aiguës, si j'en juge par ses plaintes répétées, profondément pénibles à entendre...

Merui[1] est une station assez importante; son thana, construit à l'entrée d'une gorge sauvage, est dominé par une étrange tour crénelée, vieille de plusieurs siècles sans doute. L'ensemble est des plus pittoresques, mais tout cela est sec, aride, froid, sans vie et d'une morne teinte jaunâtre qu'aucune verdure n'égaie. C'est immuable et glacial, comme une vision de paysage lunaire.

Je rentre au bungalow où Zabieha a préparé notre modeste dîner avec l'aide d'Emir Schah, l'interprète, et de Dustok, le boy, deux parfaites inutilités qui savent à peine allumer un feu et nettoyer une marmite. Le malheureux ingénieur gémit tellement que je fais placer mon lit sous la vérandah; peut-être l'entendrai-je moins ainsi et pourrai-je essayer de dormir. En effet, les râles diminuent d'intensité et je commence à croire que la crise se calme et que nous passerons l'un et l'autre une bonne nuit, quand un cri suivi de longs sanglots frappe mon oreille. Est-ce un cauchemar? Hélas! j'apprends par Emir Schah que le pauvre garçon vient de rendre le dernier soupir et que les sanglots sont ceux de ses domestiques pleurant la mort de leur maître...

Cette mort a quelque chose de navrant; s'éteindre

1. 850 mètres d'altitude.

ainsi, seul dans un pauvre bungalow, au milieu d'un désert sinistre, loin de tout et de tous, je ne sais pas de fin plus lugubrement triste, plus désespérante, sans les mots qui consolent ou l'adieu ami qui adoucit les derniers moments.

La nuit est merveilleuse et calme : les étoiles scintillent en nombre infini, et le mince croissant de la lune apparaît sur la crête étrangement découpée de la montagne noire qui nous enserre. Sous les tentes toutes proches, on entend rire et chanter les gens de la suite du malheureux ingénieur qui ne savent pas encore qu'il est parti, mais seul cette fois, et pour le grand voyage où l'on n'a pas besoin de guides...

19 novembre. — Comme je sais que plusieurs topographes anglais se trouvent dans les environs et qu'on est allé les prévenir, j'estime que notre présence n'est pas utile ici, et quittant ce lieu de désolation et de mort, nous nous mettons en route à l'heure encore fraîche du matin.

Le sentier remonte d'abord, pendant trois milles environ, la gorge étroite que barre le thana de Merui, puis la coupure s'ouvre, les parois s'abaissent, et nous débouchons dans une plaine immense au milieu de laquelle se dresse, en forme de table gigantesque, le rocher de Gate Barutch. Toujours de nombreuses rivières desséchées, avec quelques palmiers nains et de maigres tamaris. Vers midi, Sher Jan a même le bonheur de découvrir un puits qu'abritent cinq ou six grands dattiers aux longues palmes ; c'est là une au-



NOS CHAMEAUX DE BAT DEVANT LE THANA DE TRATOH.



UNE GRANDE CARAVANE EST INSTALLÉE AUX PUITS DE KARODAK.

baine dont il faut profiter et nous décidons de faire halte dans ce coin presque frais où il y a comme un soupçon de verdure et de vie.

Pendant que le *géant* Dustok s'occupe de préparer le feu, Emir Schah se livre à un travail étrange : il construit, dans le sable humide, un petit tunnel de dix centimètres de long, à l'une des extrémités duquel je le vois placer une pincée de tabac qu'il allume ; puis, s'allongeant sur le sol, il met ses lèvres à l'autre extrémité et aspire longuement une bouffée de fumée chaude. Notre interprète, qui n'avait plus de papier à cigarette, vient d'inventer la pipe du désert...

Notre marche reprise, c'est de nouveau et pour le reste du jour le désert morne et stérile. Au coucher du soleil seulement, nous mettons pied à terre devant le bungalow de Chah Sandan, bâti sur les bords de la rivière Amuri, l'une des plus importantes du bassin. Au nord, on aperçoit l'énorme massif volcanique du Koh-i-Naru ; au nord-ouest, très loin sous des nuages pourpres, son frère jumeau le Koh-i-Sultan.

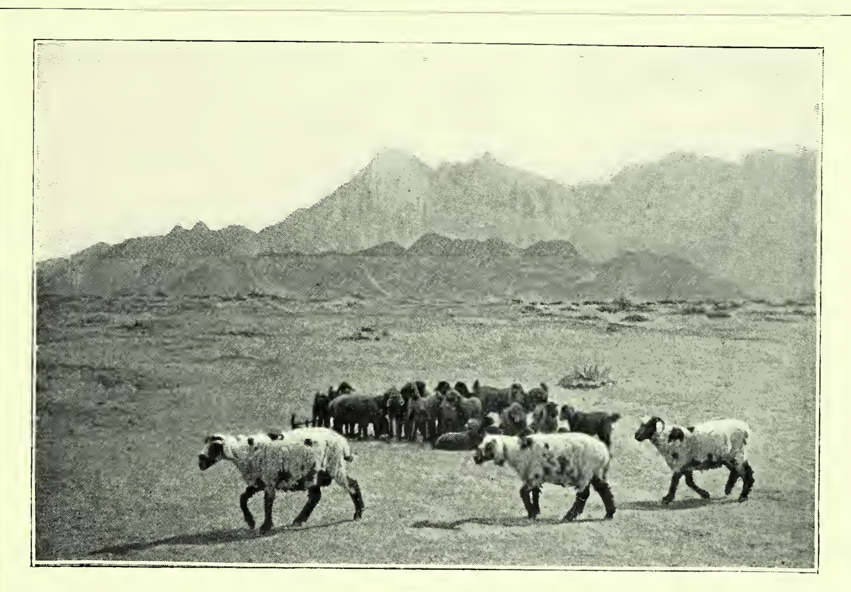
Le 21 novembre, après une journée de repos que les chameliers ont exigée pour leurs bêtes, nous nous remettons en route sur un sol tout parsemé de pierres noires et sans la moindre végétation ; la piste, très dure et caillouteuse, est de plus en plus mauvaise pour les chameaux dont quelques-uns traînent déjà la patte. Devant nous la grande chaîne volcanique, qui court le long de la frontière persane, commence à paraître au-dessus de l'horizon et cette vue nous donne de nou-

velles forces, car c'est là le but vers lequel nous tendons et dont chaque pas va nous rapprocher maintenant. Pour la première fois depuis le départ de Nouchki, nous rencontrons des dunes de sable mouvant ; éparpillées dans la plaine noirâtre, on dirait d'énormes tas de blé[1].

Nous voici en vue de Tratoh, but de l'étape ; ici l'eau du puits, qui dégage une forte odeur de soufre, est impossible à boire ; les chameaux eux-mêmes n'en veulent pas... Demain et le jour suivant il en sera de même, et, comme nous étions prévenus, nous avons apporté six outres de Chah Sandan pour ces trois journées de misère. Mais je vois arriver Zabieha, la mine longue : il m'annonce que nos outres sont plus qu'à moitié vides !... Quel est le coupable ? le soleil ou bien les chameliers ? Il faut parer à cet accident au plus tôt sous peine de mourir de soif ; l'appareil à distiller est heureusement là, il va nous servir une fois de plus, et ma pensée reconnaissante va vers les officiers de Quetta qui m'ont engagé à prendre avec moi cet instrument si nécessaire.

Le riding-camel de Zabieha, qui s'était blessé à l'une des dernières étapes, boite de plus en plus ; la sole de l'un de ses pieds est complètement déchirée par les cailloux pointus du chemin. Aussi, malgré la botte en peau de chèvre que lui confectionne Sher Jan, nous ne pouvons plus songer à le faire trotter ; il sera remplacé

1. Les dunes présentent la forme d'un fer à cheval dont la convexité est tournée vers le nord ; elles n'ont pas plus de 6 à 8 mètres de haut.



UN TROUPEAU BÉLOUTCHE.



ZABIEHA SURVEILLE LES APPAREILS A DISTILLER.

par l'un des chameaux de bât et marchera désormais au pas, derrière la caravane des bagages.

Comme chaque soir, je m'installe sur un de nos tapis devant le bungalow et j'admire le coucher du soleil. C'est l'heure calme et reposante pendant laquelle j'oublie tout — les fatigues de la route, le mauvais vouloir des chameliers, les préoccupations diverses — pour m'absorber dans le charme des choses. Aujourd'hui le spectacle est particulièrement beau : le soleil disparaît au milieu d'un ciel jaune foncé, derrière le cratère du Koh-i-Tuftan; à droite la masse imposante du Koh-i-Sultan est comme enveloppée de longues brumes couleur de sang. Seul au loin, vers l'ouest, un petit nuage rose irisé, grand comme rien, se colore des tons les plus doux, tranchant sur un ciel qui, du jaune de soufre, passe à l'orange, puis au vert...

22 novembre. — Nous cheminons à travers un immense plateau de couleur noirâtre, parsemé non plus de petits cailloux pointus mais de scories, de pierres ponces et de débris de lave. Pas un buisson, pas le plus petit arbuste dans cette plaine nue où le soleil nous rôtit comme à plaisir, et quand vient la halte de midi, nous n'avons, pour nous abriter de ses rayons brûlants, qu'un petit mur en pierres que Sher Jan élève en hâte. A quatre heures nous sommes devant le bungalow de Nok Kundi [1]; vite on prépare l'appareil à distiller, car ici l'eau est encore plus mauvaise qu'à

1. Altitude : 620 mètres. Nok Kundi est le point le plus bas de notre itinéraire à travers le Béloutchistan.

Tratoh, et de nos outres, une seule reste encore pleine.

L'étape du lendemain, faite avec deux litres d'eau pour toute provision, nous a conduits jusqu'à la station de Machki Chah où les caravaniers espéraient enfin trouver de l'eau potable. Mais l'espoir était vain : les puits donnent ici une eau atrocement salée et purgative. Notre alambic de campagne, secondé par celui du thanadar, nous a malgré tout permis d'avoir le liquide nécessaire au thé et à la cuisine...

Le 25 novembre au réveil, la pluie fouette les vitres du bungalow; peut-être cette bienfaisante averse rafraîchira-t-elle l'atmosphère? nous en aurions grand besoin. La route plus accidentée traverse tout d'abord trois petits cols rocheux, puis circule au milieu d'innombrables cônes qui ressemblent à d'énormes tas de charbon. Quelques kilomètres avant la station d'Hummaï, nous passons entre deux grands rochers et, brusquement, c'est la plaine immense où surgissent çà et là, comme des taupinières géantes, de hauts pitons de couleur sombre. Le soleil est clair, la brise fraîche; une lumière charmante et douce teinte de façon exquise le paysage qui est comme lavé par la pluie du matin et dont les premiers plans violets et les lointains bleuâtres se détachent sur un ciel d'une pureté infinie.

Il est près de deux heures quand nos dromadaires s'agenouillent à la porte du petit bungalow d'Hummaï où déjà sont arrivés les bagages. Soixante-cinq kilomètres nous séparent d'Amalaf et, sur cette longue



EMIR SCHAH, NOTRE INTERPRÈTE, ET DUSTOK, NOTRE BOY, SUR LEURS MONTURES.



UN DES BUNGALOWS DE LA ROUTE : SAINDAK.

distance, affirme le vieux chamelier Sher Jan, il n'existe pas un abri, pas un arbre, pas une goutte d'eau! Pourvu que les chameaux, épuisés par les marches précédentes, ne nous laissent pas en route. Dans tous les cas, nous emporterons deux outres d'eau distillée, et, pour éviter la lourde chaleur du plein midi, nous quitterons la station le soir même, sitôt après le coucher du soleil.

La petite caravane se met en route à neuf heures par un temps sinistre. Dehors le vent fait rage, de longs nuages noirs courent au ciel en une fuite éperdue vers le sud, et les chameaux affolés poussent leurs vilains cris lugubres. Ici, dans la petite maison, les vitres grincent et vibrent, faisant une chanson aiguë qu'accompagne le sifflement de la tourmente; on se croirait dans la chambre de veille d'un phare, une nuit de grande tempête.

Nous voici pourtant tous sur nos bêtes, face à face avec l'ouragan. Un méhariste du poste nous guide au milieu de hautes dunes de sable mais la piste n'est pas toujours facile à suivre dans l'obscurité et plusieurs fois nous nous égarons. A une heure du matin, je donne l'ordre de faire halte; nous sommes transis affreusement par le vent qui cingle et qui glace, aussi les hommes allument un grand feu de broussailles, et nous nous asseyons tous pêle-mêle autour de la flamme crépitante, heureux de cette minute de bien-être. On repart à deux heures; le ciel est à peu près nettoyé et nous avançons maintenant plus vite sur un terrain

presque horizontal. Nouvel arrêt vers le matin, près d'un amas de bois sec auquel on met le feu incontinent. Tout le monde est très fatigué; Zabieha s'endort sous l'œil bienveillant des chameaux qui ruminent avec un bruit de castagnettes. Pour moi, le froid m'empêche de fermer les yeux et j'attends, recroquevillé sous des couvertures que la bise transperce, la venue de l'aurore bien tardive en cette saison...

Nous grimpons à présent un long glacis, dominé par une montagne en forme de dent que Sher Jan appelle Nowar-Bargar, puis, par une vallée large et facile, nous atteignons enfin vers midi le misérable thana d'Amalaf. L'étape est franchie, non sans peine; nous respirons. J'inspecte en hâte les tanières qui servent de logement aux levies du poste, mais tout cela est d'une saleté repoussante. Il est impossible de s'y abriter, même quelques instants, et nous déjeunons, assis par terre, à l'ombre du mur d'enceinte. Comme, d'autre part, l'eau d'Amalaf est terriblement sulfureuse, on décide qu'après un repos on repartira pour la station de Saindak, située à 10 kilomètres plus loin; là du moins nous trouverons un bungalow, de l'eau potable et des provisions.

En route donc, malgré la fatigue qui nous étreint. On marche doucement afin de pas claquer les bêtes et, par un col peu élevé, on pénètre dans l'étroit vallon, où se montrent au milieu d'un paysage affreusement désertique les constructions grises de Saindak[1].

1. 930 mètres d'altitude.



NOUS NOUS TROUVONS TOUT A COUP EN FACE DE LA PLAINE AFGHANE AU FOND DE LAQUELLE ON DEVINE LA DÉPRESSION DU GOD-I-ZIREH.



LE POSTE DE DOUANES DE KOH-I-MALEK-SIAH SUR LA FRONTIÈRE PERSANE.

Quelques centaines de mètres avant d'arriver, nous rencontrons un tout petit ruisseau, gros comme un fil, mais ce spectacle est si nouveau que nous nous arrêtons en extase... les chameaux aussi!

Ici la moitié du bungalow est occupé par un télégraphiste indigène qui loge ses chèvres et ses poules dans l'autre moitié. Il faut donc expulser cette ménagerie, avant de pénétrer dans l'unique chambre, où nous sommes malgré tout bien heureux de pouvoir nous mettre à l'abri après une pareille étape.

Surplombant le poste, une montagne noire aux pentes escarpées se dresse vers le sud-est; elle a nom Sahi-Dag[1], d'où les Anglais ont fait Saindak. On y trouve, m'explique le post-master, du plomb, de l'antimoine et du cristal de roche.

Après deux jours de repos exigés par les caravaniers et que nous avons occupés à poursuivre les chèvres sauvages dans les rochers des environs, nous reprenons notre course vers le Seïstan. De nouveau c'est le désert sans végétation et sans vie, mais un désert chaotique, où des collines d'argile curieusement ravinées nous entourent de leurs innombrables croupes jaunâtres; puis le décor change, les montagnes s'abaissent, et nous nous trouvons tout à coup en face de la plaine afghane qui se perd dans les lointains vaporeux d'une étrange teinte rosée. Et les chameaux vont maintenant vers le nord-ouest, longeant le bord de cette gigantesque cuvette au fond de laquelle on devine la dépres-

1. Montagne noire.

sion du God-i-Zireh. Malgré les difficultés réelles du chemin, nous sommes de bonne heure à la station de Kirtaka, bâtie en un site pittoresque sur un éperon qui domine l'immensité nue de ce nouveau désert.

Le soir venu, je me retrouve assis devant la petite maison de terre et j'admire, dans le calme de la journée qui va finir, un paysage que les derniers rayons du soleil teintent d'une ravissante lumière mauve. Accroupi dans une pose gracieuse sur la terrasse du thana, un jeune pâtre béloutche aux longs cheveux en boucles siffle sur son flageolet une petite chanson tremblotante et mélancolique. Tout à côté, un vieillard, la figure barrée de rides profondes, se dispose à dire la prière du soir; les mains ouvertes et placées l'une à côté de l'autre en un geste d'offrande, il implore les bénédictions d'Allah... Et les notes graves du *Namaz Gar*[1] se mêlent au chant grêle du flageolet en une symphonie étrange, à laquelle les cloches de la caravane ajoutent comme un tintement d'angelus.

Novembre est passé, décembre commence. Nous sommes venus coucher le 30 au bungalow de Chah-Mohamed-Reza, en longeant toujours les pentes nord de la chaîne qui domine le désert afghan. Aujourd'hui nous continuons la même route et nous atteignons bientôt la frontière anglo-afghane, que nous allons suivre pendant 5 à 6 kilomètres[2]. Un peu plus loin, la piste qui depuis trois jours suivait la direction nord

1. Prière du soir.
2. Des amas de pierres blanchies à la chaux en indiquent nettement le tracé.

nord-ouest, tourne brusquement à l'ouest, et pénétrant à travers une gorge bordée de falaises de pudding, elle nous conduit par de nombreux crochets jusqu'à la station de Robat[1]. C'est de façon charmante que nous y sommes reçus par les deux officiers britanniques du poste, et je puis dire que nous avons passé, dans ce coin perdu du Béloutchistan, une des meilleures soirées du voyage.

Robat est situé dans une étroite vallée, au milieu d'un paysage étrangement sinistre. Pas la moindre végétation n'y vient réjouir l'œil; de toutes parts des murailles de granit qui escaladent le ciel et qui semblent prêtes à vous anéantir entre leurs hautes parois verticales. L'eau des puits est à peine potable et les soldats hindous se refusant à la faire distiller, la fièvre, la dysenterie et même le scorbut ne sont pas chose rare, paraît-il, dans la petite garnison.

Nous sommes ici à 6 kilomètres de la frontière de Perse et à 18 kilomètres du poste de douanes persanes de Koh-i-Malek-Siah. Plus que quelques pas à faire et je me retrouverai dans cet empire du Lion et du Soleil que j'ai quitté le 18 mai à Gaoudan...

Retardés par les chameaux de bât qu'il nous faut changer avant d'entrer en Perse et qu'on n'arrive pas à réunir, c'est à huit heures du soir seulement que nous quittons Robat après avoir pris congé de nos hôtes si aimables : les capitaines Dunscombe et White.

La piste franchit la frontière, puis elle contourne la

1. Appelée aussi Killa Robat. Altitude : 845 mètres.

base du Koh-i-Malek-Siah[1] et s'engage ensuite dans le lit caillouteux d'une rivière desséchée, où mon fidèle méhari bronche à tout instant sur les galets plats qui rebondissent avec un bruit de vaisselle. Tout à coup, il s'arrête et renifle, comme sous l'empire d'une frayeur subite... Un enfant vient de sortir de terre, là, près de moi, et dans un rayon de lune, je le vois tendre une sébile en un geste de supplication. Nous sommes devant un des mazars les plus vénérés de la Perse et ce gamin au turban vert est le gardien du monument. Pendant que nos hommes, descendus en hâte de leurs bêtes, se prosternent devant l'amas de pierres surmonté de perches aux ornements multicolores, je regarde ce tableau curieux qui, sous la pâle clarté lunaire, semble une image de féerie peinte par Gustave Doré. On repart; des taches claires apparaissent dans la vallée, et bientôt nos dromadaires nous déposent devant la tente du vice-consul britannique de Koh-i-Malek-Siah[2].

A cette heure, tout semble dormir dans le village et dans le camp; cependant, à l'entrée de la maisonnette de toile, deux gardiens vigilants se présentent soudain à nos yeux étonnés. Ils s'avancent vers nous avec un air de gravité comique : c'est un gros chien

1. Montagne en forme de pyramide au sommet de laquelle convergent les frontières de l'Afghanistan, du Béloutchistan et de la Perse.

2. Koh-i-Malek-Siah est comme la porte de la Perse du côté des Indes; aussi, depuis plusieurs années déjà, les Persans y ont-ils créé un poste de douanes, et les Anglais installé un vice-consulat indigène. Le site est aussi désolé qu'à Robat; c'est un large couloir orienté nord-sud, dominé à l'est par une haute falaise rocheuse, à l'ouest par des mamelons caillouteux, contreforts des monts Palan-Koh. Si l'eau y est potable, aucune végétation ne se montre dans la vallée où seules les roches semblent pouvoir croître et se multiplier.

de berger et un délicieux petit chat. Tous deux ont le pelage blanc comme neige; ils hésitent un instant, semblent se consulter du regard... Mais le chien a flairé des amis; il agite sa queue en panache et le jeune félin, rassuré, vient avec lui se frotter à nos jambes, comme pour nous souhaiter la bienvenue.

Le vice-consul anglais, capitaine Ashraff-Khan, sous la tente duquel nous avons passé la nuit, arrive le lendemain venant de Nasretabad; officier de l'armée des Indes, il porte avec beaucoup d'élégance le costume européen, sans même y ajouter, comme la plupart des fonctionnaires hindous, la note particulière du turban. C'est un causeur des plus aimables en même temps que des plus érudits. Et pendant des heures, sans lassitude, je l'écoute me parler du Seïstan, de son peuple, de ses coutumes, de ses grandes cités en ruines auxquelles je rêve depuis si longtemps...

Bientôt nous nous remettrons en route et prenant la direction du nord — après cette longue étape vers l'ouest qui commença près de Leh — nous pénétrerons sur les territoires de l'ancienne Drangiane, violant de notre curiosité le mystère des civilisations disparues.



CHAPITRE VIII

DE KOH-I-MALEK-SIAH A MESCHED

Haozdar et son antique forteresse. || Nasretabad. || Une ville morte de la frontière afghane. || Au barrage du Hilmend. || Navigation en rivière. || La tempête de sable. || Noël au consulat britannique. || Départ pour Mesched. || Une halte a Birdjend. || Journées de misère sous la neige. || La boucle est heureusement bouclée.

NOUS quittons Koh-i-Malek-Siah le 5 décembre au matin par un ciel merveilleusement pur.

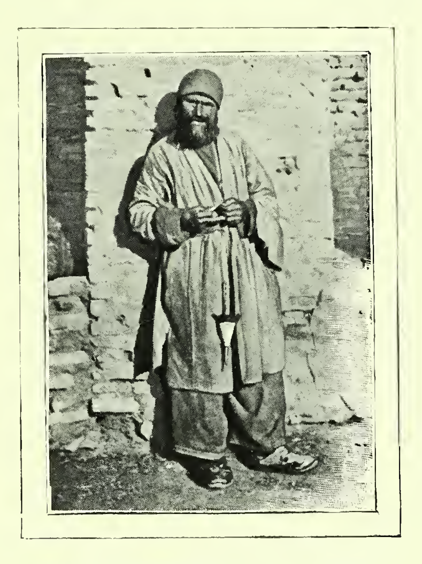
La caravane chemine d'abord entre deux rangées de falaises noires jusqu'au misérable thana d'Hourmak, où quelques sources mettent un peu de verdure. Puis brusquement la vallée s'ouvre, les collines s'abaissent, et nous entrons dans un vaste désert de pierres grises. A droite, c'est-à-dire vers l'est, on devine la dépression du God-i-Zireh; au sud s'érige la pyramide sombre du Koh-i-Malek-Siah, tandis que vers l'ouest une longue chaîne, le Palan-Koh, barre l'horizon de sa cime dentelée.

Cette première étape nous amène de bonne heure au puits de Reg, près duquel notre petite troupe a vite

fait de planter les tentes... Au crépuscule, le ciel rosé colore d'une teinte pâle très douce les tamaris qui nous entourent; puis la nuit vient, nuit d'Orient toute scintillante d'étoiles. Alors nos hommes, joyeux de la journée finie, s'installent autour d'un grand feu de branchages et c'est, pour un instant, la vie bruyante et gaie dans ce coin perdu de l'immensité morte du désert.

Le lendemain nous avançons au milieu d'une plaine argileuse, au pas rapide des chameaux, ravis sans doute de ne plus sentir sous leurs pieds meurtris le sol caillouteux du pays béloutche. Voici maintenant le Chellah, large canal aux bords escarpés qui, pendant les périodes d'inondation, fait communiquer les lacs du Seïstan avec le bassin moins élevé du God-i-Zireh. A l'époque où nous y touchons, la communication n'est pas établie; pourtant sur de nombreux points existent des biefs profonds remplis d'une eau fortement salée. Ashraff-Khan nous avait fait espérer une chasse aux canards dans ces parages, mais hélas! l'horizon, aussi loin que peut aller notre regard, n'est troublé par aucun battement d'ailes.

De l'autre côté du canal, perchées sur un monticule de sable, des ruines à l'aspect imposant attirent mon attention, et comme il est l'heure de la halte méridienne, nous nous dirigeons vers ces hautes murailles dont l'ombre nous sera précieuse. Quatre constructions identiques, aux coupoles à moitié démolies, entourent une sorte d'étroit préau: elles occupent le sommet de



PAYSAN SEÏSTANI FILANT LA LAINE.



LA SOURCE D'HOURMAK AU POINT OU LA ROUTE DU SUD PÉNÈTRE DANS LE SEÏSTAN.

la dune où se dressent, serrés les uns contre les autres, d'innombrables sarcophages faits de briques séchées au soleil. Au temps jadis — me dit Sher Jan — l'inondation couvrait chaque année la plaine environnante, et pour défendre leurs morts contre l'envahissement irrespectueux des eaux du Hilmend, les indigènes les enterraient sur les rares collines de la région.

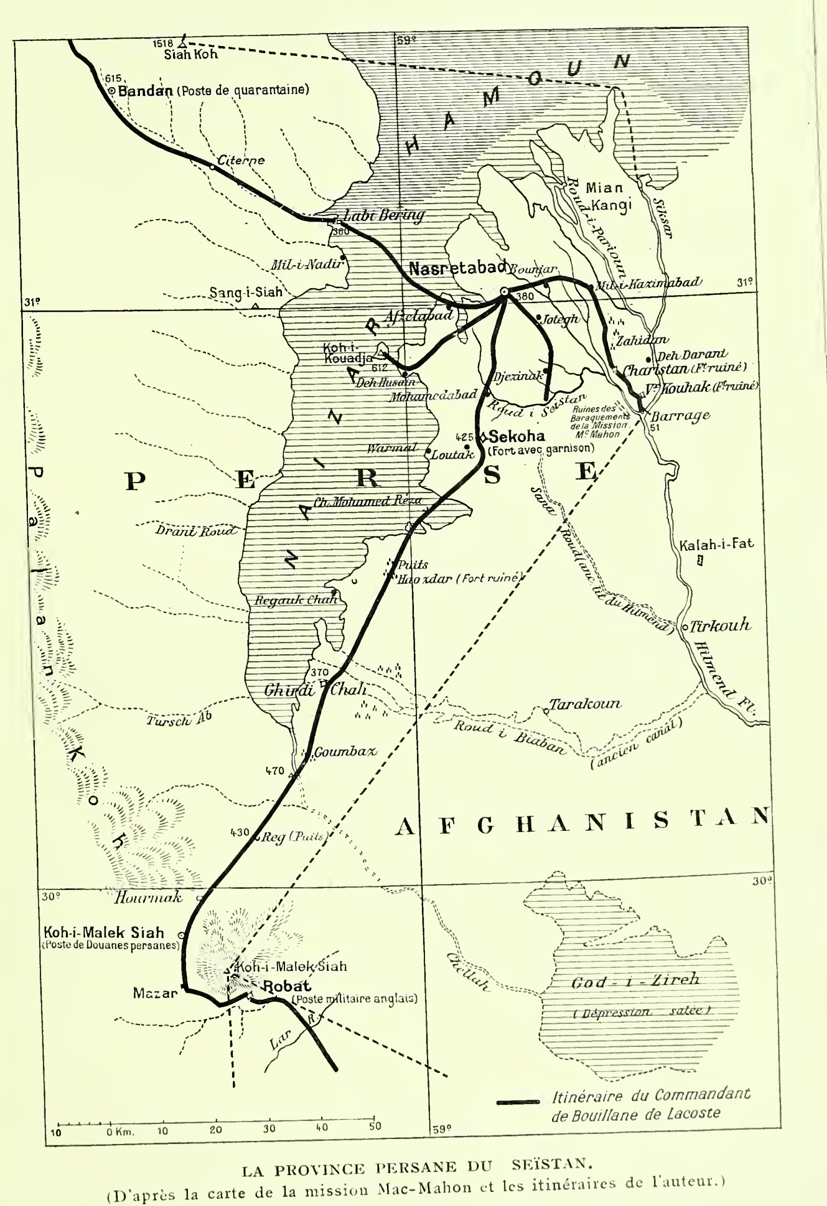
Reprenant notre course vers le nord, nous passons aux puits de Nowar, et vers quatre heures nous franchissons la porte du thana anglais de Ghirdi Chah dont un superbe thanadar, à la longue barbe rouge de henné, nous fait les honneurs... L'installation n'est pas luxueuse, mais tout est d'une propreté parfaite qui est à la louange de l'administration britannique.

Nous quittons le poste le matin de très bonne heure par un clair de lune merveilleux. Peu à peu l'Orient s'éclaire ; c'est d'abord une lueur rosée, à peine visible, qui insensiblement s'étale, baigne tout l'horizon d'une teinte rouge uniforme et, tout à coup, dans une déchirure de brume sanglante, le globe du soleil apparaît, projetant sur la plaine la silhouette déformée et fantastique de nos bêtes. On chemine toute la matinée dans cette solitude argileuse à la même allure régulière et balancée. Sher Jan me conte que le sol que nous foulons était occupé jadis par d'immenses pâturages ; mais une querelle avec les Afghans ayant amené le dessèchement du canal de Tarakoun, la végétation disparut et les habitants émigrèrent vers le nord où ils sont encore.

Il est près de neuf heures quand nos chameaux s'agenouillent devant la porte monumentale du fort d'Haozdar dont les hautes murailles flanquées de tours ne gardent plus maintenant que le désert. A l'ombre de ces ruines, sous la voûte ogivale de l'entrée, nous nous installons pour la halte quotidienne. Mais c'est en vain que je cherche, parmi ces merveilleux débris d'une architecture disparue, une inscription, un document qui puisse situer dans le temps la construction de la forteresse. Il ne reste rien au-dessus du sol que des briques d'argile desséchée, rongées par la poussière des siècles.

Vers deux heures on repart malgré la chaleur. Nous voici devant deux huttes misérables auprès desquelles s'agite et grouille une multitude bêlante de moutons et de chèvres; c'est le puits de Chah-Mohamed-Reza. Quelques bergers en tirent une eau boueuse qu'ils versent dans une sorte d'auge creusée à même le sol, et nos chameaux, qui depuis le départ n'ont pas pu se désaltérer, penchent vers cet abreuvoir de fortune leurs longs cols flexibles et se gargarisent à plaisir.

Changement à vue!... Nulle part comme en ces contrées, le caprice de la nature ne s'est distrait davantage à la fantaisie des contrastes. Le ciel, l'air, l'aspect du sol et des choses, tout change au détour d'une sente. Ici, c'est la surprise d'un paysage riant et d'une terre féconde. En moins d'une heure de marche, nous sommes arrivés brusquement au milieu des cultures : partout des canaux d'arrosage pleins à déborder, des



LA PROVINCE PERSANE DU SEÏSTAN.
(D'après la carte de la mission Mac-Mahon et les itinéraires de l'auteur.)

champs de blé, des prairies où paissent de grands bœufs roux, où s'acheminent des laboureurs aux vêtements de toile bleue. La campagne se peuple, et de tous côtés apparaissent des tentes noires devant lesquelles sortent pour nous voir passer les femmes et les enfants, tandis que de grands chiens au poil fauve aboient furieusement aux jambes de nos bêtes.

Rien ne peut donner une idée de l'impression qu'on ressent à la vue de cette contrée fertile et vivante, après trente jours de marche dans la solitude la plus désolée, la plus sombre peut-être qu'il y ait au monde. L'odeur de la terre fraîchement remuée me grise, m'enchante; j'éprouve une jouissance inexprimable à m'en emplir les poumons... et cette fin d'étape, qui nous amène au village de Loutak à l'heure violette du crépuscule, me paraît une des plus délicieuses du voyage.

9 décembre. — Aujourd'hui, montés sur les chevaux que nous a fort gracieusement envoyés le consul britannique, nous sommes en route dès l'aurore, avançant à bonne allure au milieu de vastes champs labourés. Voici le village de Sekoha et sa forteresse aux donjons crénelés qui abrite une petite garnison persane. Plus loin, nous trouvons le secrétaire du consul de Russie qui vient, suivi de tous les cosaques en grand uniforme, nous souhaiter la bienvenue. Congratulations, arrêt sous une magnifique tente dressée tout exprès, lunch rapide, et en route pour Nasretabad!

Vers quatre heures, on voit poindre les premières coupoles et, dans une immense plaine grise, redevenue

aride et désolée, apparaît peu à peu la minuscule capitale. Notre cavalcade longe maintenant les murailles de la ville officielle, passe devant le consulat de Russie pavoisé aux couleurs des deux nations alliées, et franchit la porte du consulat britannique, tandis que, rangés côte à côte, cosaques et sowars[1], sabre au clair, rendent les honneurs.

Accueil charmant du capitaine Daukes, notre hôte. Nous reprenons contact avec la vie civilisée dans la chaude intimité de son confortable « home » et la soirée se passe à deviser gaiement, autour d'une haute cheminée où brille la flamme claire de grosses branches de tamaris.

Nous voici, après des étapes sans nombre, parvenus enfin dans la capitale de cette province un peu mystérieuse, de cette antique Drangiane dont l'extraordinaire fertilité lui valut d'être une proie pour tous les conquérants. Alexandre, Gengiz-Khan, Tamerlan, puis, plus près de nous, Nadir-Schah, anéantirent, avec une persistance inlassable, les richesses de cette oasis unique au milieu de l'immensité nue des déserts.

Dans ces dernières années, les deux influences rivales qui se disputaient l'empire iranien ont mené là une politique des plus actives dont le pays a peut-être souffert. Mais aujourd'hui que le Seïstan est compris dans la zone d'influence de la Grande-Bretagne, que toute compétition est écartée, on peut être certain que les Anglais sauront ramener dans cette région la pros-

1. Lanciers de l'armée regulière des Indes.

PORTE DE LA FORTERESSE EN RUINES D'HAOZDAR.

périté qu'elle connut aux premiers siècles de la domination arabe.

La capitale se compose de deux agglomérations distinctes : Nasretabad, forteresse à moitié démolie où réside le gouverneur persan, et Husseinabad, groupe de pauvres masures au milieu desquelles s'élèvent les deux consulats européens. Le tout ne comprend pas plus de 4 à 5 000 habitants...

Certes, la situation politique du Seïstan aurait mérité une étude approfondie, mais je n'étais pas venu jusqu'ici pour me livrer à une enquête de cette nature ; ce qui m'intéressait avant toutes choses, ce qu'il me tardait de voir, c'était lès curieuses ruines de la contrée, c'était le fleuve Hilmend et son grand barrage, c'était enfin la montagne sainte du Koh-i-Kouadja et sa ceinture de lacs salés. Il fut donc entendu que, sous l'égide de notre hôte, nous visiterions ces différentes merveilles et que nous commencerions par une promenade vers la frontière afghane.

13 décembre. — Dès le matin, dans le jardin du consulat, nous montons à cheval par un ciel d'une limpidité merveilleuse. Dans la plaine, à perte de vue, les jeunes pousses de céréales mettent sur le sol comme un reflet d'émeraude et, de temps à autre, un souffle passe qui fait onduler ces immenses nappes vertes et qui les moire çà et là délicatement.

On n'avance guère, car les chevaux glissent sur l'argile humide et il nous faut à tout instant passer de larges canaux d'arrosage, parfois profonds, où les

pauvres bêtes s'enlizent et pataugent à plaisir. A 5 kilomètres environ de Nasretabad nous traversons le village moderne de Bounjar, au grand émoi des habitants tout étonnés de cette cavalcade européenne, puis marchant toujours à l'est, nous arrivons vers midi devant une immense tour connue dans le pays sous le nom de Mil-i-Kazimabad[1] ou « pilier de Kazimabad ». Construite en briques rouges, elle porte deux inscriptions circulaires, l'une à mi-hauteur, l'autre au sommet, tracées en lettres coufiques; à la paroi intérieure est accroché un escalier entre les marches duquel gîtent d'innombrables colonies d'abeilles.

Le cuisinier du consulat qui nous avait devancés, nous sert, à l'ombre du monument, un fin déjeuner qui contraste avec les repas sommaires que nous préparait Emir Schah dans les solitudes béloutches. A deux heures, on se remet en route; le consul et Zabieha vont chasser sur la frontière afghane, pendant qu'avec l'interprète Fazer-Aman, je vais explorer les ruines de l'antique cité de Zahidan qui couvrent la plaine sur une longueur de plus de 10 kilomètres et s'étendent jusqu'au Hilmend. Ici les enceintes succèdent aux enceintes, les portiques aux portiques, mais tout est anéanti, corrodé presque complètement par les vents fous du Seïstan.

Le silence de ces ruines mystérieuses, éparpillées

1. Ce monument, le seul construit en briques cuites dans la partie orientale du Seïstan, serait du XII[e] siècle. Il a environ 20 mètres de haut et sa base, dont on ne retrouve que les fondations, était un carré de 7 mètres de côté.



SEÏSTAN : FEMME BÉLOUTCHE TISSANT UN TAPIS A L'ENTRÉE DE SA HUTTE.

par le temps en un chaos étrange, laisse le spectateur muet, lui aussi, devant ces débris d'une splendeur disparue dont nulle pensée humaine, si loin qu'elle se reporte, ne saurait évoquer la vie intense et merveilleuse. Ces immenses villes de rêve qui resplendissaient jadis des plus riches couleurs de l'Orient, ces cités opulentes dont l'imagination se plaît à ressusciter la joie et l'activité, sont aujourd'hui rejetées au néant, froides, mortes, inexistantes. De cette muraille haute qui s'effrite et du sommet de laquelle dut retentir l'appel vibrant des trompettes, plongent dans l'espace vide de tristes hiboux, au plumage couleur d'argile, dont le cri lugubre appelle la nuit! Pas une pierre gravée qui parle, nulle inscription révélatrice. Sur le sol dévasté où l'herbe même ne pousse plus, le pied heurte seulement des morceaux de porcelaine aux merveilleux dessins, des tons les plus délicats et qui sont les débris lumineux de la vie intime de ces palais grandioses. On a peine à s'arracher à l'énigmatique attirance de cette terre défunte, et plusieurs fois, comme malgré soi, on s'arrête pour regarder en arrière et pénétrer ses yeux et son souvenir de cette magnificence éteinte, anéantie.

Il est tard déjà et le soleil est bas sur l'horizon quand nous arrivons au campement. Les tentes sont groupées ce soir au pied même d'une antique redoute, bouleversée par les siècles mais encore formidable dans sa masse puissante, que les derniers rayons du couchant teintent d'une lueur de flammes... Que de

sièges elle a dû subir, que d'assauts elle a dû repousser! Et je me reporte au temps où les armées des plus grands capitaines campaient à la place où nous sommes, où ces géants d'un autre âge rêvaient guerre et conquête sous ce même ciel, qui lui n'a pas changé...

Cependant la nuit était tout à fait venue ; il ne restait plus sur la crête dentelée des murailles qu'un mince trait de lumière, qu'un brouillard rose à peine visible. Alors j'interrogeai Fazer-Aman, mon compagnon, sur la fin de cette ville étrange, je lui demandai de me dire à quelle époque elle s'était éteinte pour toujours. Mais l'Afghan, très calme, avec le ton fataliste des Orientaux : « Dieu seul le sait » dit-il, et sa main me montra un petit croissant de lune pâle qui montait dans le ciel au-dessus de la forteresse.

Cette nuit du 14 décembre a été particulièrement troublée par les hurlements des chacals et des chiens qui se sont livrés des luttes épiques autour du campement. Les enfants du hameau voisin nous entourent pendant le déjeuner : le type de la plupart d'entre eux rappelle beaucoup celui des fellahs des bords du Nil, mais certains appartiennent à la race noire et présentent tous les caractères des Soudanais. Comment ces Africains, qu'on ne rencontre ni au Béloutchistan, ni dans les régions avoisinantes, sont-ils venus jusqu'ici? C'est là un problème que je pose sans essayer de le résoudre.

Pendant que Daukes et Zabieha partent chasser sur les bords du Hilmend, Fazer-Aman va me conduire



LE VILLAGE MODERNE DE BOUNJAR, PRÈS DE NASRETABAD.

vers une antique cité située plus au sud. Dès le départ, nous pénétrons dans des fourrés de tamaris coupés de grandes clairières cultivées. Ça et là, des groupes de huttes béloutches[1] faites d'un clayonnage recouvert d'argile ; alentour les chiens font bonne garde et nous ne passerions pas sans morsures si nous n'étions à cheval.

A mesure que l'on avance, les arbres se font plus hauts et plus épais, et c'est presque une forêt impénétrable qui entoure la colline où s'élevait jadis la ville de Charistan, but de notre promenade. Grimpés sur l'immense tertre couleur d'argile qui domine la plaine à perte de vue, nous apercevons bien deux ou trois huttes, mais aucune ruine ne se montre à mon œil désappointé. Les vents furieux ont fait leur œuvre, et les misérables nomades que j'interroge, dans le vague espoir de quelque tradition conservée, restent muets sur l'histoire de cette antique forteresse.

Quelques kilomètres à travers une campagne toujours semblable nous amènent devant un grand village béloutche où réside, paraît-il, le chef d'une importante tribu. Du reste notre venue lui a sans doute été signalée, car on le voit se hâter vers nous, suivi de son porte-pipe. Il faut, hélas ! pénétrer un instant dans sa demeure et nous asseoir, pour prendre le thé, sur un tapis multicolore où doivent sûrement prospérer des colonies de

1. Les nombreux Béloutches qui résident en territoire persan habitent uniquement ces huttes fragiles ou les grandes tentes noires, tandis que les Iraniens logent dans des cubes de maçonnerie au toit en coupole.

petites bêtes dont j'ignore le nom, mais dont je connais trop bien la nature malveillante...

Le vieux Charistan s'éloigne à présent derrière nous, tandis que se rapproche une ligne de collines noirâtres parsemées de constructions en ruines, restes de ce qui fut, il y a peu d'années, la résidence de la mission Mac-Mahon. Notre campement est installé tout près de là, me dit le guide... On perçoit, en effet, bientôt le choc des lourds marteaux sur les piquets, les aboiements des chiens, les appels des hommes; et voici le village de toile que le crépuscule, déjà venu, teinte d'une couleur de glycine infiniment délicate.

Aujourd'hui nos tentes sont dressées, parmi les hautes herbes, sur les bords du Roud-i-Seïstan[1]; les eaux sont profondes et claires où se reflètent leurs silhouettes blanches, et je ne puis me lasser d'admirer ce tableau qu'on dirait dessiné pour le plaisir des yeux. C'est l'heure apaisée du soir, l'heure où l'on cause autour des feux en écoutant les récits de chasse et les vieilles légendes. L'air est rempli du parfum léger des innombrables tamaris; il y a comme un recueillement sur toutes choses et quand les conversations cessent, on n'entend plus que le bruit sourd du fleuve et le chant monotone des grillons.

Le lendemain, dès que le soleil a réchauffé l'atmosphère, nous quittons le campement, le fusil à la main. Il a été décidé que nous irions jusqu'aux rives du Hil-

1. Dérivation du Hilmend qui va donner la richesse et la vie à toute la région, jusqu'au delà de Nasretabad.



UN COIN DES REMPARTS DE LA VILLE MORTE DE ZAHIDAN.



SUR LES BORDS DU HILMEND : GROUPE DE PAYSANS SEÏSTANIS VENANT RÉPARER LE « BEND ».

mend, distant de quelques kilomètres seulement, en battant les buissons où se cachent, paraît-il, des légions de perdreaux. De fait, nous n'avions pas fait cent pas en dehors du camp que le premier coup de fusil éclate, suivi de beaucoup d'autres... c'est pendant une heure une fusillade générale. Le gibier est une sorte de perdrix brune à tête noire; quant aux chiens, ils sont remplacés par de jeunes Béloutches agiles comme des lévriers et vifs comme la poudre.

Bientôt nous sommes devant le fort en ruines de Kouhak qui est construit sur un monticule dominant à courte distance le fleuve Hilmend et le territoire afghan. Ce fort, qu'on dit abandonné depuis deux siècles, est un des mieux conservés de tous ceux que j'ai vus au Seïstan : avec ses tourelles d'angle renflées à la base, ses meurtrières, ses créneaux, son chemin de ronde intérieur, il ressemble étonnamment à nos châteaux forts du Moyen âge. Du sommet la vue est merveilleuse : au premier plan, la plaine couverte de hautes herbes de couleur sombre, puis le long ruban d'argent du Hilmend roulant la masse de ses eaux du sud au nord et fermé juste devant nous par le barrage, fameux dans l'histoire du pays, qu'on appelle le *Bend-i-Seïstan*, long de plus de 150 mètres et large de 15 à 20, il est composé de fascines maintenues par des piquets. Un bien faible volume d'eau passe au travers et l'on comprend sans peine que les riverains afghans déplorent cette construction qui assèche leur fleuve.

Nous ne résistons pas à l'envie de poser les pieds

sur la terre afghane et traversant le Hilmend sur les fascines — au grand émoi de quelques pêcheurs à la ligne — nous allons secouer la poussière de nos brodequins sur le territoire de l'Émir de Kaboul.

Deux canots démontables, venus du campement, ont accosté le barrage et nous regagnons avec la rapidité de la flèche notre petit village de toile au-dessus duquel flotte gaiement le pavillon britannique. Un courrier est arrivé de Nasretabad pendant notre absence ; il apporte un télégramme du ministre anglais à Téhéran ainsi conçu : « Schah atteint d'inflammation du cœur ne passera pas la nuit. » Cette nouvelle attristante vient mettre quelque voile sur notre quiétude parfaite. Outre qu'il m'est pénible d'apprendre la fin prochaine de cet empereur ami de la France et qui me fut si bienveillant, je pense à l'agitation que cette mort ne manquera pas d'apporter dans le pays. Or, j'ai déjà vécu au Yun-nan, en Mandchourie à des époques fort troublées, je sais donc combien peu les révolutions facilitent les voyages...

16 décembre. — Dans la lumière radieuse d'une matinée de printemps, notre camp s'éveille, s'agite, s'organise pour le départ. En hâte on quitte les tentes qu'il faut abattre et charger sur les chameaux, afin que ce soir, avant le crépuscule, elles soient prêtes pour nous recevoir au village de Djézinak.

Les deux canots sont là qui nous attendent : avec eux nous allons descendre le Roud-i-Seïstan, pendant que la caravane ira directement au gîte d'étape. Sur les



INTÉRIEUR DU FORT ABANDONNÉ DE KOUHAK.

berges couvertes de tamaris et de roseaux on aperçoit des bœufs, des ânes, ou des enfants qui regardent d'un œil étonné. Ils n'ont pas l'habitude, en effet, de voir des barques naviguer sur leur rivière, car le seul mode de locomotion fluviale employé par les Seïstanis est une sorte de radeau appelé *toutine*, faisceau de branchages dont l'avant se recourbe en forme de col de cygne. Nous passons devant plusieurs villages construits pour la plupart sur un monticule qui les met à l'abri des inondations; leurs petites maisons aux toits en coupole, leurs vieilles tours se reflètent dans l'eau du Roud et défilent ainsi devant nos yeux en une multitude de tableaux charmants... Comme cette navigation en rivière nous change agréablement des longues trottes à chameau parmi les cailloux noirs du désert béloutche!

Voici le vieux fort de Kemak, puis le mazar d'Atachga perché au sommet d'une colline toute blanche. Plus loin, la rivière s'étale au milieu de marais couverts de joncs où résident, paraît-il, d'innombrables colonies de canards. Nous nous réjouissons déjà d'une hécatombe prochaine quand soudain le vent se lève, un vent fou qui soulève des tourbillons de sable et manque de faire chavirer nos légères embarcations.

Il faut accoster au plus vite et se chercher en hâte un abri derrière un petit monticule de sable qui par bonheur se trouve là. Une heure durant, nous assistons ainsi au déchaînement de la tourmente. Puis tout

à coup on ne sait pourquoi, le vent se calme, l'horizon funèbre s'éclaircit et nous reprenons sous un gai soleil notre navigation interrompue.

Les lacs traversés, nos canots pénètrent dans un étroit chenal que bordent des dunes élevées; mais le guide fait signe de stopper, nous sommes parvenus au terme du voyage sur le Roud-i-Seïstan, et c'est à pied maintenant que nous nous dirigeons, à travers d'innombrables collines de sable mouvant, vers le petit village de Djézinak où le camp doit être monté. Pourtant rien n'est encore prêt quand nous y arrivons; les chameaux, retardés par le passage des mille canaux d'irrigation, sont encore loin et nous les attendons sans impatience, admirant la transparence et la beauté merveilleuse d'un ciel bleu, du bleu foncé des turquoises les plus rares.

Le soleil disparaît à peine à l'Occident que la tourmente reprend plus violente encore que dans la journée; elle emporte, elle disperse tout, et nos hommes, obligés de lutter sans trêve, ont les plus grandes difficultés à installer le campement. D'heure en heure le vent sinistre augmente de force; il souffle avec rage, jetant contre nos frêles demeures des nuées de petits cailloux dont les chocs répétés font sur la toile comme un roulement de tambour. Les tentes elles-mêmes se soulèvent, elles claquent en faisant craquer les piquets, et couché dans mon lit de sangle, j'attends la minute où, libéré de ses amarres, mon abri de toile s'envolera vers le ciel comme une montgolfière, me livrant sans

défense à la merci de la rafale. Nuit d'effroi et d'attente anxieuse, véritable nuit de cauchemar, où pendant les rares accalmies on entend le cri lugubre des chameaux qui, affolés, cherchent à briser leurs entraves.

Au matin, nos tentes sont encore à peu près debout, mais la plupart des cordes ayant cassé, elles s'agitent lamentablement sous la bise qui reprend plus âpre, plus froide, plus folle qu'hier soir. Mon lit, mes vêtements sont ensevelis sous une épaisse couche de sable; dehors on n'y voit pas à 10 mètres. Que sont devenus les chevaux et les bêtes de somme? Il ne faut pas songer à se mettre en route; le seul parti qu'il nous reste à prendre est d'aller chercher un abri dans une des maisons du village. Malheureusement l'interprète, parti en ambassadeur, revient la tête basse : tous les habitants sont mariés, paraît-il, et par conséquent ils ne peuvent admettre un étranger sous leur toit.

Après bien des palabres, on se décide à nous offrir un caravansérail en ruines où nous nous installons tant bien que mal, pêle-mêle avec nos hommes. On y déjeune en grelottant... mais la tourmente ne cesse pas et les indigènes prétendent qu'elle durera sept jours! Mieux vaut donc tenter de rentrer ce soir à Nasretabad distant seulement de 18 kilomètres. Donc à midi, emmitouflés aussi bien que possible et marchant dans les traces des chevaux qui nous servent à la fois de guides et de coupe-vent, nous affrontons la rafale. Ce départ est lugubre; nous avançons péniblement, le corps plié en deux, les yeux à peine entr'ouverts, nous

abritant le mieux possible du sable qui nous fouette le visage et qui nous fait atrocement souffrir.

Peu à peu cependant la poussière diminue, l'étrange brouillard jaune se dissipe, et nous avons alors la possibilité de monter à cheval... Voilà deux longues heures que nous avons quitté Djézinak, luttant constamment contre la tempête. Quand quelques minutes après, à bout de forces, nous faisons halte à l'abri d'une immense ruine, nous n'avons plus figure humaine; une couche uniformément grise nous recouvre des pieds à la tête et nous rend méconnaissables. On a eu là un terrible moment à passer, mais Nasretabad est proche, dit le guide.

Nous arrivons en effet vers quatre heures dans la capitale, tout joyeux de nous retrouver enfin devant le feu clair qui pétille et qui flambe. La bonne chaleur du « home » nous paraît délicieuse après un pareil effort, et tout à fait reposés maintenant, nous songeons à nos malheureux serviteurs qui courent peut-être encore à la recherche des chameaux dispersés ce matin par la tourmente.

19 décembre. — Aujourd'hui, c'est la fête onomatique de l'empereur de Russie; donc, ayant endossé l'habit noir dès le matin, je vais en compagnie de Zabieha porter mes vœux, suivant l'usage, au représentant du Tzar.

Le consulat russe a arboré le grand pavois; partout sur les coupoles blanches, les pavillons tricolores claquent au vent, et dès l'entrée nous sommes reçus



LE FORT ET LE VILLAGE DE KEMAK SUR LES BORDS DU ROUD-I-SEÏSTAN.



LES BERGES DU ROUD-I-SEÏSTAN COUVERTES DE TAMARIS ET DE ROSEAUX.

au son d'une musique militaire persane, prêtée par le gouverneur. Quelques misérables pouilleux, aux uniformes en lambeaux, soufflent désespérément dans des trombones bosselés, informes, tandis que d'autres, à tour de bras, s'escriment sur la grosse caisse et le tambourin. Nos baraques foraines n'ont jamais rien inventé d'aussi fou, mais il faut songer que nous sommes au Seïstan et qu'une musique, même funambulesque, est par ici un très grand luxe.

Le lendemain, qui se passe en causeries et en promenades à travers les rues du village, le vent recommence à souffler en tempête et nous craignons fort qu'il ne faille abandonner le projet d'excursion vers la montagne sainte...

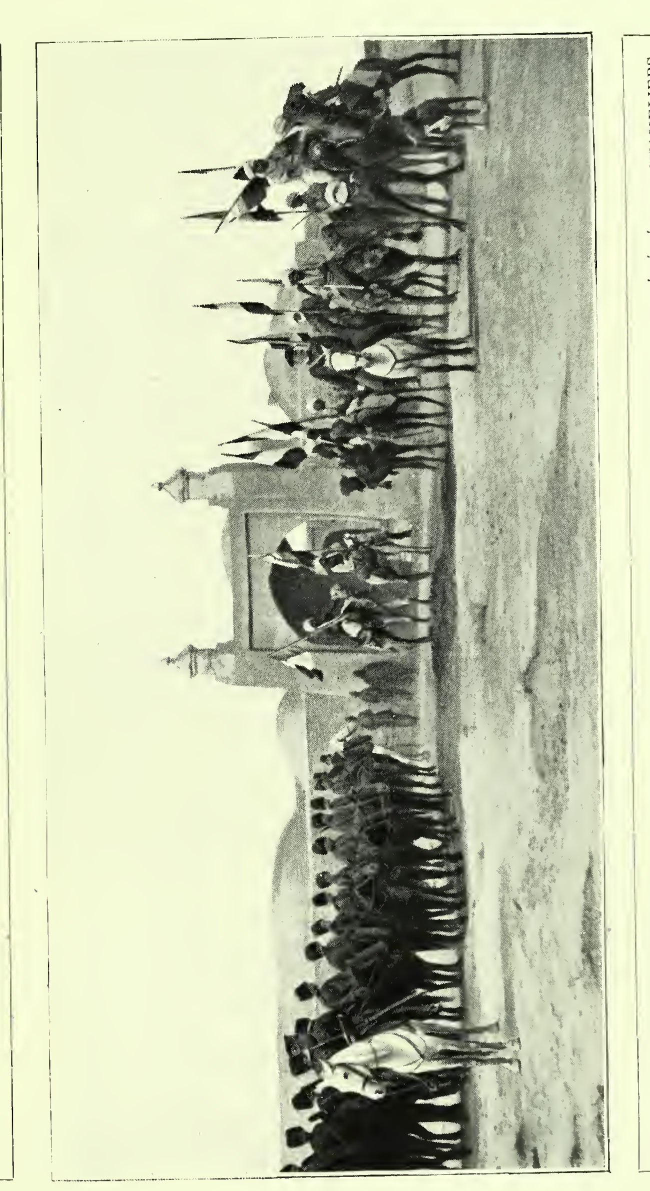
Par bonheur les dieux nous furent propices ; ce fut par un ciel très pur, par une brise si légère qu'on la sentait à peine que nous mîmes le cap sur le Koh-i-Kouadja le 21 décembre. Et bientôt, éveillant notre surprise et notre admiration, apparut devant nous la colossale table de basalte qui, à cette époque, émergeait comme une île au milieu des flots saumâtres du Naizar. Grâce au calme des eaux nous pûmes en faire le tour et poser un instant le pied sur cette terre énigmatique peuplée des plus curieuses légendes.

25 décembre. — C'est le tour du consulat britannique d'arborer le grand pavois. Aujourd'hui, jour de Noël, le capitaine Daukes reçoit officiellement toutes les autorités du pays et nous revoyons le défilé que nous avions admiré chez les Russes, il y a quelques

jours, avec la même pompe, sauf pourtant la musique militaire qu'on n'a pas dérangée. Elle sera remplacée par un gramophone géant; et pendant ces dernières heures passées sous le toit d'un ami, les notes vibrantes et gaies de chansons françaises éveilleront en nous comme un écho de la patrie encore lointaine...

Hospitalité franche et cordiale, accueil empressé, attentions délicates, rien ne nous a manqué durant notre séjour à Nasretabad et nous en emportons un souvenir charmé. Pourtant la courtoisie aimable de nos hôtes ne s'est pas tenue satisfaite de tant de prévenances. Dans notre route vers Mesched nous serons escortés par des cavaliers de leurs gardes personnelles et nous partirons demain, emmenant à notre suite deux cosaques et deux lanciers hindous. On verra donc pour la première fois, dans ce coin de la Perse, les soldats de la Russie et ceux de la Grande-Bretagne cheminer côte à côte dans une même caravane.

26 décembre. — Les muletiers sont prêts de bonne heure et nous nous mettons en route accompagnés du capitaine Daukes et de ses sowars, de M. Nekrassof et de ses cosaques, et précédés d'une troupe de chameliers porteurs de larges drapeaux français et russes! Bref, nous allons jusqu'au premier gîte d'étape — le village d'Afzelabad — au milieu d'une fantasia extraordinaire... et quand, après la dernière poignée de main échangée parmi les hourras des cosaques, tous ces amis s'éloignent, c'est avec eux la vie, la bonne humeur qui s'en va.



NOUS QUITTONS NASRETABAD AU MILIEU D'UNE BRILLANTE ESCORTE DE COSAQUES ET PRÉCÉDÉS DE CHAMELIERS PORTEURS DE LARGES DRAPEAUX FRANÇAIS ET RUSSES.

Dans la plaine peu à peu le bruit des voix s'est éteint; le groupe animé n'est plus maintenant qu'un point sombre imperceptible, puis tout s'évanouit, le silence s'empare des choses et nous restons seuls, Zabieha et moi, au seuil d'un nouveau désert, devant l'inconnu troublant et impénétrable....

Notre caravane, dans son pittoresque, a quelque chose de bouffon. Ce n'est plus — à travers les roseraies du Naizar — le lent défilé de nomades déjà entrevu, c'est le déplacement baroque de la troupe d'un cirque ambulant qui va donner une représentation dans quelque bourgade prochaine. En tête marchent les deux cosaques flanqués de Djouma-Khan, le « Ferasch » du consulat russe, et de Rahim-Berdi, un Turkoman de Merv, venu de la Transcaspie à la suite de quelque assassinat sans importance. Nous suivons ce premier groupe, au pas trottinant de nos poneys, tandis que s'allonge par derrière la file des mulets de bât, au milieu desquels étincelle la tunique rouge brodée d'or d'un riche Afghan qui se rend à Mesched, lui et sa fortune, sous notre protection. Une pauvre caravane de bourriquets, dont les propriétaires se sont placés également sous notre égide, trotte désespérément à l'arrière-garde, escortée de deux lanciers hindous préposés à la surveillance du convoi.

Cheminé tout le long du jour, sous un soleil de feu, parmi les grands roseaux dont les pointes nous dominent. La piste, à peine visible, suit un seuil surélevé d'où les eaux se sont retirées depuis peu et, dans

un sol d'argile encore humide, nos pauvres bêtes bronchent, s'enlizent et n'avancent que lentement. A droite et à gauche brille la nappe liquide où s'ébattent, parmi les joncs, des milliers de canards et de sarcelles; des vols d'oies, de mouettes, de hérons sillonnent constamment l'azur du ciel, mais hélas! trop haut pour qu'il soit possible de les atteindre, et vers le sud on aperçoit la silhouette sombre du Koh-i-Kouadja.

A l'heure où le soleil va disparaître derrière les montagnes rocheuses du Palan-Koh, mettant comme une vapeur carminée sur l'eau tranquille des grands lacs, nous arrivons devant le caravansérail de Labi-Bering dont les coupoles blanches se teintent, elles aussi, de la couleur délicieusement rosée qui imprègne le paysage...

Il nous faudra demeurer ici deux jours, afin de mettre cinq fois 24 heures entre notre départ de Nasretabad et notre arrivée à Bandan, le poste de la quarantaine; ainsi en ont décidé les règlements édictés voici bientôt une année, à l'époque où la peste régnait au Seïstan.

30 décembre. — Derrière les coupoles, l'aürore met au ciel de longues écharpes sanglantes quand nous montons à cheval. Les mules sont parties avant l'aube; elles font une tache sombre sur les marches du grand escalier de pierre que nous allons grimper à leur suite. Aujourd'hui, la route quitte en effet la dépression du Naizar et monte, monte sans cesse à travers de mornes étendues uniformément grises, sans un brin d'herbe



DJOUMA-KHAN ET L'UN DE NOS COSAQUES SUR LE TOIT D'UNE MAISON A BIRDJEND.

verte, sans une goutte d'eau. Dure étape que cette chevauchée de 60 kilomètres, parmi les petits cailloux blancs et noirs qui roulent à chaque pas sous les pieds de nos bêtes.

Il est tard quand nous atteignons enfin l'antique forteresse de Bandan; c'est l'heure où l'on va cuire le pain dans les cônes d'argile et, de tous côtés, de hautes flammes claires s'élancent en tourbillons vers le ciel, mettant comme des reflets d'incendie sur les murailles toutes proches. Les femmes vêtues de rouge causent en groupes pittoresques autour de chaque feu et l'on dirait une réunion de sorcières assemblées pour quelque fantastique sabbat...

La palmeraie de Bandan, située dans le fond d'une gorge étroite, est la porte du Seïstan vers le nord; de l'autre côté d'un passage rocheux commencent les territoires du Kaïnat. Nous franchissons ce col, obstrué par d'énormes blocs de granit, le 31 décembre vers midi et dévalant le long de la ligne de plus grande pente d'un immense glacis absolument désertique, nous atteignons de bonne heure le point d'eau appelé Ali-Abad.

C'est dans l'unique maison à moitié démolie de cette oasis abandonnée, dans une salle basse ouverte à tous les vents, que nous passons la dernière nuit de 1906. Pourtant nous avons le respect des vieilles traditions et nous voudrions, comme aux heures familiales de jadis, fêter dignement la nouvelle année. Mais comment faire? Nous n'avons par ici ni dinde rebondie,

ni pâté de Strasbourg... Alors Zabieha découvre au fond d'une cantine une dernière bouteille de champagne et nous buvons gaiement à la France, aux amis que nous y avons laissés, à l'heureuse issue du voyage!

1er janvier. — Notre caravane chemine aujourd'hui toute la journée à travers un désert jaunâtre aux longues ondulations. Çà et là, surgissent de cet océan de cailloux des îlots rocheux, arêtes minces de granit sombre; on dirait les nageoires dorsales de poissons gigantesques qui seraient restés là pétrifiés aux premiers temps du monde.

Le soleil va se coucher dans une poussière d'or quand nous arrivons devant les premières maisons de Neh, terme de notre étape. Djouma-Khan, qui connaît les cantonnements de la route, nous conduit à la douane où nous sommes fort aimablement accueillis par les fonctionnaires indigènes. Ce soir nous aurons une chambre toute blanchie de chaux neuve et des vivres à profusion....

Nous allons chevaucher maintenant chaque jour à travers une contrée déserte qui rappelle à s'y méprendre les plaines du pays béloutche, avec ses rivières desséchées et ses maigres buissons rôtis par le soleil. Tantôt le sol est entièrement plat, semé de cailloux noirs et blancs, tantôt il ondule comme la surface d'une mer agitée par grande houle; on trouve chaque soir à s'abriter dans un pauvre village, mais bien souvent l'eau y est saumâtre et l'on doit alors emporter des outres pleines pour deux ou trois jours.



PALAIS DE L'ÉMIR DU KAÏNAT PRÈS DE BIRDJEND.



LE RETOUR SOUS LA NEIGE DANS LES MONTAGNES DE TORBET-I-HEIDARI.

Par Soosp, Sahalabad, Ser-Bicheh[1], Mood, nous atteignons Birdjend au soir du 7 janvier.

Ici nous entrons en relations immédiates avec les autorités; dès le premier jour c'est au consulat russe, où nous logeons, un défilé ininterrompu de seigneurs en tenue de cérémonie : le directeur de la poste, le colonel chef du télégraphe, le kargouzar[2], les deux médecins indigènes et, pour clore la série, le moustaphi — aide de camp du gouverneur — qui nous apporte de la part de son maître une ribambelle de cadeaux[3].

En échange l'Émir sollicitait la faveur d'une visite et ce n'était pas le plus drôle. Il fallut pourtant faire contre mauvaise fortune bon cœur et le lendemain, dans le landau de son Excellence, nous galopions à une allure folle, parmi la plus brillante escorte, vers le castel princier.

Chauket el-Moulk (Gloire de la Contrée) est un homme de vingt-cinq ans, à l'allure fine et aristocratique; son accueil fut des plus simples et des plus aimables. Très cultivé, il semble goûter particulièrement la littérature française représentée en Perse par la traduction de ces deux seuls ouvrages : « la Dame aux Camélias » et « les Trois Mousquetaires »...

Vers quatre heures nous pouvions enfin nous

1. C'est à Ser-Bicheh que l'hiver nous surprend. Pendant les deux nuits que nous passons dans ce village, le thermomètre descend à —10°.

2. Fonctionnaire chargé des relations avec les consuls.

3. Je ne résiste pas au plaisir d'énumérer ici la liste de ces présents magnifiques, la voici dans sa simplicité : 2 moutons, 5 poulets, 1 jarre remplie de beurre, 2 sacs de riz, 1 ballot de thé, 8 pains de sucre et 10 plateaux garnis de pâtisserie.

échapper, et c'était alors, dans le calme apaisé du soir, une promenade exquise à travers les innombrables petites ruelles de la ville, toutes pittoresques et curieuses.

10 janvier. — Le Schah Mouzaffer-Ed-Din est mort hier en son palais de Téhéran : un télégramme confidentiel adressé à l'Émir en a apporté cette nuit la nouvelle qui ne sera communiquée au peuple que plus tard...

Mais l'heure de notre départ approche, il faut passer une inspection rapide de la caravane; personne ne manque à l'appel, cavaliers et gens de pied sont à leur poste, je constate seulement que notre petite troupe s'est encore augmentée de deux unités! Le docteur Fath-Ali-Khan et son fidèle domestique — prince du sang tombé dans la misère — vont désormais faire partie du « cirque », ils y figureront à merveille Don Quichotte et Sancho Pança. Une cordiale poignée de main à notre hôte, un dernier salam aux autorités de l'endroit, et puis en route pour Torbet-i-Heidari où nous arrivons sans incident grave, après onze longues journées de marche.

C'en est fini des clairs soleils, des ciels bleus, des étapes faciles. Nous allons avoir désormais à lutter constamment contre un vent de tempête qui fouette les visages et transperce les fourrures, contre un froid très vif qui fait parfois descendre le thermomètre à 20 degrés au-dessous de zéro. La pensée que Mesched est proche, que le but depuis si longtemps poursuivi va être

atteint, peut seule nous aider à supporter sans nous plaindre ces dernières journées de voyage.

Enfin, le 29 janvier 1907, à deux heures après-midi, sous une neige aveuglante, nous recoupions la route de Téhéran non loin de Chérif-Abad. Nous avions bouclé la boucle, l'itinéraire était heureusement fermé, et nos efforts durant de si longs mois trouvaient leur récompense, à cette minute de vraie joie qu'ont seuls connue d'une façon intense et profonde ceux que leur volonté livre aux hasards de la vie nomade pour un but déterminé.

Le lendemain, ayant traversé pour la seconde fois les hauteurs du Sanghi-Best, nous passions les portes de Mesched, toute blanche aujourd'hui d'un linceul de neige fraîche, Mesched la ville sainte aux dômes bleu et or qui nous était apparue, le 10 mai 1906, resplendissante sous un soleil de feu. Mais si la cité religieuse s'est refroidie au contact de l'hiver, le cœur des bons amis que nous y avons laissés a conservé sa chaleur cordiale et accueillante. On nous fête, on nous comble de prévenances. MM. de Klemme et Sykes, les deux consuls généraux, nous reçoivent avec les démonstrations les plus amicales, et la confortable hospitalité de M. Molitor a tôt fait de nous redonner figure de gens civilisés.

Il ne nous restait plus — après une semaine de repos — qu'à gagner Askhabad par la route déjà suivie, à prendre de là le train pour Kraznovodsk, puis le paquebot pour Bakou. Ainsi fut fait. Et je nous vois

encore, Zabieha et moi, debout sur la passerelle, silencieux l'un et l'autre, regardant fuir derrière nous la route humide qui nous éloignait à chaque minute davantage de ces solitudes parcourues, de cet Afghanistan dont nous venions de faire le tour, après combien de luttes heureuses et d'efforts couronnés de succès...

J'avais trouvé en Zabieha, un an auparavant, un compagnon de route alerte, joyeux, facile à vivre, ayant la parfaite intelligence du désert et de ses ressources; à Bakou je quittais un collaborateur dévoué, un ami rare et regretté à qui j'ai dû, en grande partie, la réussite de mon voyage et qu'il me sera précieux de retrouver, si un jour l'envie me prend de courir quelque nouvelle aventure.



APPENDICE

❦ ❦ ❦

NOTES SUR LE BÉLOUTCHISTAN ET LA "TRADE ROAD" ANGLAISE[1]

. . . .

Politique des Anglais au Béloutchistan. — Pour compléter cette esquisse de l'organisation des confins militaires qui, d'après le programme anglais de 1840, devrait couvrir les Indes de l'Himalaya au golfe Persique, il nous reste à dire un mot des relations du gouvernement britannique avec le Béloutchistan.

Le premier contact officiel eut lieu en 1838, au début de la guerre anglo-afghane : une mission fut alors envoyée au Khan qui voulut bien permettre aux troupes indiennes de traverser une portion de ses États. Un an plus tard, en novembre 1839, le souverain béloutche ayant été soupçonné de trahison, une colonne anglaise vint attaquer Kélat, s'empara de la ville et mit à mort le Khan. A la suite de cette démonstration, le gouvernement britannique désigna un nouveau souverain qui dut signer un traité par lequel il se reconnaissait vassal de l'Angleterre.

Ce n'était là d'ailleurs qu'un premier pas vers la mainmise complète des Anglais sur les territoires béloutches et, la province de

1. Ces notes sont tirées d'une étude publiée en novembre 1907 dans le *Bulletin du Comité de l'Asie Française*. (La Russie et la Grande-Bretagne en Asie centrale, par le commandant de Lacoste.)

Quetta ayant été achetée au Khan en 1877, une nouvelle convention plus explicite que la première fut alors signée à Kélat.

Il y était dit qu'en échange d'un subside annuel de 100 000 roupies, le souverain s'engageait à protéger les commerçants indiens sur ses domaines, à combattre, le cas échéant, les ennemis de la Grande-Bretagne, à n'avoir aucune relation avec les autres gouvernements et à permettre enfin l'installation de troupes anglaises sur son territoire.

Depuis lors, l'influence britannique a fait tache d'huile et s'est étendue peu à peu sur tout le Béloutchistan, de telle sorte que l'autorité du Khan n'existe pour ainsi dire plus et que l'administration du pays est tout entière entre les mains des fonctionnaires du gouvernement des Indes. « Le véritable voisin de la Perse vers le Sud-Est, — pouvait dire lord Curzon il y a quinze ans, — n'est pas le souverain de Kélat, mais bien le vice-roi de l'Inde qui garde les clés de l'Empire à Calcutta! »

. . . .

Routes et chemins de fer stratégiques du nord-ouest de l'Inde. — L'armée anglo-indienne destinée à opérer sur la frontière du nord-ouest aurait sa base sur la voie ferrée qui relie Lahore à Rawal-Pindi et à Attok, puis, de ce point, rebrousse vers le sud-ouest et se dirige sur Kurrachee en suivant la rive gauche de l'Indus.

De cette ligne partent plusieurs voies de pénétration vers le Pamir, l'Afghanistan et la Perse. Ce sont :

. . . .

8° Le chemin de fer de Spezand à Nouchki, prolongé par la route de commerce Nouchki-Robat-Seïstan :

a) *Chemin de fer de Nouchki.*

Cette ligne, ouverte depuis peu à l'exploitation, se détache du réseau Rohri-Chaman à la station de Spezand, située à 15 milles au sud de Quetta; de ce point, la voie se dirige au sud-ouest, passe à Mastung-Road, d'où part la route carrossable de Kélat, et atteint

Nouchki après avoir traversé trois tunnels dont le premier seul est important.

En Perse, on m'avait affirmé que cette ligne devait être prolongée jusqu'au Seïstan et que les travaux au delà du terminus actuel étaient déjà commencés. Or, j'ai pu constater par moi-même que ces affirmations étaient erronées, que le chemin de fer ne dépassait pas Nouchki et que, si pareil projet avait été jadis mis en avant, rien ne pouvait faire prévoir aujourd'hui qu'on eût l'intention de pousser les rails vers la Perse, à travers le désert béloutche. L'ensemble des renseignements que j'ai recueillis dans la région me porterait à penser que les Anglais ont modifié leur plan primitif pour deux raisons :

1° Parce que lord Kitchener s'est opposé de la façon la plus catégorique au prolongement de la ligne jusqu'à la frontière persane ;

2° Parce que, si le gouvernement des Indes se décide à unir un jour la région de Quetta au Seïstan par une voie ferrée, c'est sans doute par Kandahar et la vallée du Hilmend qu'on passera.

b) *Route de Nouchki à Robat et au Seïstan*[1].

Cette voie de communication, créée en 1896 dans un but commercial et stratégique, est, dans l'état actuel des choses, une piste utilisable seulement pour les chameaux. Je dois ajouter cependant, pour rester dans la vérité, qu'on la rendrait assez facilement praticable aux voitures et à l'artillerie de campagne[2]. Mais la difficulté insurmontable, qu'on ne pourra jamais éluder, réside dans la pénurie d'eau potable et dans le manque absolu de vivres et de fourrages, sur un parcours de 745 kilomètres en pays désertique. Les autorités anglaises ont bien fait creuser des puits le long de la route[3], mais l'eau en est peu abondante, presque partout salée et parfois même imbuvable pour les chameaux.

Que devons-nous conclure? Sinon que cette fameuse route stratégique dont on a beaucoup parlé, est bonne tout au plus pour

1. Cette route est suivie par une ligne télégraphique, de Nouchki à Robat. A partir de ce point, le fil se dirige sur Bam et Kirman, mais n'est pas relié à la ligne persane Koh-i-Malek-Siah, Nasretabad, Mesched.

2. Il suffirait pour cela de faire quelques travaux de dérochement à Merui et à Mashki-Chah.

3. Tous les 35 kilomètres environ.

des caravanes de commerce, mais qu'il serait imprudent d'y engager un détachement de plus de 200 hommes[1]. Si les Anglais voulaient l'utiliser pour envoyer de gros effectifs vers la Perse, ils se verraient dans l'obligation absolue, à mon sens, de fractionner ces effectifs et d'échelonner les détachements à huit jours de marche au moins les uns des autres pour donner aux puits le temps de se remplir. Il ne faut pas oublier non plus que chaque colonne devrait emporter avec elle un mois de vivres et des appareils à distiller.

. . . .

1. On pourrait, il est vrai, faire suivre la route à une colonne plus nombreuse en transportant l'eau et les vivres à dos de chameau ; mais, dans ce cas, les puits ne fourniraient sûrement pas assez d'eau pour abreuver les bêtes du convoi.



TABLE DES GRAVURES

TABLE DES GRAVURES

Pages



TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE IV.

DE LA FRONTIÈRE CHINOISE A YARKAND.

CHAPITRE V.

DE YARKAND AUX GLACIERS DU SASSER.

CHAPITRE VI.

A TRAVERS LE PETIT TIBET ET LE KACHMIR.

CHAPITRE VII.

LE DÉSERT BÉLOUTCHE.



Imprimerie F. SCHMIDT, Paris-Montrouge.


GETTY CENTER LIBRARY

